

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Je Ne Renie Rien

Françoise Sagan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Françoise
Sagan

Je ne renie rien

Entretiens 1954-1992



Stock

Françoise
Sagan

Je ne renie rien

Entretiens 1954-1992



Stock

Françoise Sagan

Je ne renie rien

Entretiens 1954-1992

Stock

Paru sous le titre
Un certain regard, L'Herne, 2008.

Photo auteur : © Ulf Andersen/Gamma

© Éditions Stock, 2014

ISBN 978-2-234-07845-1

www.editions-stock.fr

« Quand cessera-t-on de [lui] poser [...] les questions qu'on réserve aux grands malades, aux prévenus notoires ou aux contribuables prépondérants, pour s'aviser du respect humble et passionné qu'elle voue à la littérature, de sa vocation lyrique, et qu'à toutes les aventures elle préfère la promenade hasardeuse où deux mots qui se croisent vous montrent le chemin du bonheur d'expression ? »

Antonin Blondin, *Ma vie entre les lignes*,
Éditions de La Table Ronde, 1982

Au début de 1954, une jeune fille de dix-huit ans, Mademoiselle Quoirez, qui a choisi le pseudonyme de Françoise Sagan, dépose aux éditions Julliard le manuscrit d'un court roman : Bonjour tristesse. Le livre paraît en mai en même temps que beaucoup d'autres et sans aucune publicité. Un an après, le tirage dépasse un million d'exemplaires en France, et Françoise Sagan est célèbre dans le monde entier où son livre est traduit dans vingt-cinq langues. Célèbre, mais pas très bien connue peut-être. Quelques années plus tard, à une enquête sur les personnages contemporains célèbres, la plupart des personnes interrogées répondront : « Françoise Sagan ? Ah, oui, la vedette de cinéma. »

Ah ? J'avais oublié.

Oui. C'est que, tout de suite, il y a eu autour de vous une légende : l'argent, le whisky, les boîtes de nuit, les voitures de sport... Tout ce qu'on prête plutôt, en effet, à une vedette qu'à un écrivain. Vous aviez écrit un livre, et puis vous vous êtes retrouvée star. Comment porte-t-on tout cela à vingt ans ?

J'ai porté ma légende comme une voilette... Ce masque délicieux, un peu primaire, correspondait chez moi à des goûts évidents : la vitesse, la mer, minuit, tout ce qui est éclatant, tout ce qui est noir, tout ce qui perd, et donc permet de se trouver. Car on ne m'ôtera jamais de l'idée que c'est uniquement en se colletant avec les extrêmes de soi-même, avec ses contradictions, ses goûts, ses dégoûts, ses fureurs, que l'on peut comprendre un tout petit peu, oh, je dis bien un tout petit peu, ce que c'est que la vie. En tout cas, la mienne.

Ce goût de la fête, de l'excès, dont vous parlez semble assez curieusement s'être accompagné d'une grande discrétion dans les apparences. Les journaux ont beaucoup parlé de votre éternelle petite robe noire et du rang de perles qui ont été longtemps votre uniforme.

La fête est une chose secrète, sacrée et sacrilège. La fête ne se fait pas avec des plumes dans une boîte de nuit, elle se fait dans le noir avec quelqu'un. Quant à la robe noire, c'est lointain. J'aime bien

m'habiller à présent, et de toute façon, j'ai perdu les perles.

Ce n'est un secret pour personne que, pendant toute une époque de votre vie, l'alcool a été pour vous un compagnon presque permanent. Qu'y trouviez-vous ?

L'alcool a toujours été pour moi un bon complice. Et aussi un élément de partage, comme le pain et le sel. Cela dit, je n'ai jamais bu pour oublier la vie, mais pour l'accélérer. Quand on accélère trop, on loupe des virages (de fatigue, de nerfs, et autres). Donc m'arrêter de boire m'a ennuyée, sans plus. De toute manière je peux recommencer.

Donc, en 1954 ?

En 1954, j'avais à choisir entre les deux rôles qu'on m'offrait : l'écrivain scandaleux ou la jeune fille bourgeoise, alors que je n'étais ni l'un ni l'autre.

Qu'est-ce que vous étiez ?

J'aurais été plutôt une jeune fille scandaleuse et un écrivain bourgeois. Ma seule solution était de faire ce dont j'avais envie... aller plus loin. J'ai toujours aimé les excès, aller plus loin... Et j'ai toujours aimé ce que je faisais. Je n'ai jamais fait des choses que je n'aimais pas faire ; enfin, j'ai eu la chance de ne pas avoir à faire des choses que je ne voulais pas faire.

Mais tout de même la malchance, quelquefois, de ne pas pouvoir en éviter d'autres ?

Oui, il y a des choses que j'aurais aimé éviter, mon accident de voiture d'abord, évidemment, et puis d'autres que j'ai faites par maladresse, par jeunesse, ou par cette cruauté qui vient de la jeunesse... Mais jamais je ne me suis trouvée dans une situation où j'aurais eu à agir d'une manière qui me gêne vraiment ; j'ai fait des vacheries à des garçons comme font toutes les filles, mais jamais rien de bas, jamais rien qui puisse me faire honte. Je crois qu'il vaut mieux se faire blouser par quelqu'un que de ne pas lui faire confiance ; ça, j'en suis sûre, la seule règle morale est d'être, autant qu'on le peut, parfaitement bon et parfaitement ouvert ; on ne risque rien.

Si vous aviez une fille, c'est le conseil que vous lui donneriez ?

Un jour, à une émission de télévision, on m'a demandé : si j'avais une fille, aimerais-je qu'elle ait la même expérience de la vie que moi, ou quelque chose dans ce goût... Il me semble que si j'avais une fille, je souhaiterais qu'à dix-huit ans elle rencontre un homme dont elle tombe amoureuse, comme lui d'elle, et qu'ils meurent ensemble, à quatre-vingts ans, la main dans la main. Peut-on dire mieux dans le romantisme ? Mais le malheur est que la vie, en général, est si peu romantique qu'il est très rare que cela se passe ainsi... Le plus souvent, la vie n'est plus du tout ce qu'elle devrait être. Les gens se cassent ou quelque chose se casse en eux. Je ne sais si c'est une question d'âge, de fatigue, de caractère ou de mode de vie. Il y a des périodes où les choses s'accumulent et, on ne sait pourquoi, on ressent cette accumulation comme une offense.

Et dans votre vie à vous, c'est souvent comme ça ?

Il m'arrive de trouver que la vie est une horrible plaisanterie. Si l'on est tant soit peu sensible, on est écorché partout et tout le temps. Sans compter ce qui peut simplement énerver, agacer à chaque instant. La télévision, un article stupide, la réflexion d'un agent ou de la concierge, il y a quelque chose qui s'affole en vous, une espèce de bête – qui a peur. Le petit écureuil dans sa roue. Alors on prend un verre comme on prend du coton, de l'ouate. Ou comme d'autres prennent des tranquillisants pour que la douleur se calme. On a tout le temps besoin de quelque chose : c'est ça l'horreur.

Il n'y a rien à faire ?

Je pense que le meilleur antidote possible, c'est l'humour. À moins de s'abandonner aux états d'âme « nouveau roman ». Un jour, pour m'amuser, j'ai commencé à faire une pièce « moderne » avec Jean Chevrier. Deux personnages, seuls. Delphine Seyrig et Michel Bouquet... Ils sont tout gris. Ils ont l'air gris. Le rideau gris se lève sur une chambre grise. Lui : « Je vais te quitter. » Énorme silence. Elle : « Tu vas me quitter ? » Lui : « Oui, je vais te quitter. » Elle : « Tu n'as pas de ticket pour me quitter, tu n'as pas de ticket pour prendre l'autobus. » Lui : « C'est vrai, je n'ai pas de ticket pour te quitter, je n'ai pas de ticket pour prendre l'autobus. Je n'ai jamais eu de ticket pour nulle part. » Etc. Ça s'appelait : « La Rupture ». Le manque d'humour, c'est une tare de l'esprit. Je n'aime pas. Et puis, je n'aime pas les gens qui se prennent au sérieux. Ça me monte au nez, et ça me rappelle cet agent qui m'a arrêtée un jour sous le tunnel de Saint-Cloud. Il me dit, hargneux : « Vous avez bonne mine avec votre

décapotable. » Une sorte de rage me prend : « Et vous... vous ! Vous avez bonne mine, vous, avec votre képi ! – Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Répétez ? Bon, vous le répéterez devant mon collègue. » Le collègue arrive. Aimable, je le répète. Outrage à agent. Procès. Procès que j'ai gagné. Le tribunal a jugé qu'on ne pouvait condamner quelqu'un sous prétexte qu'il dit à un agent qu'il a bonne mine.

C'est encourageant.

Le goût de la plaisanterie se perd. La bonne humeur, quoi.

Vous êtes de bonne humeur ?

C'est ma nature, je veux toujours croire que les choses vont s'arranger. Lorsque je revois un film sur Jeanne d'Arc, chaque fois je me dis – c'est idiot – elle va s'en tirer... ce n'est pas possible. Roméo et Juliette, c'est la même chose. J'ai toujours dans l'idée que le message va passer, que tout va s'arranger. Quand j'écoute la Traviata, une espèce d'espoir monte avec la musique et j'espère follement qu'Armand va revenir à temps... C'est uniquement comme ça qu'on peut prendre la vie. Comme un opéra-comique déjà joué dont on connaît la fin. En espérant désespérément – non pas, bien sûr, qu'on va survivre, ou qu'on a une chance de s'en tirer, ni qu'on va avoir le droit de faire ce qu'on veut, mais en se servant de son imagination. Parce que l'imagination, c'est le départ de la compréhension. Avec un peu d'imagination, vous comprenez pourquoi le salopard du coin a tué sa petite fille à coups de tisonnier. Vous ne l'acceptez pas, mais vous comprenez. Avec un peu d'imagination, vous pouvez vous mettre à la place de quelqu'un d'autre et penser : « Tiens, il avait l'air bizarre ce soir, si je téléphonais ? »

Et si on n'a pas d'imagination, si on ne téléphonait pas ?

Il peut arriver que justement ce soir-là il s'apprêtait à prendre trop de somnifères et que votre coup de téléphone l'eût arrêté. Il est possible aussi qu'il était de très bonne humeur et que votre appel l'eût dérangé. Là, vous auriez eu l'air ridicule. Mais je me moque bien d'être ridicule. Je n'ai plus quatorze ans. L'imagination dépasse le respect humain. L'imagination, c'est la grande vertu, parce qu'elle agit sur tout, la tête, le cœur, l'intelligence. Sans l'imagination, tout est perdu. C'est une vertu qui devient rare. Surtout dans sa forme exacerbée qui est la gratuité. Gaiement et follement, la gratuité.

... Et ainsi passe le temps. Bonjour tristesse, par exemple, c'était il y a vingt ans. Ces vingt ans, qu'est-ce qu'ils sont pour vous ?

Un détail fâcheux. Je ne les ressens pas, mais j'ai peut-être tort. Je ne pense pas qu'il y a vingt ans. J'ai tantôt l'impression qu'il y a dix ans, tantôt qu'il y en a quarante.

Et les dix-huit ans qui ont précédé ? Si nous parlions un peu de cette jeune personne qui s'appelait déjà Françoise, qui était déjà riche, mais n'était pas encore ni célèbre ni Sagan...

Je suis née le 21 juin 1935 entre Cahors et Figeac, dans le Lot, à Cajarc. Ma grand-mère tenait à ce que tous les membres de sa famille naissent dans le même lit. Ma mère, mon frère, ma sœur, moi-même, nous sommes tous nés dans le même lit, dans la même chambre.

D'où venaient vos parents ?

Du côté de ma mère, c'étaient des gens qui n'avaient jamais rien fait de leur vie. Ils n'étaient pas riches mais ils avaient des moulins, des métairies, etc. C'étaient de petits hobereaux de province vivant des revenus de leurs terres. Chichement, parce que le Lot est un pays très pauvre. Mon grand-père avait toujours un costume d'alpaga blanc et conduisait une charrette à cheval mais il n'avait jamais de sa vie touché à un instrument de travail. C'était « out of question ».

Du côté de mon père, c'étaient des industriels du Nord, qui avaient des usines, qui étaient chaque fois démolies par la guerre.

Vous avez passé vos premières années à Cajarc ?

Non. Je suis née là-bas, en 1935, mais de 1935 à 1939 j'ai eu le temps de circuler. Mes parents habitaient Paris, depuis longtemps, un appartement boulevard Malesherbes, le même appartement qu'ils habitent aujourd'hui encore. Nous vivions à Paris tout le temps et nous passions un mois chez ma grand-mère. Enfin, les enfants. Pendant que mes parents allaient baguenauder à Deauville en torpédo. Mon père, industriel lui aussi, travaillait pour une grosse compagnie, un trust quelconque. Il gagnait beaucoup d'argent à l'époque. Quand je suis née, ma mère était plus jeune que je ne le suis actuellement. Ils avaient tous les deux le sens de la fête, le goût des Bugatti. Ils se promenaient à toute vitesse sur les routes.

Tiens, tiens !

Eh ! oui...

Mais essayons de parler de vous.

Parler de soi, c'est difficile, on arrange... on se rappelle mal. L'enfance, par exemple, c'est une image qu'on se fait. L'enfance que je me rappelle, c'est une maison à la campagne, dans le Vercors, pendant la guerre. C'était l'époque du maquis, les fermes brûlaient. Nous habitions Lyon, mon père avait une usine dans le Dauphiné ; parce que j'étais fatiguée, nous vivions pour moitié à la campagne. J'étais une petite fille timide, bégayante, effarouchée d'un rien, pétrifiée et terrorisée devant un professeur ; ce qui devait se traduire plus tard par une incompatibilité complète avec le collègue.

Quels souvenirs précis avez-vous ?

De mon enfance en Dauphiné, je garde le souvenir de soirées divines sur la terrasse, du parc... de l'étang, de l'herbe.

Et votre enfance à Paris ? Quel en est, par exemple, votre premier souvenir ?

Un souvenir de couloir. Il y a un couloir qui fait au moins vingt-deux mètres dans l'appartement de mes parents. Un appartement bizarre, genre « Famille Boussardel », où les chambres sont assez mal faites et les réceptions trop grandes. J'avais un âne à roulettes, et dans ce couloir je voulais toujours battre des records de vitesse !

Encore... Et vous aviez déjà des accidents ?

J'ai eu beaucoup d'accidents, toute petite... Je suis beaucoup tombée... Je tombe bêtement. Je suis quelqu'un qui se blesse.

Votre enfance a connu la richesse. Le bonheur aussi ?

Je me souviens que j'étais très heureuse, très gâtée et en même temps très solitaire. Je vivais uniquement avec des adultes : mes parents, mon frère, et ma sœur qui était plus âgée que moi. Je vivais

repliée sur ma famille – que j’adorais. Il m’en est resté une curieuse impression qui a toujours subsisté en moi : ou bien que j’étais faussement adulte au départ, ou bien que je suis restée en enfance en grandissant. Il en résulte qu’il y a certaines valeurs d’adulte auxquelles je ne comprends ni ne comprendrai jamais rien – sans doute. Je n’ai jamais eu le sentiment d’une césure entre mon enfance et ma vie d’adulte et cela m’a souvent prodigieusement gênée.

N’avez-vous vraiment que de bons souvenirs de votre enfance, de votre jeunesse, de votre famille ?

J’ai des souvenirs de jours de pluie, le nez à la fenêtre, des heures, bien sûr. Et celui d’être un grand cœur incompris, et puis des souvenirs de guerre un peu effrayants. Mais je ne me rappelle pas une ambiance triste ou froide ou sans imagination, ce qui est le principal.

Et les années de guerre, où les fermes brûlaient ?

Quand j’ai eu quatre ans, en juin 1939, c’était la grande panique. On nous a installés chez ma grand-mère, dans le Lot. Mes parents sont montés à Paris à contre-courant, en pleine débâcle – une folie – parce que ma mère avait oublié tous ses chapeaux et qu’elle n’imaginait pas de passer la guerre sans ses chapeaux. Et puis mon père est parti faire la guerre. Il était lieutenant, ou capitaine, je ne sais plus.

Je me rappelle mon père m’embrassant, à Cajarc, avant de quitter la maison. Mon frère pleurait, ma sœur pleurait, ma mère peurait. On ne savait pas que ce serait si vite fini, si je peux dire. J’ai des souvenirs assez farfelus de la guerre ! Comme mon père ne voulait pas voir les Allemands toute la journée, on s’était installés en zone libre, à Lyon, à cause des études de mon frère et de ma sœur qui étaient plus âgés que moi, et mon père avait pris des usines dans le Dauphiné, au cœur du Vercors, à Saint-Marcellin, entre Grenoble et Valence, l’endroit le plus agité que vous puissiez imaginer. Tout ça pour éviter à ses enfants les horreurs de la guerre ! C’était un coup loupé, si on peut dire. Là, on passait quatre, cinq mois par an. Dans une grande maison qui, par-dessus le marché, s’appelait « la Fusillère ». On y avait fusillé des gens en 1870.

En 1940, qu’est-ce qui s’y passait ?

Nous avons eu plein d’ennuis tout le temps. Surtout à la fin et là-bas, les Allemands étaient déchaînés. Je me rappelle, entre autres,

avoir été le dos au mur avec les bras en l'air... À cause d'un faux résistant... Il est arrivé dans la maison un jour que mon père n'était pas là et a demandé à ma mère : « Les Allemands arrivent. Est-ce que je peux laisser ma camionnette chez vous ? – Bien sûr ! » dit ma mère gaiement. Et puis on oublie, et mon père revient et on parle de choses et d'autres. Au milieu du dîner, ma mère dit : « Tiens ! il y a un garçon qui est venu ranger sa camionnette à la maison. » Mon père, malgré tout, va voir : la camionnette était bourrée d'armes. De quoi nous faire tous fusiller.

Alors, mon père a emmené la camionnette dans un champ perdu et il est revenu à pied, fou furieux, en râlant comme un pou. Les Allemands sont venus – trois de leurs officiers venaient d'être tués sur la route –, ont fouillé la maison, le garage, ont tout fouillé. Nous étions tous le dos au mur, comme tous les gens de Saint-Marcellin, et nous avions des frissons. Après, l'autre est venu réclamer froidement sa camionnette. Il est tombé sur mon père – il avait alors la quarantaine – qui lui a flanqué une correction atroce. Ce sont des souvenirs qui vous restent parce que, la violence, pour les enfants, c'est toujours bizarre, extravagant, indécent, d'ailleurs.

Il se passait des choses tous les jours. Le western, quoi ! Je me rappelle aussi qu'on avait caché quelque temps des gens à la maison, dans notre appartement, à Lyon. Un jour, un soldat allemand s'est trompé d'étage : il est entré et j'ai vu ma mère lui répondre très poliment et, après son départ, tourner de l'œil.

Et puis, il y avait les bombardements. On ne descendait jamais parce que ma mère prétendait que c'était inutile mais, une fois, ça tapait tellement qu'elle s'est dit : « Quand même, peut-être que, pour les enfants, c'est mieux. » Elle s'était fait une mise en plis, je me rappelle. On est descendus dans la cave et les murs faisaient « blim... blim... blim... » et des gravats tombaient. Tous les gens sanglotaient. Comme ma mère était parfaitement calme, nous, on jouait aux cartes ! Enfin, on s'amusait bien. Je veux dire qu'on n'avait pas du tout peur. Quand on est remontés, il y avait une souris dans la cuisine. Ma mère s'est évanouie. Elle a une peur bleue des souris.

Et les restrictions ? Vous avez connu la faim ?

Oui. Pas très souvent. Quand ma mère avait trouvé un sac de haricots, par miracle, ou plus probablement au marché noir, on passait des soirées à la grande table familiale, comme pour jouer au loto. Tous ensemble devant un gros tas de haricots, on disait : « Haricot, charançon. Haricot, charançon... » Pendant deux heures, on les triait.

Est-ce que vous compreniez ce qui se passait ?

Comme tous les Français, nous suivions les événements sur la carte accrochée au mur, avec les petits drapeaux. Le 21 juin 1941, le jour de mes six ans, il y a eu l'invasion de la Russie par les Allemands et personne n'a jamais été aussi content à mon anniversaire. On a dit : « Ouf ! sauvés ! » Mon père, qui n'avait pourtant rien d'un stratège, devinait que les Allemands allaient enfin être arrêtés.

Quelle a été votre première école ?

Un couvent religieux, à Lyon, qui s'appelait le cours Pitrat. C'était délicieux : il y avait tout le temps des alertes, alors on nous ramenait tout le temps chez nous. On travaillait peu. On chantait comme tout le monde : « Maréchal, nous voilà, devant toi le sauveur de la France. » Il n'y avait pas moyen d'y couper. On nous distribuait des biscuits vitaminés et des petits chocolats roses. Et puis, je passais le reste du temps à la campagne parce que j'étais du genre anémique. Je devais manger du bifteck. Comme tous les Français, d'ailleurs. À ce propos je me rappelle un gag extraordinaire. Mon père, en battant la campagne, s'était procuré une pintade dans une ferme pour ses enfants chéris. Nous étions tous en rang d'oignons sur le pas de la porte pour assister au retour du héros : ma mère, la femme de chambre et nous, les enfants. En ouvrant le coffre de la voiture d'un geste solennel, mon père, triomphalement, annonça : « Regardez ce que j'ai trouvé. » Et la pintade, qui avait juste les pattes entravées, s'envola et disparut dans le ciel de Lyon. Mon père a refermé le coffre et nous sommes tous rentrés sans dire un mot. Nous avons ri de cette histoire pendant vingt ans.

Tout cela ne vous éprouvait pas beaucoup, en somme.

Sincèrement, j'étais un peu jeune. Et puis, en plus, j'ai eu beaucoup de chance à ce sujet parce que mes parents étaient à la fois protecteurs et pleins d'humour. Alors, tout se passait très bien. Mais j'imagine qu'ils devaient se faire beaucoup plus de souci qu'ils ne nous le montraient. Ma mère avait le don de nous faire rire dans les pires moments. Il y avait à Saint-Marcellin un étang où on nageait. En 1944, les Américains sont arrivés et les avions allemands revinrent bombarder la région. Au cours d'un de ces raids, un avion nous a pris en chasse, en piqué, alors qu'on était au bord de l'étang à se sécher. Il y avait une prairie, des arbres. On courait comme des lapins ; je voyais l'herbe qui sautait autour. Eh bien, ma mère ne trouvait rien de mieux

à crier à ma sœur que : « Suzanne, je t'en prie, habille-toi. Je t'en prie, habille-toi. Tu ne vas tout de même pas te promener comme ça ! » Elle avait un côté Régence qui calmait beaucoup les esprits.

Avez-vous de cette époque un souvenir plus effrayant que les autres ?

C'est après. Il y a eu, en 1945, ce film sur les camps de concentration que j'ai vu par hasard. C'est mon pire souvenir de la guerre. J'avais été voir un film sur Zorro ou quelque chose d'approchant et, avant, aux actualités, on nous a passé ça. J'ai demandé à ma mère : « C'est vrai ? » Et elle m'a dit : « Oui, hélas ! c'est vrai. » J'ai eu des cauchemars. Partout il y avait des photos des camps de concentration. Les plus affreuses étaient les plus prisées d'ailleurs. C'est à ce moment-là que j'ai décidé, confusément, sans doute, que je ne laisserais plus jamais dire un mot ni sur un Juif ni sur un opprimé.

Où étiez-vous, en 1944 ?

Eh bien, toujours dans le Dauphiné. Des gentlemen blonds, tout bronzés, un beau jour, ont débarqué chez nous en chars d'assaut. Il faisait tellement beau. C'était superbe, ces chars avec ces garçons qui arrivaient. Le bonheur général. Et puis il y a le souvenir d'une femme qu'on a rasée. Saint-Marcellin était un petit village. Mais il fallait tout de même trouver quelqu'un à qui couper les cheveux. Comme tous les enfants, je ne faisais pas de nuances : depuis le début, les Allemands étaient les méchants, les Anglais, les Américains, les résistants étaient les gentils. Et quand on a rasé les cheveux de cette femme qu'on a promenée dans la rue et que ma mère s'est énervée et a crié : « Comment pouvez-vous faire ça ? C'est honteux. Vous vous conduisez comme les Allemands. Vous avez les mêmes procédés », je me suis dit : « Tiens ! tout n'est pas si simple. » Ça a été la première fois que le Bien m'est apparu beaucoup plus ambigu que je ne me l'imaginais.

Et ensuite ?

Eh bien, on est rentrés à Paris au grand soulagement de ma mère qui, je crois, s'était assez ennuyée à Lyon. En dehors de la guerre, Lyon n'est pas une ville très, très amusante. Et la vie a recommencé comme avant. Mon frère est allé chez les jésuites. Ma sœur, qui avait fait les beaux-arts de Lyon, a continué ses études de peinture. Et moi, j'ai été à l'école en face, qui s'appelait le cours Louise-de-Bettignies.

J'ai dû y entrer en huitième ou neuvième et y rester quatre ans, jusqu'à la cinquième. Il y avait là de vieilles demoiselles généralement fort aimables. On faisait les prières avant les cours. Ça, on n'y coupait pas. Et puis, après, on gambadait : on écoutait les cours s'ils étaient bons et on ne les écoutait pas si on ne le voulait pas. J'écoutais les cours de français quand ils étaient bien faits, les cours d'histoire quelquefois et puis c'est tout. J'écoutais quand ça m'amusait. Vous savez, il y a de très bons professeurs qui font de très bons cours sur les mathématiques ; il y a de très mauvais professeurs qui font de très mauvais cours sur la philosophie.

Ah ! j'ai des souvenirs de rentrée à pied, en traînant mon cartable au bout d'une ficelle. Ma mère voulait que je mette des chaussettes, l'hiver, mais, vous savez, les filles sont déjà très snobs, alors j'enlevais mes chaussettes dans l'entrée de la maison et je mettais des socquettes et puis je courais à l'école. Quand je revenais, je remettais mes chaussettes pour ne pas me faire attraper. J'étais externe, je n'avais qu'à traverser la rue, c'était très commode. J'étais assez infernale. Finalement, j'ai été mise à la porte. J'avais pendu un buste de Molière par le cou avec une ficelle à une porte parce que nous avions eu un cours particulièrement ennuyeux sur lui. Et puis, en jouant au ballon, j'ai flanqué une gifle à quelqu'un, je ne sais plus. Enfin, des histoires de petite fille rocambolesques. Et parce que je n'osais pas le dire à ma mère, j'avais douze, treize ans, j'ai subtilisé l'avis de renvoi. C'était environ trois mois avant les vacances, et j'ai traîné tout ce temps-là mes guêtres dans Paris. Sans aller trop loin parce que je n'étais pas très rassurée ! Je me levais tous les matins à huit heures, avec un air actif, je prenais mon cartable et... je n'allais pas à l'école.

Le cours n'envoyait pas de carnets ?

Ils étaient trimestriels. Quand mes parents se sont étonnés de ne pas les recevoir, j'ai dit innocemment : « Je ne comprends pas ce qui se passe. » On était en plein dans les bagages. « Enfin, tu es reçue l'année prochaine ? – Bien sûr que je suis reçue l'année prochaine. » Je voulais passer des vacances agréables. À la rentrée : « Tu es prête ? m'a dit ma mère. Il faut que tu ailles à l'école. » Alors, j'y suis allée. Ça ne pouvait pas durer un an de plus. J'y suis allée comme si de rien n'était, en tremblant comme une feuille. J'ai été accueillie comme il se devait.

« Comment ? Mais que faites-vous là ? Ça fait trois mois que vous êtes renvoyée ! » Alors, je suis rentrée à la maison et j'ai dit à mon père : « Il paraît que je suis renvoyée. » Il a téléphoné et il a fait une histoire atroce. Je m'en suis tirée comme ça. C'était charmant. C'était le printemps, je devais avoir douze, treize ans. Je me promenais à pied. J'allais en autobus jusqu'à la Concorde. Il y avait les quais et je

lisais des heures entières. Je lisais, et je parlais avec les gens sur les péniches.

Quelles étaient vos lectures d'enfant, les plus marquantes du moins ?

N'importe quoi. L'histoire d'un cheval qui venait mourir sur la tombe de son maître m'avait beaucoup frappée. Les histoires mélodramatiques, en général. À l'époque dont je parle. Je me rappelle bizarrement avoir lu *Le Sabbat* de Maurice Sachs. C'est curieux, non ?

Quel âge aviez-vous exactement ?

Treize ou quatorze ans. Vous savez, j'avais l'esprit qui allait assez vite quand même. J'avais déjà beaucoup lu. J'ai commencé à lire à douze ans.

Vos parents surveillaient vos lectures ?

Oh ! ils ne faisaient pas de maladie pour ça. Quand j'avais trois, quatre ans, je prenais des livres, je passais des heures sur une chaise et je lisais à l'envers et, chaque fois, j'allais demander à ma mère poliment si c'était pour moi. Et elle me disait : « Oui, oui, tu peux lire. »

Cet été-là, en tout cas. J'ai lu *Le Sabbat* entre autres. Et puis tout Cocteau, Sartre, Camus. Tout ce qui me tombait sous la main. Je n'arrêtais pas. J'avais pris un abonnement de lecture tout à côté de chez moi et la pauvre femme me disait : « Mais vous allez tomber malade ! » Je prenais mon autobus – c'était deux tickets – pour la Concorde. Je me mettais toujours au même endroit et puis je lisais et je revenais par l'autobus, sagement, avec mon cartable à la main... J'allais aussi me promener dans le Marais. J'ai marché terriblement à pied dans Paris ce printemps-là.

C'est tout de suite après que vous avez été au Couvent des Oiseaux...

J'y suis restée trois mois, j'en ai été renvoyée, pour manque de « haute spiritualité ». Je m'y ennuyais horriblement et puis j'étais déjà plus ou moins athée. J'avais déjà lu Camus, etc. Prévert surtout. Alors je récitais tout haut Prévert par cœur : « Dieu est un grand lapin », « Notre père qui êtes aux cieux, restez-y et nous, nous resterons sur la terre qui est si jolie ». Dans un couvent, c'est très mal vu. Quand j'arrivais le matin pour la première messe de sept heures, tous les

vendredis, je rencontrais les noctambules, tous les fêtards de la rue de Berry et de la rue de Ponthieu, plus ou moins bien installés dans les poubelles avec des bouteilles de champagne et en smoking, très Scott Fitzgerald, et je me disais : « Mon Dieu ! ils s'amuse beaucoup plus que moi ceux-là ! » Ils riaient aux éclats, parlaient de ce qu'ils allaient faire dans la journée, des courses de chevaux, de n'importe quoi, et, moi, j'allais suivre mes cours de religion pendant quatre heures ! Je me disais : « Ce n'est pas juste. »

Comment se sont poursuivies vos études, après les Oiseaux ?

Après mon renvoi des Oiseaux, mes parents se sont tout de même un peu énervés et ils m'ont inscrite au cours Hattemer. Je saute par-dessus deux ou trois couvents dont le Sacré-Cœur à Grenoble. Le cours Hattemer pour moi : la gaieté sur la terre. Pas beaucoup de travail. Un bout de chemin assez charmant : le boulevard Malesherbes, l'avenue de Villiers, la rue de Constantinople et les voies du chemin de fer qu'on traverse. Et la rue de Londres. Je déjeunais là où allaient toutes les filles et les garçons de la bande : au Biard, au self-service, au bistrot. Après, je rentrais gaiement chez moi.

Votre bachot s'est tout de même bien passé ?

C'est beaucoup dire en ce sens que j'ai passé les deux écrits grâce au français, facilement, mais les oraux se passaient moins bien. Alors, j'ai été recalée chaque fois en juillet. Quelle était l'industrie du Var ? Je ne savais pas. Je ne parlais pas non plus un mot d'anglais et, une fois, énervée par ma propre impuissance, je me suis livrée à une pantomime endiablée devant l'examinatrice, pour lui montrer Macbeth : je l'ai menacée avec un poignard, j'ai marché d'un air sinistre autour de sa chaire, j'ai grimpé d'un bond, j'ai égorgé devant elle des enfants innocents, enfin j'ai tout fait. Elle était stupéfaite, terrifiée et elle m'a donné 3 ! Mes parents, excédés, me mettaient pendant un mois en vacances sur la Côte basque et, ensuite, en boîte à bachot à l'institut Maintenon, pour un mois et demi, jusqu'à la session d'octobre.

J'y ai découvert la force de la faiblesse. Je détestais aller à la piscine d'hiver Molitor qui était tout près mais qui était pleine de javel. Alors, je prétendais que l'eau de Javel ne me réussissait pas et chaque fois je m'évanouissais. Il y avait toujours une fille pour crier : « Mademoiselle, mademoiselle, Mlle Quoirez s'est évanouie ! C'est l'eau de Javel : elle ne la supporte pas. – Mon Dieu, mon Dieu ! disait la demoiselle. Emmenez-la dehors. » Et youp ! on était dehors en

liberté – la baignade durait une heure – et on filait au café à côté. On buvait un Martini comme si ç'avait été un poison violent !

Après le bachot, comment était-elle, l'étudiante Françoise Sagan ?

À la Sorbonne, c'était déjà la pagaille. On ne pouvait pas entrer aux cours parce que c'était bondé ; on ne pouvait pas prendre de notes tellement il y avait de monde, on ne pouvait rien faire. Alors, on passait le temps à traîner avec des galopins et des jeunes filles, à droite, à gauche, sur le boulevard Saint-Michel en parlant de Dieu, de politique, etc. On avait la tête extrêmement brûlante : on ne parlait que de ça, de politique, de métaphysique.

Vous sortiez déjà beaucoup ?

C'est vers quinze ou seize ans que j'ai commencé à aller dans certaines caves de Saint-Germain-des-Prés. On allait danser l'après-midi entre cinq et sept heures du soir, le jeudi, le samedi et le dimanche, avec des galopins de dix-sept, dix-huit ans. Au club du Vieux-Colombier, il y avait alors Reveilloty, je crois bien. C'était merveilleux. Après, on rentrait le plus vite qu'on pouvait en autobus avec la peur de se faire attraper parce qu'on était en retard. On arrivait tout essoufflés à huit heures, au lieu de six...

C'était grave ?

Non. Je ne craignais pas mes parents, ils étaient bien trop gentils et je savais que de toute manière, ce ne serait pas tragique. Mais enfin, chaque danse de plus que nous avions volée signifiait un mot de réprimande supplémentaire et j'ai toujours détesté les scènes.

Jusqu'à quel point vos parents ont-ils respecté votre liberté d'action ? Avez-vous été très tôt une « jeune fille libre » ? À quel âge ?

À seize ans, je devais rentrer à minuit ou une heure, dire où j'allais et avec qui. En revanche, j'avais les amis qui me plaisaient. Je n'ai jamais été une jeune fille libre ou une femme « libre » dans ce sens-là. On n'est libre que lorsqu'on a une passion partagée ou pas de passion du tout. Et, à dix-sept ans, on cultive généralement des passions malheureuses.

À quel âge avez-vous découvert le plaisir ?

Lequel ?

Excellente réponse à une question stupide, mais « commerciale », comme on dit.

Est-ce que vous écriviez déjà, à cette époque dont nous parlions ?

J'écrivais des pièces, alors, qui étaient illisibles, et des poèmes qui l'étaient plus encore et puis des nouvelles. Je courais les journaux, mes nouvelles à la main, des histoires extravagantes ! Ils me les refusaient obstinément et ils avaient bien raison ! J'ai vu alors beaucoup d'huissiers et ils ont toujours été très gentils avec moi, les huissiers...

Et puis, il y a eu ce livre, *Bonjour tristesse*, Julliard l'a pris et c'est comme ça que tout a commencé. J'avais dix-huit ans, mes deux baccalauréats, et je venais d'échouer à propédeutique.

Beaucoup de jeunes écrivains se plaignent de leur premier contact avec les éditeurs. Ça a été très difficile pour vous ?

Le trait principal des jeunes filles est qu'elles sont menteuses ou en tout cas mythomanes. J'ai d'abord fait croire à mon entourage que j'écrivais un roman et à force de mentir, j'ai fini par l'écrire. Je l'avais mis de côté – dans un tiroir –, je trouvais que ce n'était pas bon. C'était l'été, j'étais à la campagne et ma famille se moquait de moi à cause de cet échec à propédeutique. Alors, je suis rentrée à Paris où mon père était resté, j'ai fait taper mon roman grâce à une amie et je l'ai envoyé à Julliard et à Plon. Julliard m'a envoyé un télégramme car mon téléphone était cassé – comme toujours dans ces cas-là : « Prière d'appeler d'urgence maison Julliard ». Je suis arrivée à le joindre à deux heures de l'après-midi, il m'a dit qu'il voulait publier mon livre et ça m'a fait un grand choc. J'ai bu un grand verre de cognac, je me souviens. À cinq heures, je suis allée le voir. Il était charmant, il disait qu'il aimait beaucoup mon livre, qu'il espérait que ce n'était pas autobiographique car alors, généralement, on n'en écrit pas d'autre. Je lui ai assuré que non, qu'il n'y avait pas d'histoire sinistre de ce genre dans ma vie privée. Il en a été enchanté, m'a confirmé qu'il le prenait et je suis sortie de là aussi enchantée que lui.

Qu'en a dit votre famille ?

Quand j'ai dit chez moi que j'étais écrivain, ma mère a répondu :

« Tu ferais mieux d'être à l'heure pour le dîner et d'aller te peigner », et mon père a éclaté de rire. Moi, je voulais leur dire que j'étais capable de faire quelque chose ; je ne leur avais jamais montré quoi que ce soit, avant les épreuves. Quand ils les ont lues, ils m'ont dit : « Qu'est-ce qui t'a pris d'écrire des histoires pareilles ? – C'est assez bien écrit. » Dans notre famille, nous sommes très polis entre nous, et c'est très agréable.

Vous dites que vous avez commencé par écrire des nouvelles « extravagantes » ; et pour Bonjour tristesse, le sujet en paraît tout à fait insolite à votre famille. D'où tiriez-vous vos thèmes ? Lectures, récits, rencontres ?

De rêveries, de nostalgies, d'imaginaire... comme maintenant.

Pouvez-vous nous parler un peu plus de vos parents ?

Mon père est un des hommes les plus spirituels et les plus originaux que j'aie rencontrés. En 1954, un journaliste lui a demandé un soir : « Me permettez-vous d'enlever votre fille pour dîner ? » (Il était temps qu'il me le permette !) « Monsieur, a répondu mon père avec sévérité, je veux bien que vous enleviez ma fille, mais à une condition, c'est que vous ne me la rameniez jamais. » Puis, se tournant vers moi : « Va, mon enfant, mais attention ! Dix heures et demie, dernier carat. » Le monsieur était consterné... Mon père plaisante toujours ; il a aussi un très grand sang-froid. Un autre jour, arrivant en retard à un dîner, il fit son entrée en chantonnant gaiement : « J'arrive, au galop... au galop ! » Mais devant les regards ahuris des convives, il a réalisé qu'il s'était trompé d'étage et, nullement désarmé, a tourné les talons en s'écriant : « Je repars, au galop... au galop ! »

Votre mère ?

Ma mère, elle, est idéale, c'est une charmante amie. Elle est tendre, pudique et a le sens du cocasse. Elle reçoit beaucoup. Elle a toujours cinquante personnes sur la tête ! Mais mon père, c'est l'autorité de la famille. Ils ont toujours respecté ma liberté d'action et de pensée. Mon père, ma mère, mon frère et ma sœur, je les aime tous les quatre énormément, je ne peux rien imaginer de pire que de les perdre.

Vous avez eu avec votre frère des relations très étroites. À une certaine époque, après le succès, vous avez même longtemps habité avec lui. Est-ce

que cela ne posait aucun problème, ni à vous, ni à personne de votre entourage ?

Cela posait des problèmes à nos amis, car nous étions parfaitement complices. J'aurais sacrifié n'importe quel homme et lui, n'importe quelle femme. Quoi qu'il arrivât, nous riions en nous retrouvant.

Donc, Bonjour tristesse sort, et c'est très vite le succès, les photos, les interviews...

Quand a paru *Bonjour tristesse*, j'avais dix-huit ans. J'étais épouvantée par les photographes et par les questions qu'on me posait. Ils me réclamaient tous des anecdotes. Des anecdotes ? ! On n'en a pas comme cela, sur le coup. Dans une soirée entre amis, peut-être, mais là ! Alors, je disais : « Une anecdote ? Non... je ne vois pas, je ne vois rien... » Et puis je ne desserrais plus les dents. J'étais muette et on a inventé que j'étais triste. C'est faux, mais dans ces circonstances, que voulait-on que je fasse ?

Qu'est-ce qui a été, d'après vous, la principale cause de ce succès fantastique ? Très peu de livres, en France, ont été vendus à un million d'exemplaires.

C'est le prix des Critiques qui a tout déclenché ; à partir de ce moment, ça a été la corrida. Ce prix a joué un grand rôle, il a lancé le livre pour de bon. Il y a eu un cocktail, des journalistes, des photographes, mon âge les a frappés, ça leur a paru une bonne matière à articles et à photos. Je pense que les prix littéraires en général sont une espèce de tombola – à part quelques exceptions. Mais ils sont intéressants pour ceux qui les reçoivent. Ça leur permet de travailler pendant un an, deux ans, sans souci matériel. Mais autrement, je ne crois pas que ça serve à grand-chose.

À ce moment, un article a paru dans *Le Figaro* où Mauriac me traitait de « charmant petit monstre », je crois bien. Évidemment, je n'avais rien d'un monstre, ni charmant, ni petit... J'étais une jeune fille comme tant d'autres, j'aimais vivre, rire, danser, voir des amis, écouter de la musique, lire. Tout cela était très commun.

Mais vous n'avez pas d'explication, vous, à ce succès pratiquement sans précédent ?

Tout est arrivé d'un seul coup, comme une vague. J'ai été la

première surprise par le succès ; je crois que la publicité est intervenue pour beaucoup et puis que mon livre était facile à lire sans que le public ait une impression de complaisance. Mais, au fond, je n'ai pas d'explication sérieuse là-dessus. La publicité n'explique pas tout certainement ; si je n'avais « pris » que dans la bourgeoisie encore... ce n'était pas le cas. Alors quoi ? Il y avait certainement autre chose... Oh ! non, je ne sais pas.

On a dit que c'était le scandale qui avait lancé le livre. Que quelques années plus tard, le livre serait passé inaperçu...

Il est évident qu'aujourd'hui, *Bonjour tristesse* ne ferait plus du tout scandale. À l'époque, c'était l'histoire toute simple d'une fille qui faisait l'amour avec un garçon, au milieu de quelques complications passionnelles. Il n'y avait pas de conséquences morales pour elle. Maintenant, le scandale serait de mettre des conséquences, des corollaires à l'acte de chair. Alors, c'était le contraire ; aujourd'hui, ce serait complètement démodé.

Un livre qui se vend beaucoup, c'est qu'il touche quelque chose. 1954, c'est par excellence l'époque où un très grand public croyait se retrouver dans les livres de Sartre et de Camus. Or, longtemps après Bonjour tristesse, quelqu'un (Jean-Pierre Faye) a dit : « Le roman de l'absurde et de l'existence a été vulgarisé par sa variante saganienne. »

L'absurde de l'existence n'a attendu ni Sartre, ni Camus (ni moi) pour être mis en roman. Les crétins, non plus, n'ont pas attendu notre siècle pour faire des commentaires de ce style.

Avez-vous vraiment eu conscience, alors, d'être devenue un écrivain ? Que pensiez-vous ? Qu'avez-vous fait ?

J'avais toujours pensé devenir un écrivain mais devant le succès, ce phénomène de boule de neige effrayant et multicolore, je ne pouvais rien. Je n'avais qu'à courber le dos et attendre que ça passe... J'en ai souffert au début, car il est toujours agaçant d'être montrée du doigt comme un objet. On se préfère comme tout le monde... J'étais Iago accroché dans sa nacelle... Ce qui m'a été le plus désagréable, ce n'était pas les critiques, les échos, mais cette manière de parler de moi comme d'un objet. Quand j'ai reçu le prix des Critiques, j'ai eu une seconde de lucidité (parmi tous ces gens accrochés à moi, ces photographes, ce côté dément de la situation), je me suis dit

brusquement : « Tiens, c'est ce qu'on appelle la gloire. » Ça a duré une seconde, ce qu'on appelle le « soleil de la gloire », après, ça n'a plus été que par des biais, mais une seconde, je me suis dit : « Tiens, c'est la gloire. » Et bizarrement, je n'avais pas beaucoup de plaisir ; j'ai su tout de suite que la gloire, c'était des questions et des réponses et une manière de biaiser avec la vérité. J'ai rencontré cela trop tôt. À dix-huit ans et en 188 pages... J'en avais presque un sentiment de culpabilité tout en me sentant parfaitement irresponsable. C'était comme un coup de grisou de la gloire.

Et la légende est née...

Je suis devenue une denrée, une chose : le phénomène Sagan, le mythe Sagan... et j'avais honte de moi-même. Je marchais la tête baissée dans les restaurants ; quand on me reconnaissait, j'étais épouvantée. On a envie qu'on vous considère comme un être normal, qu'on vous parle normalement et qu'on ne vous demande pas sans arrêt si vous aimez les nouilles, ou je ne sais quoi d'aussi banal. Être le sujet inintéressant d'une histoire inintéressante, c'est plutôt déprimant. J'étais la prisonnière d'un personnage. Rien à faire pour m'en évader. Condamnée à vie aux mornes petites coucheries sans pittoresque de personnages imbibés d'alcool, balbutiant des locutions anglaises, lançant de grands aphorismes et tout aussi privés d'encéphale qu'un poulet de laboratoire... Tout ça par nécessité professionnelle, si je puis dire.

Tout le monde était décidé à voir en moi cette héroïne de bandes dessinées qui s'appelait Sagan. On ne me parlait que d'argent, de voitures, de whisky, je recevais trois ou quatre lettres d'injures par semaine. On me rangeait d'ailleurs sous plusieurs étiquettes : il y avait ceux pour lesquels j'étais une demoiselle perverse et scandaleuse qui commettait tous les jours des horreurs dans Paris, la nuit de préférence ; ceux pour lesquels j'étais un petit être complètement ahuri qui ne comprend rien à ce qui lui arrive ; ceux pour lesquels j'étais une effrontée qui avait fait écrire son livre par un autre ; et puis ceux pour lesquels j'étais Sagan-la-folie ! J'étais tentée de contrer tout cela, d'être calme, pudique, réservée, de faire opposition à ce monstre qu'on projetait sur moi, monstre aux mille facettes. Un journaliste anglais s'est amusé un jour à reconstituer ce qu'il appelait « la panoplie de Sagan » : whisky, machine à écrire, flacon de pastilles digestives, les œuvres de Marx (Karl, pas Groucho) et l'Aston Martin. La machine à écrire, d'accord. Le whisky, d'accord aussi. Les comprimés effervescents ? Je n'en prends jamais. Karl Marx, je connais très mal. Quant à l'Aston Martin, oui, j'en ai eu une et elle m'est tombée dessus...

C'est Boris Vian qui a dit : « On est toujours déguisé, alors autant se déguiser. De cette façon, on n'est plus déguisé... »

J'ai mis assez longtemps à comprendre qu'il me fallait un masque, le mettre sur ma figure. J'ai mis le masque de ma légende et elle a cessé de me déranger. J'aimais bien aller vite, j'aimais bien faire la fête bien que ce soit un faux-semblant, une manière bigarrée de tromper la solitude, et puis j'aimais la gaieté, les rencontres. C'était un masque et aussi un petit peu moi ; dans ces conditions, c'était parfait. Il n'y avait plus trop d'efforts à faire. D'ailleurs, derrière les masques, vous savez ce qu'il y a ? Rien d'étonnant, un être humain.

Vous vous cachiez...

Enfin, je ne parlais jamais de moi vraiment, je me contentais d'abonder dans le sens de ma légende, celle qu'on m'avait faite. Je me disais, tout le monde a une légende, plus ou moins stupide, j'aime mieux ça que si on me voyait en train de faire la cuisine ! Et puis celle-là ou une autre... Je me disais aussi que ce qui est grave, c'est quand les héros des légendes y croient et essaient de ressembler vraiment à leur légende. Le résultat est une catastrophe. Il ne faut pas céder. J'aurais tout raté si l'on pouvait dire de moi : « Cette fille, depuis qu'elle a écrit trois lignes, elle est devenue infumable ! »

Et puis enfin, il est arrivé que je m'en suis fichue. Je me suis sentie déchargée de tout devoir public. Probablement à force d'accumuler les bêtises, le moment est venu où la coupe était pleine, comme on dit. Je n'étais plus prisonnière du monstre Sagan.

Et puis, j'ai vu tellement de gens déconcertés, désarmés par la vie, que je me suis dit qu'il fallait peut-être faire un effort. C'était insolent, cette vie, ces tirages, une vie presque comme un cadeau. Pendant des années je me suis excusée, me disant : « Eh bien, oui, je n'y peux rien, c'est un phénomène sociologique », etc. Et puis, finalement, je me suis dit : « Flûte ! Maintenant je n'ai plus à m'excuser. Voilà, c'est comme ça. »

Et toutes les légendes sur mon compte me sont maintenant complètement indifférentes. Je sais que les légendes passent toujours à côté. Je préfère la vie – la vie réelle.

D'ailleurs, je suis passée, après *Bonjour tristesse*, doucement, du rang de starlette de la littérature à celui – du moins je l'espère, pour quelques personnes – de « quelqu'un qui écrit ». J'ai passé le cap de la célébrité et je suis devenue quelqu'un qui a un métier. Picasso a dit : « Il faut très longtemps pour devenir jeune. » Il m'aura fallu une

dizaine d'années. De plus, je n'ai pas l'impression d'avoir jamais représenté la jeunesse, non plus que Sartre ni Mauriac ne sont les représentants des hommes de leur génération. J'ai simplement aimé mener la vie d'une jeune fille de mon âge... m'amuser, rire.

Et jusqu'à mon accident de voiture, je m'étais crue invulnérable. Je ne pensais pas que cela pût m'arriver, ni même d'être malade. Et puis, soudain : la catastrophe.

C'était en 1956-1957 ? Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

La voiture a dérapé dans du gravier et s'est jetée dans un fossé, de biais. Elle s'est rabattue sur moi mais mes amis ont été éjectés à temps. J'avais le crâne ouvert, onze côtes cassées, l'omoplate, les deux poignets, et deux vertèbres abîmées. Bref, on m'a donné l'extrême-onction à Creil et mon frère, qui ne supportait pas l'idée de ma mort, m'a ramenée à Paris en ambulance avec deux motards. Je ne me rappelle rien de tout cela, bien sûr, je ne me rappelle même pas la veille de l'accident. Je me suis réveillée deux jours après, je ne me souvenais de rien. C'était la deuxième fois de ma vie que je me trouvais dans un hôpital et j'ai pensé d'abord qu'on avait dû me réopérer de l'appendicite. Les vrais ennuis ont commencé trois semaines plus tard. On m'a fait des tas d'opérations très embêtantes, puis on m'a mise debout et une de mes jambes est partie complètement sur la droite. Elle échappait à mon corps. Cette fois, j'ai cru que j'allais rester infirme et j'ai eu très, très peur. Il a fallu trois mois avant que je récupère mes jambes. La maladie est une chose atroce que je ne pouvais imaginer avant cet accident. Là, personne ne peut rien pour vous. Avoir mal tout le temps pendant un an, c'est beaucoup. Chamfort disait : « Mon Dieu, épargnez-moi les peines physiques, les morales je m'en charge. » C'est un petit peu devenu ma devise.

Il y a eu l'accident, et puis les suites de l'accident...

Cela s'est arrangé pour les jambes, mais il y a eu l'expérience de la clinique de Garches. À l'hôpital, on m'avait bourrée d'un produit nouveau contre la douleur, si bien que j'en suis sortie complètement intoxiquée. Sans réaction, un peu comme un animal à qui on aurait coupé certains nerfs. J'en arrivais à pleurer sans savoir pourquoi : c'était bien la première fois de ma vie ! On a dû me mettre en clinique pour me désintoxiquer et on a décidé que je ferais la cure moi-même ; il a fallu que je diminue de moi-même les doses. Ce long combat, fatigant, nauséux, m'a permis d'acquérir une certaine estime de moi –

ce qui ne m'était jamais arrivé non plus. Je crois que j'ai été assez courageuse alors ; j'ai découvert que j'étais plus forte que je ne le pensais. Après la clinique, cela a été pire car je n'avais plus du tout de drogue et je souffrais encore atrocement. Cela a fini par passer, à force de bains chauds, de marches et de vitamine B. J'avais eu tellement peur de rester infirme que si cela ne s'était pas arrangé, j'avais envisagé de me tuer.

Vous l'auriez fait ?

Je crois que je l'aurais fait. J'étais assez forte pour supporter tous les traitements possibles et imaginables, mais je n'aurais jamais été assez forte pour vivre sur une chaise roulante, je le crains. Dès qu'on est rétabli, cela paraît tout naturel de courir dans les rues. Mais quand on n'est pas certain d'être à nouveau intégralement soi-même, on est fou de terreur. La maladie, c'est l'impossibilité de liberté, tout devient impossible, c'est la grande soustraction.

Il reste malgré tout que je préfère dans ma vie avoir des hauts et des bas. La vie plane, le contentement, ce n'est pas la vie pour moi. J'ai déjà dit que la vie était une sinistre blague. Cela ne veut pas forcément dire que je ne sois pas optimiste. Sinistre, c'est le drame et blague, c'est ce qui est amusant. Un drame amusant, c'est ça la vie, non ? J'ai acquis une lucidité gaie devant l'absurdité de l'existence. Voilà une définition – au moins...

Et l'argent. Expliquez-nous l'argent.

Si j'étais seule dans la vie, j' imagine que je ne me livrerais à aucune explication d'aucune sorte... J'ai donné de trop nombreuses interviews et dans tous les articles qui ont paru, il n'est question que d'argent. Quand je vois le nom de Sagan dans certains journaux, il me fait horreur. Je me demande ce que cela doit être pour les lecteurs... De toute manière, quoi que je dise ou fasse, on m'enferme dans un personnage... « Je finis toujours par ressembler à ce qu'on veut », dit mon héroïne dans *La Robe mauve de Valentine*. Je suis la femme qui claque des centaines de millions, qui écrase les vieilles dames avec une Jaguar, qui éprouve un plaisir cynique à choquer, et qui passe sa vie entière dans les boîtes de nuit. Mais non, cette femme-là, elle n'existe pas. Je n'ai jamais compris pourquoi on passe toujours sur les pages de mes livres qui démentent cette idée qu'on se fait de moi.

Peut-être que ces pages-là, personne ne veut les lire...

À dix-huit ans, j'étais riche et célèbre : on ne me l'a pas pardonné. Le succès des autres se digère pour certains difficilement. On ne me classe pas dans la littérature mais dans les phénomènes commerciaux. Je tiens certainement une place dans l'édition, mais dans la littérature ? Je ne sais pas, je ne peux pas dire...

Avec le deuxième, le troisième roman, Un certain sourire en 1956, Dans un mois, dans un an en 1957, ça ne s'est pas arrangé ?

Oh ! non. Ils se sont très bien vendus aussi, vous savez. Chaque publication ressemblait à une déclaration d'impôts. J'espérais confusément chaque fois qu'on me parlerait de littérature, mais non ! Il n'était question que de mon compte en banque...

Je ne sais pas d'ailleurs si ce qu'on me reproche le plus, c'est d'avoir gagné beaucoup d'argent ou bien de l'avoir dépensé. J'ai l'impression que si j'avais acheté des chaînes de snack-bars, assuré ma vie pour mes vieux jours, les gens seraient moins scandalisés. Et moi je déteste chez les autres le sentiment de sécurité, ce qui rend tranquille. Seuls les excès me reposent, intellectuels et physiques. Je suis attirée par tout ce qui n'est pas rassurant. Je ne cherche pas la sécurité, je ne sais même pas si je l'aime ou si je ne l'aime pas. Je n'aime pas posséder, ni économiser de l'argent.

Alors, qu'est-ce qu'il représente, pour vous ?

Dans la société actuelle, il représente un moyen de défense et un moyen de liberté. Il donne la possibilité de ne pas faire la queue sous la pluie pour attendre l'autobus, celle de prendre l'avion pour passer quelques jours au soleil. J'ai eu le bonheur – réel, mérité ou pas – de gagner de l'argent avec mes livres. C'est un privilège. Soit, je n'en rougis pas, je n'en ai pas honte. Je pourrais dire que je souhaite que chacun ait ce privilège – je suis aussi sensible que n'importe qui à la misère des autres – mais ce serait facile, et un peu indécent.

Alors ?

Je recherche l'intensité, mais en ce qui me concerne, ça ne dure pas. Alors il faut réunir les conditions nécessaires pour qu'elle puisse durer et l'une de ces conditions, c'est de ne pas vivre dans la pauvreté. Le poids de l'argent empêche de prendre de la hauteur. C'est un bon valet et un mauvais maître. Et il a autant d'emprise sur ceux qui en ont que

sur ceux qui n'en ont pas. Je ne le méprise pas, évidemment, mais je ne l'aime pas non plus. De lui dépend notre possibilité d'être libre.

D'être gratuit.

La gratuité a disparu de nos mœurs, malheureusement. On trouve de moins en moins de gens disposés à agir « pour rien », à accomplir un acte désintéressé, un acte pur – un de ceux qui ont pourtant un énorme pouvoir. La France traverse une période de terrible vulgarité louisphilipparde, tout y est corrompu par l'argent, il n'y a plus d'élégance morale. Dans les milieux où je vais parfois, il n'y a que trois sujets de conversation : la vie privée d'abord (qui couche avec qui), la grande politique vue à travers les petits intérêts (la dernière parole du Président va faire baisser nos affaires), et la vantardise (j'ai récemment ridiculisé monsieur Untel). Bref, c'est la grossièreté. Mais ce n'est pas là mon milieu. Ce n'est même pas la bourgeoisie traditionnelle : je n'ai jamais entendu parler de tout cela chez mes parents.

Il semble d'autre part, que les gens soient rassurés par le fait d'arrêter leurs contours. Le résultat, c'est qu'ils bloquent leurs possibilités en fixant certaines limites. Moi, au contraire, quand j'ai l'impression que quelque chose en moi est figé, stable, arrêté, c'est la panique. Comme une barrière entre moi et l'autre côté. Je n'aime pas les habitudes, le cadre qui a déjà vécu : je déménage tout le temps, c'est une manie. La vie matérielle m'ennuie à un point qui frise la maniaquerie. Lorsqu'on me demande ce qu'il faut faire pour le dîner, cela me plonge dans des abîmes de perplexité, d'ennui, d'angoisse. Autant je trouve l'usage de l'argent agréable, autant les problèmes de comptabilité me paraissent froidement ennuyeux – comme tous les problèmes matériels.

Et aujourd'hui, en 1974, comment vivez-vous ?

Actuellement, grâce à mon éditeur, Henri Flammarion, je vis bien de ma plume. Il m'entretient, il me fait vivre et quand un livre marche, je le rembourse. On m'a retiré mon carnet de chèques parce que je passais mon temps à en distribuer à droite et à gauche. Et je finissais par avoir « des ennuis d'argent ». On m'a confié à quelqu'un qui paie tout pour moi : les poireaux, l'assurance des voitures, la maison. Quand je hurle, on m'envoie 1 000 F d'argent de poche. Et là s'arrêtent mes rapports avec le quotidien.

Vous n'avez pas du tout de respect pour l'argent ?

Je n'ai aucun respect pour l'argent. Je déteste, non pas ce qu'il procure, mais les rapports qu'il introduit entre les êtres humains et la vie qu'il inflige à la majorité des Français. Ils n'ont plus de temps, ils sont coincés de tous les côtés : les problèmes d'argent, le métier, la famille, les transports. Ils ont la tête bourrée ; dans le métro ils croisent des regards d'étrangers fatigués. Ils rentrent chez eux pour retrouver les enfants et la télévision, avec son côté étrié et minable.

Et le luxe ?

Le plus grand luxe aujourd'hui, c'est pouvoir prendre son temps. La société vole le temps des gens.

Mais l'argent que vous avez gagné vous a changée...

Bien sûr, l'argent gagné avec mes romans a changé mon mode d'existence. Mais a-t-il changé mon attitude en face de moi-même, de mon œuvre ou de mes amis ? Je ne pense pas.

La fortune ne vous intéressait pas ?

Ce n'est pas la fortune que j'ai cherchée spécialement, c'est plutôt la chance. À dix-huit ans, j'ai été plongée dans une légende qui ne me concernait pas : voitures de sport, Épi Club et Saint-Tropez, verre de scotch... Étiquette assommante. J'ai choisi la « fête » parce que c'était chez moi une envie profonde. Mais voilà des années que je suis poursuivie par un bruit de glaçons dans le verre, de tôle froissée, de machine à écrire qui vibre, de ragots de mariages, de divorces, etc., bref, de ce que le public appelle « la vie d'artiste » ! Longtemps, ça a été un masque commode. Et puis, d'un certain côté, c'était vrai que j'aimais les Ferrari et l'alcool, les boîtes de nuit. Avec *Le Garde du cœur*, je me suis amusée à me moquer de cette image que les journaux donnaient de moi. J'y ai mis le whisky à flots, l'argent, le jeu, les voitures ; le luxe, mais multiplié par quinze !

Avez-vous une idée de ce que vous avez gagné ? Et dépensé ?

Mes premiers romans m'ont rapporté des sommes folles. Tout mon argent était chez Julliard et quand j'en voulais, je téléphonais. Il m'envoyait un chèque. Mais c'est seulement lorsque j'ai quitté mes parents, vers vingt ans, que je me suis aperçue que j'avais énormément

d'argent. J'ai acheté un appartement rue de Grenelle où j'habitais avec mon frère ; il y avait là une foule de gens que je pouvais entretenir gaiement, je pouvais prendre l'avion pour aller à Saint-Tropez passer la soirée, j'achetais des voitures, des bateaux, je me promenais et de nombreux amis vivaient à mes crochets d'une manière extrêmement gentille. C'était charmant. Tout cela n'existait pas, j'avais le carnet de chèques, l'argent partait : rien de plus commode. J'avais vingt ans, cet argent me semblait un peu fou en lui-même. Je ne comptais jamais, j'en envoyais à des personnes que je ne connaissais pas du tout mais qui m'écrivaient : « Il me faut de l'argent pour acheter une machine à laver » ; j'en envoyais à des mères de famille accablées. Je faisais un chèque, c'était pratique, enfantin. Aujourd'hui, je n'ai toujours pas le sens de l'argent ; à dix-huit ans, c'était la complète indifférence. D'autant plus que je n'en avais jamais manqué. Si j'avais eu une enfance malheureuse, j'aurais pu me cramponner ou faire attention, mais étant donné mon enfance très heureuse, j'avais de l'argent une notion tout à fait fausse. D'autant que mes parents ont toujours été dépensiers. Il ne faut pas croire d'ailleurs que je menais une vie vraiment folle. On a fait des récits épiques de cette époque à Saint-Tropez, mais c'était simplement gai. Il y avait Vadim, Christian Marquand, Annabel, moi, toute une bande de gens, Fifi et compagnie, et on se dorait au soleil. Nous étions jeunes, insoucients.

Alors, combien ?

J'ai claqué des centaines de millions anciens. Comment j'ai fait ? Je ne sais pas. La vie... Je n'ai rien acheté, je n'ai pas le sens de la propriété. Tous mes placements étaient épatants : les bateaux coulaient et il fallait remplacer sans cesse la moquette des appartements.

Vous avez joué, aussi...

J'ai beaucoup joué, aussi. J'avais hypothéqué ma maison, je n'avais plus un franc à la banque à un certain moment. C'était pénible et il y avait mon fils Denis. J'ai eu alors une grande crise de moralité et je me suis fait interdire les salles de jeu pour cinq ans... Mais je suis allée jouer à Londres, là où ce n'était pas interdit pour moi.

Qu'est-ce que c'est, jouer ?

Jouer, c'est une chose inexplicable, une passion, une façon de

perdre, une certaine façon de vivre. Je me suis vraiment amusée au jeu, à la vie...

Qu'est-ce qu'il vous reste, aujourd'hui, de tout cela ?

J'ai possédé tout ce dont un être humain peut rêver, c'est-à-dire pour moi des choses provisoires. On m'a mis une sorte de conseil de tutelle. C'est mieux.

Vous ne regrettez rien ?

Je ne peux pas regretter ce qu'on appelle mon gâchis, mais la seule chose pour laquelle j'aurais aimé savoir garder, placer et économiser aurait été une écurie de courses, même avec un seul cheval. Rien n'est plus beau à voir que votre poulain à l'aube dans la forêt, l'air malin, et puis le même après la course, à Longchamp, l'air irresponsable. Malheureusement, c'est un luxe à l'achat, donc impossible. Je rêve d'un cheval.

Qu'est-ce qui se serait passé si vos livres n'avaient pas marché ? Et si les prochains ne marchaient pas ?

J'écirai jusqu'à la fin de mes jours, de même que j'aurais continué à écrire si mes livres n'avaient pas marché. Je ne regrette rien. Pendant des années, je me suis bien amusée, et des années de loisir, de gaieté, c'est merveilleux. Quoi qu'il arrive, c'est une tranche de ma vie sur laquelle je suis certaine de n'avoir plus tard aucun regret.

Mais vous ne vivez plus de la même manière ?

J'aime toujours la vitesse, mais je ne me laisse plus aller comme naguère. À présent, je pense à mon fils et aussi aux autres. L'existence des autres a pris pour moi une valeur qui ne m'apparaissait pas quand j'avais dix-huit ans. En 1960, je pouvais encore rouler dans les rues de Paris, aujourd'hui il faut être masochiste pour le faire. Le Paris bleu et au champagne est devenu un Paris au Coca-Cola et au néon. La vie nocturne est plus lourde. Les gens sont trop énervés par leur vie diurne et ne sont plus décidés à aller résolument au bout de la nuit.

Il vous reste l'écriture.

Écrire, se servir des mots, c'était vraiment la seule chose dont j'avais envie lorsque j'ai entrepris *Bonjour tristesse*. J'aime les mots. J'aime les neuf-dixièmes des mots. Il en est des ravissants, « balcon », par exemple. Il y a aussi « persienne », « mélancolie ».

Comment écrivez-vous ?

Quand je commence un roman, j'écris d'abord un premier jet très libre. Surtout pas de plan, j'aime par-dessus tout improviser, avec l'impression de tenir les fils du récit et de les faire bouger à ma guise. Puis, je travaille sur ce texte. J'équilibre les phrases, j'élimine les adverbes, je vérifie le rythme. Il ne faut pas qu'il manque une syllabe, un pied, quelque part. Écrire est aussi un travail d'artisan. Dans une phrase de roman, le nombre de « pieds » n'est pas fixé, mais on sent très bien si la phrase est boiteuse en la tapant ou en la prononçant à haute voix. J'aime la langue française, mais une erreur de français ne me fait pas bondir, j'essaie seulement d'écrire convenablement... Le titre d'un livre me paraît important. C'est un peu une manière de l'habiller. Je choisis toujours des titres qui me plaisent. Je les trouve presque toujours après avoir terminé.

Écrivez-vous facilement ?

Quelquefois. Il m'arrive d'écrire dix feuillets en une heure ou deux.

Toujours à la machine ?

Oui, jamais à la main. Avec une machine c'est plus propre. C'est encourageant.

De grands écrivains, Flaubert par exemple, travaillaient très difficilement, en peinant sur chaque mot. Cela existe encore.

Oui, je comprends très bien cela. Ils ont raison. Peut-être. Mais pour moi, les mots, c'est une possibilité pour exprimer une pensée. Ce n'est pas la peine de s'échiner dessus. Le travail de joaillerie revient au joaillier.

Vous travaillez tous les jours ?

Pas forcément. Il m'arrive d'écrire un roman en plusieurs périodes

de dix, quinze jours. Entre-temps je pense à l'histoire, je rêve et puis j'en parle. J'ai des idées que je perds. Je demande des avis. J'aime que ça plaise.

Et si ça ne plaît pas ?

Ça me fait un effet de catastrophe. Je n'ai pas l'impression que je puisse y changer grand-chose. La machine est lancée...

Pour vous, écrire, qu'est-ce que c'est ?

Écrire, c'est le double plaisir de raconter et de se raconter une histoire. Le plaisir d'écrire est inexplicable : brusquement, on trouve un adjectif et un substantif qui vont merveilleusement ensemble, on ne sait pas pourquoi, deux mots superbes, une idée qui est absolument en biais par rapport à ce qu'on voulait faire, mais qui est la bonne. C'est comme marcher dans un pays inconnu et ravissant. Ravissant, mais parfois humiliant quand on n'arrive pas à écrire ce que l'on veut. Là, c'est la petite mort, on a honte de soi, on a honte de ce qu'on écrit, on est minable. Mais, lorsque ça « prend », c'est comme une machine bien huilée qui fonctionne parfaitement. C'est comme voir courir cent mètres en dix secondes. On voit le miracle des phrases qui s'accumulent, et l'esprit qui fonctionne presque en dehors de soi-même. On devient son propre spectateur.

Quand on relit Le Garde du cœur, par exemple, on a l'impression que vous aimez bien faire rire.

Oui, j'aime beaucoup. Et j'aime bien rire d'abord.

Vous cherchez exprès à faire rire quand vous écrivez vos dialogues ?

Pour quelques-uns, oui. J'espère que nous parlons des mêmes.

Quand vous voyez quelqu'un, qu'est-ce que vous remarquez ?

Quelqu'un que je ne connais pas du tout ?

Ou quelqu'un que vous connaissez...

Quand ce sont des gens que je ne connais pas, je regarde plutôt leur

physique, leurs gestes quand ils bougent, ce qu'on appelle leur comportement. Quand ce sont des gens que je connais, je regarde s'ils ont bonne mine, s'ils ont l'air contents, si tout va bien.

Vous n'avez pas l'impression d'observer des choses qui vous serviront plus tard ?

Je ne suis pas du tout observatrice.

Quand il vous vient de petits détails, en écrivant, ils sortent du néant, ou est-ce que vous vous rappelez soudain que vous les avez cueillis quelque part ?

Je crois d'abord qu'il y en a relativement peu, de ces détails.

Mais les scènes, par exemple ?

Les scènes, c'est visuel. C'est toujours imaginé ; oui, complètement imaginé.

Dans Aimez-vous Brahms..., je pense à la scène très jolie où Paule et Simon mélangent leurs cheveux dans une voiture décapotable, quand ils s'embrassent pour la première fois. Ce n'est pas un souvenir ?

Non, ça me vient comme ça. Là, ce n'est pas à cause de la scène, c'est parce que la nuit il y a toujours une espèce de vent qui a une odeur pas du tout parisienne... Le vent d'hiver... J'aime beaucoup ça. C'est une des choses que j'aime le mieux, la nuit. Alors je lui fais jouer un rôle actif.

On sent chez vous comme une fierté de « bien » écrire.

Écrire bien n'est pas à la portée de tout le monde. Les gens n'ont pas de passion pour les mots ; aussi, ce qu'ils écrivent est souvent franchement ennuyeux, mauvais ou plat. Or, le français est une langue admirable et toujours neuve. Il est toujours un peu facile, comme le prétend le nouveau roman, de demander au lecteur d'apporter le talent que l'auteur n'a pas mis. La vraie littérature, c'est quand même celle du talent de l'auteur ! Le lecteur doit être subjugué, séduit, pris par quelqu'un dont c'est le plaisir et la force de capturer à l'aide des mots qui sont ceux de tout le monde, mais que l'écrivain n'emploie pas comme n'importe qui.

Mais êtes-vous contente de ce que vous écrivez ?

Écrire reste pour moi un effort d'humilité effrayant. J'aimerais pouvoir être sûre d'avoir écrit ou d'écrire un bon livre, pour moi, et je ne le suis pas. Écrire, c'est quelque chose avec quoi on n'a pas le droit de plaisanter. Rien ne me met plus en colère que l'idée fausse que l'on se fait de moi dans ce domaine. Je connais des bons livres, des grands livres et je donnerais n'importe quoi pour être certaine d'en écrire un, moi aussi. Je crois à l'honnêteté. Et l'honnêteté, pour moi, c'est justement de respecter une certaine idée que l'on a d'une certaine valeur. La valeur que, moi, j'essaie de respecter, c'est la littérature. Vraiment.

Les critiques vous intéressent ?

Les critiques ne m'intéressent que dans la mesure où ils parlent de mes livres sans se soucier de Sagan. Ce qui en fait, évidemment, fort peu à m'intéresser. J'ai plutôt l'impression depuis vingt ans d'être entourée d'une famille grognon ou aimable, qui chante toujours le même refrain : « Tu ne travailles pas assez, tu bois trop, tu vois des gens impossibles, tu vas trop vite en voiture. » Ce sont des reproches d'ordre plus familial que littéraire. Étonnez-vous que je me sente toujours, à trente-neuf ans, en pleine adolescence. Les seuls gens qui me parlent vraiment de mes livres sont mes lecteurs, parce que, eux, me parlent de l'histoire et des héros de cette histoire.

Qu'est-ce qu'ils vous disent ? Qui sont-ils ?

Oh ! c'est souvent extravagant : cela va des jeunes gens aux vieilles femmes. De très longues lettres. Parfois on m'insulte. Ou on me demande de l'argent : trois francs ou dix mille francs. Mais en général, les gens se racontent, d'une manière d'ailleurs toujours un peu truquée : on sent le mensonge, ou le raccourci. C'est un courrier d'identification aux héros de mes livres. Après *Un peu de soleil dans l'eau froide*, des femmes m'ont écrit : « Moi aussi j'aime un jeune homme, j'habitais la campagne avec lui. Je l'ai suivi à Paris, et là, il m'a laissée tomber comme une vieille chaussette. » Après *Des bleus à l'âme*, c'était assez différent : beaucoup plus intime, une sorte de courrier du cœur. Des lettres assez touchantes, certaines assez belles qui parlaient de la vie, de la mort, de métaphysique.

Quelquefois on me demande ce que j'ai voulu dire, ou faire,

pourquoi tel personnage a tel caractère. Ou bien on me dit : dans votre livre, vous m'avez expliqué tel problème. Et moi, qui n'ai jamais pensé au problème en question, je suis déconcertée.

Vous répondez ?

Quelquefois. Mais il y en a trop. Et souvent il n'y a rien à répondre. Quand un lecteur vous dit : page 27 je me suis retrouvé, c'est bien moi, etc. C'est tout à fait touchant, mais tout à fait inutile pour un écrivain.

Est-ce qu'on vous reconnaît toujours dans la rue ?

Beaucoup moins. Quand j'avais dix-huit ans, c'était assommant. On me reconnaissait partout. Ça a heureusement beaucoup changé. Il y a des jours où je me ressemble, si je puis dire, où je ressemble à des photos. D'autres – cela dépend de l'état de veille ou de fatigue – où je suis parfaitement anonyme. Je dois avoir un côté fuyant. Je passe vite, on ne me voit pas. C'est une question de technique, il faut filer tout droit, sans regarder les gens dans les yeux. Sinon, ils vous font des signes et tout est perdu. Vous répondez, ils s'approchent, confusion totale, je ne me souviens plus où je vous ai rencontré, rappelez-moi votre nom. Mais non, je ne vous connais pas, mais j'ai beaucoup aimé *Aimez-vous Brahms...* C'est la catastrophe. Ou alors si je salue, systématiquement, un peu par complexe, affectueusement comme ça, je tombe sur des gens qui ne me connaissent absolument pas, qui me regardent fixement, comme si j'étais folle. Cela crée des situations tout à fait comiques, des sortes de contrepèteries.

Doutez-vous de vous ?

Existe-t-il des êtres qui ne doutent jamais d'eux-mêmes ? Moi, je doute tout le temps de moi. Sinon, par exemple, continuerai-je à écrire ? Le doute, c'est ma santé. Neuf fois sur dix, écrire c'est se tromper. L'esprit est une sorte de folie oscillante entre deux pôles, deux possibilités. La seule manière de trancher pour un écrivain, c'est de se lancer à toute vitesse dans la voie qui lui paraît la plus séduisante, d'un point de vue purement verbal, lyrique, romantique. À ce moment-là, on se trompe délibérément mais de bonne foi. Tout le monde a raison, personne n'a raison. Celui qui ne peut avoir tort, c'est celui qui est seul devant « le vide papier que sa blancheur défend », comme disait Mallarmé. On n'a pas à se justifier a posteriori de ce

qu'on fait, à expliquer pourquoi, comment, pour qui. On l'a fait et c'est tout. Tous les jours, je me demande : « Où en suis-je ? Qu'est-ce qu'il faut penser ? » Je n'y comprends plus rien. Je le répète, le fait d'écrire est la seule manière – de se tromper, peut-être, mais de se tromper délibérément.

On vous reproche d'avoir toujours les mêmes thèmes.

Deux thèmes prédominent dans mes ouvrages, toujours les mêmes, c'est vrai : l'amour, la solitude ; je devrais plutôt dire la solitude et l'amour parce que mon thème principal est la solitude. L'amour est en quelque sorte le trouble-fête, car ce qui me paraît primordial, c'est la solitude des gens et leur façon d'y échapper.

On dit : les romans de Sagan, il ne s'y passe pas grand-chose.

Il y a peu de drames dans mes livres, car quand on réfléchit, tout est dramatique : il est dramatique de rencontrer quelqu'un, de l'aimer, de vivre avec lui, qu'il soit tout pour vous et que, au bout de trois ans, on se quitte avec des déchirures intérieures. J'aime la solitude, mais je suis très attachée aux gens et je m'intéresse beaucoup à ceux que j'aime. Alors, devant tous ces petits drames de la vie, je crois qu'il faut se tourner en dérision, avoir beaucoup d'humour et la première démarche de l'humour, c'est de se moquer de soi-même.

Il n'arrive jamais grand-chose de physiquement violent à vos personnages, à part le plaisir. Les chocs qu'ils reçoivent sont toujours sentimentaux. Pourquoi les protégez-vous ainsi ?

Peut-être parce que j'ai été cassée moi-même en vingt morceaux dans un accident de voiture. Et que la douleur, comme le plaisir d'ailleurs, ne se commente pas. Enfin, pas dans ma tête.

De tous vos livres, lequel préférez-vous, et pourquoi ?

Cela dépend des jours. Pourquoi, aussi.

Avez-vous écrit d'autres poèmes, depuis ceux que vous écriviez avant de publier Bonjour tristesse ?

Des kilomètres. Pas très bons. Et « pas très bon » en poésie, c'est

irréremédiable.

Qu'allez-vous écrire maintenant ?

J'aimerais écrire des romans dans lesquels il y aurait de moins en moins de circonstances dramatiques, de plus en plus de vie quotidienne, de petits accrochages de chaque jour. C'est la seule direction, si je peux dire, que je voudrais suivre toujours. Parce que le drame est là. Les événements extérieurs sont toujours des accidents. Le drame, c'est de se lever, de se coucher, de s'agiter entre-temps et de se laisser glisser. Le drame, c'est la vie quotidienne... De temps en temps, on en prend conscience, mais rarement...

On vous reproche ce qu'on appelle votre pessimisme.

On me reproche parfois de montrer une image désenchantée de la vie ; qu'y puis-je ? Les rapports entre les gens sont difficiles. Pourquoi tremperais-je ma plume dans l'eau douce ? Je sais : il y a de grandes et belles amours. Mais elles se suffisent à elles-mêmes et ne peuvent pas faire l'objet de romans. Il n'y a guère de grands romans qui finissent bien...

Vous ne cherchez pas à changer les choses, en écrivant ?

Je prends les choses comme elles sont, je ne cherche pas à les changer, mais à les décrire ; cette littérature de description me plaît et me séduit à tous points de vue, moral, esthétique, etc. Je trouve la vérité et la vie beaucoup plus compliquées, ambiguës et nourissantes que le moindre fantasme. La littérature fantastique ou utopique ne me tente pas. Bien entendu, comme tout le monde, j'ai adoré Breton et j'aime beaucoup Crevel, mais Crevel n'a rien de surréaliste, ou tout du moins, rien d'irréaliste. Je trouve la vie quotidienne beaucoup plus effrayante, violente. Le bruit et la fureur, c'est tous les jours, c'est la vie quotidienne d'un être normal à notre époque. La fureur, le bruit, la peur, l'exaspération, l'angoisse, l'ennui, tout cela se retrouve tous les jours dans la vie de n'importe qui s'il est un peu sensible. Ce qui m'intéresse, j'insiste, ce sont les rapports des gens avec la solitude ou avec l'amour. Et je sais que c'est la base de l'existence des gens ; la base de l'existence de quelqu'un, ce n'est pas de savoir ce qu'est un cosmonaute ou un trapéziste, mais qui est son mari, son amant ou sa maîtresse. Ce qui est fascinant, c'est que les rapports psychologiques du groupe que je décris sont applicables à n'importe quel milieu. La

jalousie est la même pour un intellectuel parisien ou un cultivateur de la Gironde.

Les sentiments sont les mêmes partout ?

Les sentiments sont les mêmes partout ; un milieu en vaut un autre. C'est en approfondissant les êtres qu'on apprend à les connaître bien mieux qu'en courant sans cesse à la découverte. C'est pourquoi les voyages n'apportent rien à personne sinon l'art de surmonter les embûches d'ordre touristique. Je n'ai pas le réflexe littéraire en face d'un paysage étranger, d'une découverte de mœurs.

Même pour un décor ?

Le décor compte peu. Si l'on veut écrire une histoire d'amour, le décor d'une galerie de mine n'est pas indispensable. Les héros que j'admire ne se distinguent pas par leurs mérites sociaux. Si mes personnages appartiennent toujours au même milieu, c'est surtout par décence. Dans la mesure où je n'ai jamais connu la misère, ni les problèmes matériels graves, je ne vois pas pourquoi j'irais « faire mon beurre », comme on dit grossièrement, en parlant des problèmes sociaux que je ne connais pas et que je n'ai jamais ressentis... Plus généralement, le rapport de mes personnages avec le travail ne m'apparaît pas essentiel à la conduite du récit.

Mais, en général, dans la vie, les gens travaillent.

Autant le travail d'un être humain est fascinant dans l'œuvre de Zola ou de Balzac, par exemple, autant il ne m'intéresse pas dans mes propres livres. Je n'oserais pas décrire un milieu que je ne connais pas... Si je décris les malheurs de quelqu'un de très pauvre, très misérable et que ce faisant, je gagne beaucoup d'argent, qu'est-ce que je vais en faire ? M'acheter une piscine ? Je trouverais cela parfaitement inesthétique. Cela ne me gêne pas du tout que mes héros soient d'un certain milieu ; je ne juge personne, ni le milieu, ni ceux qui jugent ce milieu. C'est peut-être ce qu'il y a de plus vrai et de plus spontané en moi aujourd'hui : l'impossibilité de juger. Un être existe, il est comme il est, et j'ai plutôt envie de le comprendre qu'autre chose. On m'a souvent reproché de décrire des personnages qui ne semblent pas concernés par les problèmes du monde : ils me concernent directement, mais je ne veux pas en parler parce que je ne vois pas en quoi le fait qu'une de mes héroïnes émette son opinion sur

la guerre du Vietnam, par exemple, pourrait y changer quelque chose. J'aurais l'impression d'utiliser « grossièrement » des choses qui ne sont pas utilisables d'une manière gratuite. Bien sûr, je suis contre la guerre du Vietnam... Pour ce qui est de signer des manifestes et de participer à des manifestations, je l'ai fait. Tout ce qui se passe dans le monde me passionne, mais, encore une fois, je ne crois pas avoir le droit d'utiliser ce matériel pour redonner un nerf, un muscle à une histoire d'amour, cela me paraît même « grossier ».

Et les autres passions ? L'ambition, l'avarice...

Disons qu'il y a des passions qui m'intéressent moins.

Ce qui me frappe le plus chez les gens que je connais, que j'ai connus, ou chez moi-même, c'est cette espèce de solitude perpétuelle qui n'est pas un thème bénin, un petit thème. Cette conscience d'un soi immuable, assez perdu et incommunicable à la fois. Presque biologique, en somme. Étant donné que tout le monde en souffre plus ou moins, c'est même un des postulats premiers : l'homme naît et meurt seul. Quand les gens ont renoncé à l'amour, évidemment ils peuvent se réfugier dans l'ambition, l'avarice ou l'habitude ; mais tant qu'ils n'ont pas renoncé, ils se cramponnent bien aux autres.

Mais vous semblez penser qu'on est très seul dans l'amour aussi.

Oui, mais ça c'est la vue secondaire de la chose. Le réflexe primaire est celui-ci : j'étais seul, on va être deux. Après, on sait que ce n'est pas vrai. D'ailleurs, dans mes romans, les personnages sont toujours seuls dans l'amour.

Comment jugez-vous vos héros et vos héroïnes ?

Il y en a qui me plaisent bien. Jolyau par exemple, de *Dans un mois, dans un an*. Il a un côté assez propre, il va vite, il passe vite, il ne triche jamais. D'une manière générale, les héros de mes romans m'intéressent. Certains critiques les accusent de futilité. Je les ai choisis, je ne peux pas les trouver futiles. J'ai pu mettre dans une galerie de portraits quelques caricatures pour m'amuser. Par contre, les personnages ne sont pas futiles. Ils ont en général la même attitude que moi, une attitude qui, pour beaucoup, n'est pas sérieuse. Je déteste l'esprit de sérieux. Je trouve plus agréable et même esthétique une certaine légèreté. La futilité consiste à s'occuper des choses inintéressantes. Je n'ai pas ce goût-là. La futilité en soi est une chose

terrible. L'insouciance, qui est différente, me paraît une forme de vie. D'ailleurs, j'ai toujours eu des héros taciturnes ; je ne leur donnais pas beaucoup de temps pour s'expliquer, mais ils n'en pensaient pas moins. De même, je n'aime pas les décrire physiquement : il faut qu'ils puissent se dessiner dans l'imagination du lecteur.

Est-ce qu'il faut vous chercher dans vos livres ?

Systématiquement, depuis *Bonjour tristesse*, on m'accuse d'avoir fait mon propre portrait. Dans *Aimez-vous Brahms...*, mon héroïne avait quarante-deux ans, moi vingt-quatre, et l'on m'a reconnue en elle. Quoi que je fasse, l'héroïne, c'est moi ! Certainement, il y a des points communs. Quand une femme parle d'une autre femme, il ne peut pas en être autrement. Je crois partager avec elles une curiosité sans fin de la vie. Et puis, elles aiment imaginer leur vie à travers quelqu'un d'autre... Il y a des femmes qui ont d'elles une idée très précise, elles se disent volontiers franches, un peu brutales, etc., mes héroïnes, non ; elles ne découvrent leurs limites qu'à travers quelqu'un d'autre.

C'est exactement votre cas ?

À vrai dire, je ne peux qu'être un peu différente, puisque dans la mesure où j'écris, je me définis en écrivant. Je vois mes limites et mes possibilités en me colletant avec une page blanche. Mais en dehors de cette situation, je ne me « vois » que par rapport à quelqu'un. D'ailleurs, écrire un roman, c'est faire un mensonge ; par exemple, *À la recherche du temps perdu*, que j'admire par-dessus tout, c'est le livre d'un menteur complet. Tout est changé, transformé. C'est une des plus belles œuvres, et des plus vraies, justement parce que Proust avait accepté à fond ce mensonge perpétuel... Le jour où l'équilibre s'établira entre ce qu'il est et ce qu'il dit, l'écrivain n'écrit plus. L'écrivain est un menteur forcené, un imaginatif, un mythomane, un fou, il n'y a pas d'écrivains équilibrés.

Avez-vous une définition de la littérature ?

Pour moi, la littérature, c'est cette folie d'inventer des personnages qu'on connaît mieux que ses propres parents, qui sont vos amis. Tout ce qui est délibérément écrit pour « faire moderne » me fait tomber d'ennui.

Dans les techniques nouvelles...

Je ne crois pas aux techniques, ni aux histoires de renouvellement du roman. Il y a tout l'être humain à fouiller. C'est une histoire de bûcheron. L'arbre est assez énorme pour qu'on ne passe pas son temps à vérifier la hache.

La littérature, c'était Balzac avec sa robe de chambre et sa tasse de café, écrivant : « Et brusquement il la vit, il tomba fou amoureux d'elle, et elle mourut à ses pieds en pleurant, en versant une dernière larme qui coula le long de sa joue » ; c'était Proust, bien sûr, et Dostoïevski écrivant les crises d'épilepsie du prince Mychkine... Tout écrivain a envie d'être Proust. Cela me paraît évident. Seulement, lui, il avait du génie.

Et vous ?

Je ne crois pas en avoir ; du talent, oui, du génie, non.

Lisez-vous beaucoup ?

Quand j'avais quinze ans, je bondissais sur tout ce qui était imprimé, c'était un réflexe. C'étaient les mots, les mots, les mots, comme dirait Sartre. Je suis restée quatre ans dans un chalet montagnard, près de Grenoble. J'étais malade, fatiguée, anémiée. C'est alors que j'ai beaucoup lu : Nietzsche, Gide, Sartre, Dostoïevski, tous les Russes en général. Beaucoup de poèmes, Shakespeare, Benjamin Constant. C'était à l'époque du maquis dans le Vercors. Sur le plan littéraire, la découverte de Proust et de Sartre fut essentielle ; après, il y a Dostoïevski, Stendhal, certains Faulkner. Dans ce domaine, je suis extrêmement classique. Parmi les écrivains contemporains, j'admire le talent de beaucoup : Simone de Beauvoir, *L'Invitée* notamment, l'œuvre de Marguerite Duras, les premiers livres de Nathalie Sarraute, certains de Françoise Mallet-Joris, Yves Navarre, Malraux. Mais il en est un seul qui ne m'a pas trompée, c'est Sartre. Ses personnages sont ce qu'ils sont ; ils forment leur statue à mesure qu'ils vivent. La statue est en sable, peut-être, mais cela n'a pas d'importance. L'essentiel est de la faire.

Qu'est-ce qui vous frappe d'abord, chez un écrivain ?

C'est la « voix ». Certains écrivains ont une voix, qu'on entend dès la première ligne, comme la voix de quelqu'un qui parle. C'est ce qui compte pour moi. La voix, ou le ton, si vous préférez.

Qu'est-ce que vous relisez le plus ?

Je relis souvent Proust. Je me souviens de l'avoir fait en Inde. Les eaux du Gange et le salon de Mme Verdurin se sont un peu mélangés dans ma mémoire, c'est très curieux. Je lis beaucoup Shakespeare. Et Racine, que je trouvais ennuyeux au lycée, comme tout le monde. Mais dès qu'on commence à aimer la langue française, on est fasciné par Racine. Je connais aussi des quantités de poèmes par cœur. Je peux réciter des kilomètres d'Apollinaire et d'Eluard.

Bonjour tristesse, vous l'avez relu ?

Non, jamais. Oh ! oui, je l'ai feuilleté il y a assez longtemps. J'y ai vu des naïvetés et des roublardises à la fois que je n'avais pas aperçues.

Pourquoi, quand et comment avez-vous choisi le théâtre ?

C'est en 1954 que j'ai eu pour la première fois l'idée d'écrire une pièce de théâtre. Nous étions allés, Florence Malraux, Bernard Frank et moi, dans le Bugey, chez François Michel, à Montaplan. La maison était sombre, vaste ; isolée, à plusieurs étages. Sur une hauteur. Elle ressemblait à un bunker. Un soir, Bernard Frank a raconté l'histoire d'un jeune homme, d'un fier-à-bras qui, placé dans certaines circonstances, s'était métamorphosé en un amoureux transi, en un pleutre. Cela m'avait frappée. La première version de cette pièce, je ne l'ai écrite que pendant l'hiver 57. Je venais de terminer *Dans un mois dans un an*. J'étais avec des amis dans un moulin, près de Milly-la-Forêt. Il faisait froid. Les soirées étaient longues, je m'ennuyais un peu. Je menais la vie d'une châtelaine d'un autre siècle. Pour me distraire, j'ai écrit une joyeuse histoire d'enfermés. Je ne pensais pas alors que ce serait une pièce de théâtre, je ne sais même plus si elle avait alors un titre... Peu après, Jacques Brenner m'a demandé un texte pour ses « Cahiers des Saisons ». Je lui ai proposé cette esquisse de comédie : *Château en Suède*. André Barsacq l'a lue ; il n'était pas très bavard, mais il m'a dit qu'il avait aimé le ton. Il m'a demandé de la refaire. Elle n'était pas assez longue, il lui manquait une colonne vertébrale. Les intentions n'étaient pas assez claires. L'humour ne passait pas la rampe... Pour le théâtre, il faut faire des nœuds et ensuite les dénouer. Barsacq m'a énormément aidée, on s'est vus pratiquement tous les trois jours pendant un mois, jusqu'à ce que la

pièce soit au point... Ainsi, mes débuts dans le théâtre sont dus à une série de hasards. Les raisons qui m'ont poussée à poursuivre dans cette voie sont peut-être moins valables, mais elles sont très fortes : les répétitions m'amuse follement. On est à Paris, on traîne au théâtre, il y a une espèce d'énorme famille qui se constitue. Même l'odeur du théâtre, un théâtre vide, où tout le monde commence à travailler. C'est vraiment très passionnant – en tout cas, au début – quand on entend « dire » les choses qu'on a écrites. Je trouve cela merveilleux, incroyable. Parce que c'est à la fois ça et pas ça, on retrouve et on ne retrouve pas. Brusquement, ça se déclenche, un comédien dit sa phrase comme vous voulez qu'elle soit dite, mes personnages ont soudain un visage. J'aime les coulisses, le temps des répétitions, tout le jeu qu'il suppose, le grand sérieux des acteurs qui vous interrogent : « Quand j'ouvre la porte, qu'est-ce que je pense ? », les façons qu'ils ont de trouver une autre vérité que celle à laquelle on a songé en l'écrivant.

Monter une pièce, c'est aussi un jeu de construction. J'aime cette ambiance des répétitions, le contact avec les gens, les bagarres des acteurs, les machinistes, le metteur en scène... On passe un mois et demi avec une dizaine de personnes et on ne les revoit pratiquement plus ensuite, car dès le lendemain de la première, je quitte le théâtre et je n'y reviens plus. Le jour de la première, c'est quelque chose d'extraordinaire ! Tout le monde claque des dents, on vit dans une ambiance qui se situe entre le gag et la corrida. Le mélo des soirs de « générales » est merveilleux, la souffeuse qui vous embrasse en pleurant ! Soudain, dans cette excitation, à réaliser l'importance de l'enjeu pour tout le monde, on est pris de vertige. J'ai souvent le trac pour un comédien quand je le vois pâle comme la mort ; j'ai alors envie que la pièce marche, à cause des acteurs, non pas par altruisme, mais simplement parce que je les vois plus affolés que moi. Quand une pièce ne marche pas très fort, comme *Les Violons parfois*, je suis sincèrement désolée pour eux ; j'ai l'impression de leur avoir fait perdre leur temps, leur talent...

Est-ce que vous écrivez spécialement pour certains acteurs ?

Je l'ai fait une fois, pour Marie Bell. Comme je connais bien son comportement, sa façon de parler et ses airs de lionne, cela m'amuse beaucoup de lui mettre dans la bouche des répliques qu'elle pourrait dire dans la vie.

Est-ce que, comme les autres auteurs dramatiques, une mauvaise critique vous met hors de vous ?

Contrairement à beaucoup de mes confrères, une mauvaise critique théâtrale ne me fait pas hurler. D'abord, dans le fait de monter une pièce, il y a forcément un banco et je suis quelqu'un qui perd facilement. De plus, le métier de critique, s'il est fait de bonne foi, et presque tous les critiques sont de bonne foi, est sûrement un métier terrifiant. Et puis cela fait partie du jeu. Personnellement, j'ai un succès sur deux, en moyenne, jusqu'ici, et l'absence totale de certitude sur le destin de ma prochaine pièce m'apparaît beaucoup plus excitante qu'autre chose.

Quelle différence faites-vous entre vos pièces et vos romans ?

On a parfois remarqué qu'il y avait un hiatus entre mes romans et mes pièces, ces dernières étant très traditionnelles. C'est délibéré chez moi, j'aime ce côté démodé. D'ailleurs, le théâtre est forcément démodé et toutes les théories sur le nouveau théâtre me semblent fumeuses. Le théâtre est un art absolument bourgeois, puisqu'une place vaut au minimum vingt francs. Et le rouge, le noir, l'or, les décors, la mise en scène, tout marche comme une petite fabrique de marionnettes. À part les maisons de la culture où l'on inflige à des malheureux, claqués, sortant de leur travail, du Brecht ou du Pirandello, ce que je trouve d'un snobisme effroyable. Sous prétexte qu'ils ne paient leurs places que cinq francs, après le travail, le métro, le train, on leur colle des pièces pour les faire penser, pour « éduquer » le peuple. Je me demande de quel droit on peut vouloir élever le peuple, comme s'il n'était pas assez élevé tout seul. Les intellectuels qui se disent de gauche n'ont généralement aucun respect de ce qu'on appelle le peuple. Du moment qu'il s'agit de gens fauchés et fatigués, ce public leur appartient. Qui est-on pour vouloir tirer les gens jusqu'à soi avec une poulie ? C'est d'une grossièreté ! On devrait leur donner du Feydeau pour qu'ils s'amuse, qu'ils se détendent, comme les bons bourgeois qui paient soixante francs pour voir Barillet et Gredy, ou mes pièces. La seule manière de développer un art, c'est d'admettre que chacun crée, d'abord pour soi, comme il le sent : chacun doit suivre sa pente gaiement, mais sans en faire à chaque fois une règle d'or. Je crois que le théâtre est un divertissement avant tout. Même s'il y a un théâtre politique, engagé, le théâtre est quand même essentiellement un divertissement. D'autant plus que l'action politique que peuvent avoir les comédiens et le théâtre me semble plutôt aléatoire. Et cette manière qu'ont les maisons de la culture de parler du « peuple » me scandalise. Il n'y a pas de peuple, il y a des gens normaux qui ont le même âge, la même santé, la même sexualité, la

même vitalité que les gens de théâtre. Ils sont plus ou moins fauchés, c'est tout. Mais il n'y a pas de « peuple ». On peut monter merveilleusement Brecht, Pirandello ou Sartre. Mais il y a aussi Labiche, Feydeau, Anouilh... Personnellement, je considère que je ne fais pas du théâtre de boulevard. Dans mes pièces, par exemple, il n'y a pas de gros effets, et même si je suis jouée sur les boulevards, je n'écris pas des pièces de boulevard, j'insiste. Mais le théâtre, depuis les Grecs, est fait pour divertir les gens.

Vous avez aussi fait de la mise en scène...

Un peu par défi aux spécialistes et par curiosité, je me suis lancée dans la mise en scène : *Bonheur, impair et passe*. Je n'ai pas tardé à éprouver que c'était un métier et que je n'avais aucune disposition pour lui. Ça a été une catastrophe. Il faut connaître le métier et surtout avoir de l'autorité, savoir faire marcher les lampes, faire marcher les gens, et comme pour mon plaisir personnel je n'avais pris que des amis à moi – Trintignant, Juliette Gréco, Michel de Ré –, tout le monde me disait : « Assez travaillé, si on allait prendre un verre. » Et on y allait. Mon véritable rôle, en fait, doit se borner à noter pendant les répétitions mes remarques et à en faire part à la fin au metteur en scène.

Et le cinéma ?

J'ai aussi touché un peu au cinéma. J'en avais assez de voir, mis à part *Aimez-vous Brahms...*, mes livres devenir des âneries sur l'écran, le plus horriblement traité ayant été *Un certain sourire*. Alors, j'ai décidé de travailler à l'adaptation de *La Chamade*. Les frères Hakim voulaient tourner le film avec Bardot et Belmondo. Je savais que Bardot était désireuse d'avoir le rôle, mais je ne pensais pas qu'elle était le personnage, et puis si les frères Hakim avaient acheté les droits de *La Chamade*, je n'aurais eu aucun droit de regard sur le film. J'ai préféré travailler avec Alain Cavalier, que je connaissais peu, mais qui avait les mêmes idées que moi sur le livre et les personnages. J'avais aussi vu et aimé ses films. C'est d'ailleurs très amusant de reprendre des personnages qu'on avait un peu oubliés et de les faire parler. Le film suit de très près le livre. Alain y tenait beaucoup. J'ai aussi fait *Landru* avec Claude Chabrol. J'aimais bien Chabrol, j'avais fait une bonne critique d'un de ses films à l'époque où j'écrivais sur le cinéma dans *L'Express*. Beauregard m'a demandé de faire un film avec lui. Nous avons fait les dialogues en huit jours, très vite. On s'amusait comme des fous ! Mais, pour moi, le cinéma est très accessoire. Je suis

romancière par vocation et écrivain de théâtre par amusement.

Qu'est-ce qui est amusant, au théâtre ?

Le théâtre, c'est comme une folie. On écrit une pièce, on y travaille pendant des mois, on la répète. Et, un soir, en deux heures, c'est le combat de la vérité. On est dans une baignoire, à l'avant-scène, avec quelques amis, comme un boxeur entouré de ses soigneurs. Et l'on assiste, impuissant, à la mise à mort ou à la victoire de son œuvre. Après, ce n'est plus très passionnant. Une pièce, c'est un jeu dont très vite on n'est plus le maître. Elle vous échappe, ainsi que les personnages. Écrire une pièce de théâtre, c'est extrêmement distrayant. Cela va très vite, ce n'est qu'un jeu de l'esprit, une partie de ping-pong. Il y a une idée cocasse qui me traverse la tête, un ressort dramatique quelconque. Je le retiens, et je pense les personnages. Ensuite, j'écris rapidement. Je ne modifie le texte qu'aux répétitions, en fonction des acteurs. Quand un comédien dit mal une phrase, il faut la changer. Souvent, on est obligé de rajouter des répliques pour que les acteurs aient le temps de se changer en coulisses, ou pour des raisons techniques.

Est-ce qu'il y a une différence entre l'écriture d'une pièce de théâtre et celle d'un roman ?

Il y a une différence énorme entre écrire une pièce de théâtre et écrire un roman. Le théâtre est beaucoup plus facile parce que c'est parfaitement extraverti ; dans un roman, l'auteur est davantage engagé. Au théâtre, il faut expliquer, de temps en temps mettre les points sur les i... Dans le roman, on peut se contenter de suggérer. Il y a beaucoup moins de liberté dans le théâtre puisqu'il y a des impératifs précis de temps, de lieu. Il faut que les personnages parlent entre eux, uniquement, alors que dans le roman, on a une liberté totale et on peut passer autant de pages qu'on veut à décrire une rivière ou un bouton de porte. Mais, paradoxalement, écrire pour le théâtre est plus facile, puisqu'il y a ces impératifs, ces rails. On est coincé, alors on sait où on va ; cela simplifie le travail de l'auteur dramatique, parce qu'il est important qu'il y ait un déroulement logique : on va vers la fin à travers une progression dramatique constante, il y a des routes qu'on est obligé de suivre. C'est comme le squash : on lance une balle contre le mur et, qu'on la lance à droite ou à gauche, elle revient toujours au milieu. Tandis que dans un roman, si vous lancez une balle gratuite, elle peut passer par la fenêtre et vous ne la revoyez plus. La liberté du roman est pour moi très angoissante.

Bien sûr, quand je commence à en écrire un, j'ai un thème, une idée principale, mais pas un canevas rigide. Je vais d'un détail à un autre pour faire ressortir toujours le même thème. Ce n'est pas possible au théâtre. Dans un roman, il me faut deux ou trois personnages au maximum, et je m'y enfonce, et je souffle parce que je n'arrive pas à expliquer ce que je veux, je me trompe, je m'embrouille. Tandis qu'une pièce, ça va très vite, je siffle : c'est un travail de charpentier, on assemble des planches et des poutres. On fait entrer et sortir les personnages comme on en a envie.

En fin de compte, vous êtes une romancière qui fait du théâtre pour se distraire.

Le théâtre m'amuse, le roman me passionne. Comme je l'ai dit, j'adore les répétitions, l'atmosphère du théâtre, les comédiens. J'aime parler avec eux. Mais, au fond de ma passion pour la littérature, il y a le fait d'être seule à écrire...

Vous avez dit, je suis incapable de juger...

Un être humain, c'est quand même fait avec des nerfs, des os, du sang... c'est quelque chose d'extraordinaire. Même s'il commet un acte répugnant, il y a toujours une raison, une faiblesse, qui l'empêchait de faire autrement ; et je me sens incapable de lui jeter la première pierre, vraiment. Incapable de le juger coupable. J'aime trop les gens pour ne pas répugner moi-même à leur faire du mal. Et les juger, c'est déjà leur faire du mal.

Ceux qu'on aime aussi ?

Aimer, ce n'est pas seulement « aimer bien », c'est surtout comprendre. Et comprendre, c'est passer outre... ne pas en parler.

Qu'est-ce qui fait une vie ? Une vie d'homme ?

Qu'est-ce que ça veut dire, une vie, une vie d'homme ? Toujours ces mots... Moi, je crois à une permanence d'instinct, d'envie, de besoin. Irrémédiable. Les gens ont besoin de ne pas avoir peur, d'être en sécurité, d'être au chaud, d'être aimés. Et je le vérifie tous les jours. Tous les jours, je vois bien que les gens ont besoin d'un endroit pour se coucher, de quelqu'un qui leur dise qu'il les aime, de ne pas connaître la solitude, la peur, le réveil avec la sueur au front. Les gens

ont peur de la vie, peur de manquer de tout, ils ont peur, vraiment peur. Et tous les êtres ont en eux quelque chose de superbe, parce qu'il n'est pas possible de naître parfaitement laid. Mais, parfois, on ne le trouve pas parce que personne ne le cherche et cela finit mal, bêtement, aux assises.

D'ailleurs, tous les gens sont à triple face. Ce qui est inquiétant. Je suis justement irrémédiablement attirée par tout ce qui n'est pas rassurant, tout ce qui met en jeu un mode de vie. Dès que quelqu'un est dans la possibilité de tomber, de se faire mal – il m'intéresse.

Dans les autres, ce n'est pas vous que vous cherchez ?

Je n'ai pas besoin de miroir. Lorsque je regarde quelqu'un, c'est pour le voir, ce n'est pas pour voir dans ses yeux mon reflet.

Et le bonheur ?

Si j'en crois les journaux, le bonheur que recherchent les gens est à base de télévision, de week-ends et d'accidents de voiture. C'est un jugement un peu sommaire. Car les gens sont beaucoup plus raffinés, sensibles et solitaires qu'on veut bien le dire. Une machine à laver n'a jamais fait le bonheur d'une femme. Ni sa photographie en pied, dans *Jours de France*, lors d'un bal.

Vous aussi, vous pensez que les gens, aujourd'hui, vivent avec l'angoisse ?

Il y a chez tout le monde, aujourd'hui, une angoisse intérieure épouvantable. Dans le courrier que je reçois après la parution de mes livres, on me dit toujours : « Moi aussi, je suis passée par là, j'ai vu, connu cela, j'ai souffert, etc. » On a de l'angoisse comme on a des dents ou des cheveux, de nos jours. Et comment en serait-il autrement ? Les gens ont une vie insipide, on la leur inflige. Je suis vraiment privilégiée puisque je fais ce qui me plaît, même vivre seule si j'en ai envie. Mais la vie de la plupart est terrifiante. On les prend à la gorge, on les oblige à travailler du matin au soir, ils ont une télévision idiote, ils ne sont jamais seuls, ils sont toujours piégés par d'autres qui leur courent après. Ils n'ont pas un moment de ce qu'on appelle le « bon temps », le bon vieux temps qui passe, seconde après seconde et qu'on peut voir passer. La majorité ne connaît de la vie et du temps qu'un cirque aveugle et affolé.

Au fond, vous aimez beaucoup les gens.

C'est vrai, j'aime beaucoup les gens, je me sens concernée par leurs actes, par leur nature. Je me sens concernée si quelqu'un se conduit comme une brute et je me sens concernée si quelqu'un est bon, intelligent ; ça me paraît très important. Ainsi, si je sais que telle personne est très généreuse et que je la surprenne mesquine, je ne peux oublier sa générosité. Je fais confiance aux gens. Les plus affreux, s'ils ont un geste quelconque, j'oublie qu'ils sont affreux. Mais – ai-je vieilli ou ont-ils vieilli, eux ? – il me semble qu'ils sont beaucoup moins gais et en même temps moins effrayés. Je me souviens, quand nous habitions ensemble avec mon frère, nous nous disions : « Oh ! rions, rions, faisons les fous ; la bombe atomique va bientôt nous tomber sur le nez ! » Maintenant, les gens n'y croient plus, ils ne croient plus à la mort, ils croient à l'usure. Ils ont raison, mais c'est moins romantique et ça ne donne pas envie d'accélérer les choses.

Quelle sorte de gens aimez-vous ?

Cela va paraître un peu trop simple, mais j'aime les gens naturels, qui ne cherchent pas à donner d'eux-mêmes une autre image que ce qu'ils sont réellement. Cela inclut l'intelligence, une certaine forme de bonheur intérieur et une certaine bonté. J'aime beaucoup, beaucoup les gens gentils.

J'apprécie aussi les gens calés en large dans leur fauteuil, ou calés en long dans leur lit, repus, silencieux, solitaires et contents de l'être. J'aime la politesse des bourgeois. J'apprécie les gens qui se tiennent la main en public, même s'ils se fichent de ce public.

Quelle sorte de gens détestez-vous ?

Je déteste les gens intolérants, sans inquiétude, ceux qui croient posséder la vérité, qui sont bruyants, satisfaits. Les gens bêtes m'ennuient. Je ne supporte pas cette forme d'assurance mêlée de médiocrité ; ça m'assomme. Je n'aime ni les faux martyrs, ni les faux intellectuels, ni les vrais bavards. Le respect de l'argent, l'hypocrisie, les lieux communs, le bon sens de la bourgeoisie m'agacent ; le bon sens n'est pas remplaçable, mais j'ai horreur du bon sens affiché.

Y en a-t-il qui vous fassent peur ?

Ceux qui peuvent regarder la vie sans peur me font eux-mêmes peur. J'envie les gens sûrs d'eux, au fond... Je ne suis jamais sûre de moi.

Et les gens riches ?

Les gens riches, en général, m'ennuient, car s'ils sont riches, c'est qu'ils ont réussi à garder leur argent et cela implique que l'on dise « non » dix fois par jour à d'autres gens. Je remarque d'ailleurs que ce sont toujours les gens riches qui parlent d'argent. Ils ont un certain côté qui les différencie des autres. Ils sont à l'abri – le fait d'être à l'abri, en sécurité, engendre des réflexes différents. Ils peuvent être aussi intelligents, aussi doués, aussi sensibles que n'importe qui ; ils ne sont pas une race à part, mais enfin, mes amis, ceux que j'aime parce qu'ils ont su garder leur confiance naturelle, sont loin d'être riches et ne parlent jamais d'argent. Les amis... c'est un mot qui m'est cher. Les gens que j'aime, c'est ce qui compte le plus pour moi ; ce sont ceux avec lesquels je me sens le mieux, qui m'aiment pour moi-même. Ils sont rares.

Qui est-ce ?

Ceux avec qui je vis, qui m'entourent, ceux avec qui je parle, avec qui j'ai des échanges nombreux, longs, interminables ; je parle, je parle, nous n'en finissons jamais de parler... de tout...

Est-ce que toutes vos relations sont toujours venues du même milieu ? N'avez-vous jamais rencontré un plombier passionnant, un garde-chasse plein d'attraits ?

Mais si. Bien sûr !

Mais vous n'en parlez pas, et ils n'apparaissent pas dans vos romans. Or, vous dites que vous ne pouvez parler que de ce que vous connaissez. Le « clan Sagan », qu'est-ce que c'est ?

On a parlé de « clan » à mon sujet. Je n'ai pas de clan, je n'en ai jamais eu. J'ai simplement des amis. Certains que je connais depuis vingt ans, ou plus. Oh ! ce n'est pas une cour pour autant... ils me traitent souvent très mal. Ils me disent des choses du genre : « Tiens ! tu as encore écrit un petit roman ? » Quelquefois, j'aimerais mieux avoir une cour de flatteurs, qui me couvrent de fleurs... ça me

changerait.

Quelles qualités leur demandez-vous ?

Les deux qualités principales que je demande à mes amis sont l'humour et le désintéressement : les deux grandes qualités d'amitié. L'humour, cela signifie l'intelligence et l'absence de prétention ; et le désintéressement, c'est la générosité, la bonté. Avant, je blessais mon entourage plus facilement ; maintenant, je fais attention à ceux qui m'aiment, je ne dis pas que je réussis à ne plus les blesser, mais j'y pense beaucoup. Ils m'ont souvent aidée, par exemple à m'abriter des passions. Quand on a eu un amour avec le même homme pendant longtemps, on a envie de se mettre en roue libre...

Est-ce que vos amis profitent de vous autant qu'on le dit ?

Tout le monde dit que je suis perpétuellement « pompée » matériellement. C'est faux et puis cela me serait assez indifférent. Je suis assez fainéante moi-même pour comprendre la paresse des autres. Et vraiment, un billet de banque superflu, c'est comme le manteau de saint Martin. Il n'est bien coupé que coupé en deux. Ce que je peux moins supporter, c'est d'être « pompée » moralement. De devoir parler, écouter les autres, d'être à moi seule une espèce d'Armée du Salut. Il y a des jours où cela m'attendrit mais aussi des jours où j'en ai les oreilles cassées. C'est vrai que j'aime bien les gens égarés, ceux qui ne comprennent pas où ils en sont, j'ai l'impression d'arriver à les aider. La principale aide pour eux, c'est de les écouter. J'ai toujours été responsable de copains qui venaient pleurnicher sur mon épaule, de pas mal de gens finalement, n'importe qui... Des amis à moi ou même des gens que je connaissais assez mal. Ils viennent, ils s'assoient là et racontent leur malheur, quel qu'il soit. J'ai un ami psychiatre qui me dit : « Heureusement que tu n'as pas un cabinet, tu me prendrais tous mes clients ! » Aussi, quand je rencontre quelqu'un qui a de la vitalité, de l'entrain, de la gaieté, cela me ravit. Je suis enchantée que l'on me fasse rire. C'est pour cela que j'aime Bernard Frank, et d'autres ; il est à la fois équilibré, bon, sûr, drôle... Et puis il sait qu'on perd aussi bien les gens à force de vouloir les comprendre qu'à force de ne pas le faire. Mes amis, les gens que j'aime, sont sensibles et généreux. Toute personne capable d'un acte gratuit, une chose aucunement payante pour lui ou elle – matériellement ou moralement – devient ipso facto mon frère ou ma sœur de sang, à mes yeux.

Cela fait beaucoup de monde, au bout du compte ?

J'en ai partout, des frères et sœurs de sang. Ainsi, j'aime parler – tout le monde le sait – des noctambules, des noceurs, des menteurs, des buveurs. Oui, j'aime parler d'eux – parce que ce sont les seuls qui aient de l'imagination. Il faut être blindé de conformisme pour supporter la vie sans être un peu comme eux. Je connais beaucoup d'oiseaux de nuit étonnants. Si je songe à Manouche, quel personnage ignoré et touchant, par exemple !

Oui, si on veut... En somme, pour vous, il n'y a pas de personnages « mauvais ». Et dans vos livres ?

Dans mes livres, il n'y a pas des bons et des mauvais, il n'y a que des bons. Pour moi, tout être humain est fragile et faible. Les gens de la nuit, les noctambules, à un moment ou à un autre, se mettent toujours à parler, à craquer. On commence par se parler d'une table à l'autre, puis on rapproche les tables ; ce n'est pas la peine de poser de questions : ils craquent sur leur histoire, ils ont envie d'expliquer, de raconter, ou parfois simplement d'être gais. La nuit est peuplée d'inconnus, qui parlent et qui souvent ne savent pas qui je suis. C'est délicieux, ou c'est pénible, mais toujours c'est fascinant.

Vous parlez un peu des hommes comme on parle des enfants...

Il y a tant de similitude entre les enfants et les hommes... Les hommes sont vulnérables, ils veulent jouer au cow-boy et ils ont toujours peur qu'on ne marche pas dans leur western. J'éprouve de la pitié pour les hommes. Ils ont plus de problèmes que les femmes parce que avant tout, aujourd'hui, ils doivent entrer en compétition avec les femmes. Je veux dire que, de nos jours, les femmes ont virtuellement le droit de faire tout ce que les hommes font. Et, cependant, elles peuvent encore être femmes. Alors que les hommes doivent continuer à faire les métiers qu'ils ont toujours faits et doivent aussi prouver leur virilité. Les femmes ont décidé de devenir fortes au moment où les hommes commençaient à se sentir un peu faibles. Je pense que la société actuelle s'est refermée sur les femmes aussi bien que sur les hommes. Mais ce sont les hommes, à mon avis, qui en souffrent le plus. Ils sont prisonniers de leur travail, de leur impuissance politique, de leur impuissance à changer le cours des choses. Les femmes pourraient les aider. Mais non, ils tombent sur des juges ; c'est un peu absurde. Et puis, certaines femmes sont en pleine contradiction. Elles veulent à la fois un bon mari et un merveilleux amant, et le reste. Elles

veulent être tranquilles sur le plan matériel et excitées sur le plan sentimental. Mais les femmes en sont à l'âge ingrat de leur nouvelle attitude... Ça s'arrangera.

C'est un peu normal, non ? Et si vous nous parliez de l'homme idéal ?

Il n'y a pas d'homme idéal. L'homme idéal, c'est celui qu'on aime à l'heure actuelle. Il peut être enfantin, il peut avoir quatre-vingt-dix ans, il n'y a pas de loi. Ce peut être un minet ou un grand-père. Il peut être protecteur ou vouloir être protégé. On est maniaque des généralités quand on parle d'homme idéal... Moi, je n'en connais pas, je connais des hommes. Et je sais qu'à leur égard, on passe par plusieurs stades. Au début, quand on est très jeune, on a un peu peur. Après, vers seize-dix-sept ans, on s'amuse beaucoup avec, on les fait marcher. Ensuite, on a des expériences vraies, c'est-à-dire qu'on se met à aimer un homme et à prendre l'attitude habituelle de défense ou d'attaque, selon qu'on a été plus ou moins échaudée. On finit par avoir une idée des hommes qui, je crois, change à tous les âges de la vie.

Est-ce qu'il n'y a pas, tout de même, des constantes ?

Sûrement ; sans parler du point de vue sexuel, il y a certains hommes qu'on préfère à tous les âges : ceux qui aiment la compagnie des femmes. Ils sont rares. Il y a beaucoup d'hommes qui n'aiment que leurs copains, ou leurs affaires, ou eux-mêmes, et puis ceux qui aiment la compagnie des femmes.

Et les jeunes hommes ? Dans vos romans, vous ne leur faites pas la part très belle, en général. Ils sont souvent à la dérive.

Les jeunes gens sont tristes parce qu'on se débrouille toujours un petit peu mal quand on est jeune ; on laisse toujours des plumes. Il vaut mieux les laisser tôt que tard.

La beauté physique, ce n'est rien ?

Il y a des femmes qui vous disent : « Les beaux hommes, je m'en fiche, l'important c'est la personnalité. » Regardez sur une plage un homme qui a de la personnalité avec un gros ventre et des cheveux disséminés... Vos yeux se poseront plus volontiers sur le maître-nageur tout bronzé et tout beau. La beauté, ça peut être un goût réel. Quand une femme est très belle – ça n'est pas tout, loin de là – mais enfin ça

domine sa vie, ça influe sur sa vie.

Et les hommes, à votre avis, est-ce qu'ils ont, en général, un type de femme préféré ?

Ma conviction est que la plupart des hommes aiment le genre Marilyn Monroe. Ceux qui s'en défendent, racontent des histoires... Et encore, je n'en sais rien. Chacun cherche l'image qui correspond à l'image qu'il se fait de lui. Ce n'est pas simple : le faible qui se sent fort cherche une faible à protéger, cela fera deux faibles... heureux peut-être – ou fichus. Chacun paie ses fantasmes. Les forts paient cher aussi. Moi, je n'ai pas à me plaindre, j'ai une vie financièrement agréable, mais je suis comme tous les Français et je trouve très déplaisant que l'on prenne votre argent pour réaliser des missiles ou des petites bombes atomiques. Je suis d'accord pour payer des impôts si cet argent est employé pour ceux qui en ont besoin, les vieillards, les hôpitaux. Mais nous vivons dans un monde d'argent.

Et les éditeurs ? Là, nous pouvons parler à la fois des hommes et de l'argent.

Justement, après Julliard, on finissait par ne me parler que de mes contrats et j'aime mieux qu'on me parle de mes livres. René Julliard n'était plus là, Gisèle d'Assailly non plus, il ne restait personne des gens que j'avais connus lorsque j'étais entrée dans la maison. J'ai rencontré alors Henri Flammarion. Il m'a dit : « Mon père avait une danseuse, c'était Colette ; à l'époque, c'était la seule femme de l'édition, et depuis il nous manque une danseuse. » Alors, j'ai répondu : « Vous tombez bien, je danse admirablement. » Et puis, il m'a dit ce que j'avais envie d'entendre : qu'il souhaitait que je reste chez lui à vie, que si je devenais vieille et fauchée, il s'occuperait de moi, que l'argent n'avait pas beaucoup d'importance, que les rapports entre l'auteur et l'éditeur devaient être fondés sur la confiance totale. Il me donnait une sorte de sécurité morale. J'aime avoir avec les gens des rapports détendus, ne pas avoir à parler d'argent et ne pas penser que je suis achetée comme un sac de charbon.

Au fond, vous êtes toute simple...

Personne n'est simple, vous plaisantez. D'ailleurs, certaines personnes croient que je suis tout bonnement folle. Pourquoi les gens ont-ils autant besoin de gros mots ? Je suis peut-être difficile, mais je

ne suis pas folle dans le sens où ils l'entendent.

On sent quelquefois chez vous comme un respect des conventions.

Je respecte les conventions dans la mesure où le respect de ces conventions facilite la vie elle-même. Par exemple, je ne roule pas sous les tables dans les boîtes de nuit simplement parce qu'il me faudrait me relever... Pourtant, je déteste les gens qui, sans aucune raison apparente, si ce n'est leur simple stupidité, s'élèvent en parangons de la moralité.

La vérité, c'est que tous les gens ont les mêmes ennuis, les mêmes histoires, la même peur de vivre et de mourir.

Et même avec les morts, on est assez mesquin ! J'en ai parlé dans *Le Garde du cœur* : « À peine sont-ils morts qu'on les enferme dans des boîtes bien fermées puis dans la terre. On s'en débarrasse. Ou bien on les maquille, on les défigure, on les expose aux pâles lueurs de l'électricité, on les transforme en les figeant. Il me semble qu'on devrait les exposer au soleil dix minutes, les mener au bord de la mer s'ils l'ont aimée, leur offrir la terre, en fait, une dernière fois, avant qu'ils ne s'y mêlent à jamais. Mais non, on les punit de leur mort. Au mieux, leur joue-t-on un peu de Bach, de musique religieuse, que généralement ils n'aimaient pas. »

Quittons la mort et revenons à la vie. Si on met à part la Littérature, et la majuscule que vous lui donnez, pouvez-vous nous dire ce qui vous intéresse dans la vie ?

Ce qui me passionne le plus dans la vie, ce sont les êtres et les événements politiques. Il y a des choses pour lesquelles je me ferais truchider. Je serais prête à risquer ma vie pour ceux que j'aime et contre n'importe quelle injustice organisée.

C'est un commencement d'idéal. Pensez-vous que vous avez un idéal ?

Je crois que les idéaux s'imposent avec les circonstances. On s'insurge « contre » quelque chose et cela devient un idéal.

Quelle est pour vous la pire de ces injustices dont vous parlez ?

Ce qui me paraît le plus injuste dans la société est l'inégalité sociale.

C'est le vrai problème ?

Les vrais problèmes sont très simples et tout le monde les connaît : la mort, la maladie, la pauvreté, la fatigue, l'ennui, la tristesse, la solitude...

Tout le monde est pareil ?

Chacun est distinct, y compris dans ses revendications profondes, mais si seulement la moitié des gens qui sont capables de sentir, de comprendre, se donnaient la peine de regarder à côté d'eux, peut-être, oui – peut-être que cela changerait les choses.

Est-ce que vous reprochez quelque chose à la société ?

La société vole le temps. La seule chose que chacun possède pour en faire ce qu'il veut. La société s'en moque, elle n'a aucun respect pour les individus. Tout se passe comme si chacun sacrifiait dix ou quinze années de sa vie sur l'autel de l'économie. Sans parler des années de vieillesse, plus ou moins sordides. Il y a un vice quelque part.

Regardez la télévision : c'est une calamité. Elle donne aux gens l'illusion de communier entre eux, d'avoir une vie de famille dans la mesure où ils sont quatre à regarder la même chose sur le même écran, au même moment. C'est absurde. Demandez à quatre catholiques à quoi ils ont pensé pendant la messe. Ils ont tous les quatre pensé à des choses complètement étrangères à la messe d'abord, et complètement différentes les uns les autres. Cette impression d'intimité que créent quatre personnes assises autour d'un poste, c'est accablant, car cela donne au contraire la possibilité de ne plus se parler. Quand des gens sont assis à une table et qu'il n'y a pas de télévision, ils font un effort pour communiquer. Ils parlent de la voisine, du jardin, du temps, de n'importe quoi. La télévision supprime l'échange et elle est, en plus, d'une médiocrité générale terrifiante. Tout sent le pauvre budget ou le manque d'imagination. Ah ! les pitreries d'« Intervilles »... ou, au contraire, la suffisance intellectuelle ! Et les gens vivent dans la fatigue et la solitude. J'ai entendu une fois une chose insensée. J'écoute peu la radio mais il s'agissait, cette fois, d'une émission qui « faisait » des mariages. Le candidat au mariage avait tout pour déplaire. Il avait perdu sa femme depuis un an, il n'avait jamais aimé qu'elle, il la pleurait tous les jours, il avait soixante ans, il n'était pas beau mais viril, disait-il, il avait sept enfants. Il vivait dans un petit pavillon à Bruxelles avec un petit jardin. Il ne voulait pas de femme de ménage, question de principe... Il décrivait une sorte d'enfer. Il s'est trouvé plusieurs femmes pour lui téléphoner. Et, à l'une d'elles, il a répondu : « Vous fumez ? Alors,

non. »

C'est beau, en effet.

Tout... tout, plutôt que la solitude, vous dis-je.

De ces révoltes, de ces sentiments d'injustice, avez-vous tiré des convictions politiques ?

Je me souviens qu'en 1956, Marcelle Auclair écrivait : « Françoise Sagan n'est pas communiste, elle est anarchiste, elle est nihiliste. À sa manière, elle lance des bombes en papier qui font ce qu'elles peuvent pour aggraver le délabrement de notre société... » Elle n'avait pas vu que, depuis longtemps, le monde craque de tous côtés... qu'il va s'écrouler. On s'efforce d'oublier la bombe atomique, mais elle existe. La vie des gens... aussi, provisoirement.

Des jeunes ?

Les jeunes ? Quel but ont-ils ? Comment voulez-vous... Ils ne font même pas un métier qu'ils aiment la plupart du temps. Les seuls qui aient de l'espoir sont communistes.

Au fond, vous avez plus un instinct politique que des vraies convictions ?

Je n'ai pas de culture historique, mes opinions sont des réflexes en face des choses dont j'ai horreur : la violence, la misère, l'hypocrisie.

Et pour défendre vos engagements, vous iriez jusqu'où ?

Je ne suis inscrite à aucun parti politique, mais je suis engagée à gauche. Je déteste tuer, s'il y avait une guerre, je m'en irais. Où ? Je ne sais pas... Mais s'il y avait une invasion fasciste, je me battrais. Contre une cause indigne, je me battrais.

Avec espoir, ou sans illusion ?

Il faut avoir des convictions, mais ne pas se leurrer. Vous connaissez la phrase de Dostoïevski : « Il faut tellement de temps pour que les convictions que l'on se fait deviennent notre chair même... » Ce sont des intérêts économiques échappant au commun des mortels qui mènent le monde. Et puis, en matière de souci, chacun a son petit jardin : aux intellectuels l'inquiétude et la gravité, aux commerçants les impôts, et aux ouvriers l'absence de petit jardin, voire l'absence de petite maison dans l'absence de petit jardin.

Il y a quelques années, vous avez voté de Gaulle.

En 1965, j'ai voté de Gaulle parce qu'il me paraissait être le seul homme qui ait une politique de gauche, malgré certains aspects caricaturaux. Si Mendès s'était présenté, j'aurais voté pour lui sans restriction et de tout cœur. Ce qu'avait fait de Gaulle était conforme à mes idées : la décolonisation, la marche vers l'Est. Exemple : « les 121 ». J'ai souvent été contre de Gaulle, mais en 1965, j'avais plus

confiance dans l'esprit de gauche de De Gaulle que dans celui de Mitterrand.

Cette année, en 1974, vous avez voté Mitterrand.

Les circonstances ont changé ; il représente la gauche aujourd'hui. Mais, en 1965, l'apathie, le découragement étaient mondiaux et seul de Gaulle était prêt à faire n'importe quel éclat (même facétieux, même grave) pour, sous une certaine forme qui pouvait paraître bizarre à certains, maintenir les idées de la gauche. J'ajoute que le « destin » du général de Gaulle, cela me faisait fuir. La part de comédie chez de Gaulle était immense et lui-même devait le savoir mieux que personne, mais c'est une comédie qui réussissait : tout le monde marchait ! « Destin », c'est un mot de Malraux. Je n'aime pas les destins. Si j'admire Sartre précisément, c'est qu'il ne veut pas avoir un destin. Il ne se préoccupe pas de son personnage, de sa silhouette, de la courbe de sa vie, des traces qu'il laissera dans l'Histoire, etc. Non, sa vie est pleine d'imprévisible, pleine d'écarts, elle est riche, désordonnée, elle n'est pas préfabriquée. J'admire beaucoup Sartre.

La grande idée de Sartre, c'est la responsabilité de l'écrivain, l'engagement...

La responsabilité de l'écrivain. Responsabilité de quoi ? Il faudrait savoir... Ce n'est pas parce que je ne vis pas dans une indignation perpétuelle que je ne serais pas capable de m'engager comme Joan Baez ou Jane Fonda – pleinement. Mais, pour elles, le problème est différent. Elles vivent dans un pays où le problème racial est grave, où la guerre du Vietnam est encore une réalité de tous les jours. Au moment de la guerre d'Algérie, quand j'ai vu les ratonnades, les charges de policiers sur le boulevard Bonne-Nouvelle, des Algériens sans armes se faire descendre à coups de mitraillette, j'ai pensé qu'il fallait arrêter ça. Et j'ai agi, je me suis engagée. Pour Djamila Boupacha aussi. J'ai même été plastiquée par l'O.A.S. J'ai été épâtante, quoi...

Mais pensez-vous, comme Sartre, qu'un écrivain doit faire de la politique ?

Un écrivain doit ou ne doit pas s'intéresser à la politique. Il est libre. S'il se sent concerné par certains problèmes, il le fait – logiquement. S'il se sent uniquement préoccupé de questions esthétiques, il ne le

fait pas, c'est tout. L'écrivain est un animal sauvage, enfermé avec lui-même. Il regarde – ou pas – en dehors de sa cage, cela dépend du temps qu'il trouve.

Vous n'avez pas envie de changer la société actuelle ?

La société actuelle me paraît une espèce de pagaie assez débridée, et douloureuse pour ceux qui y sont trempés. Personnellement, j'ai un recul. Je me sens quelquefois un peu démodée. J'aime une forme de vie qui n'est pas tellement celle d'aujourd'hui. Je pense que ce sont toujours certains hommes qui ont le pouvoir, toujours les mêmes imbéciles qui bombardent le Vietnam ou ailleurs. C'est à la fois scandaleux, inévitable, horrible. Ce n'est pas pire que l'Inquisition ou les dragonnades.

Le présent n'est pas pire que le passé. Et l'avenir ?

Ou les gens vont arriver à une espèce d'abêtissement forcené, ou il y aura une catastrophe genre bombe atomique. Ou peut-être autre chose... mais je n'arrive pas à imaginer quoi. Déjà, bien heureux si l'on croit au futur de l'homme – mais son avenir, son avenir heureux ?

On en revient à votre pessimisme.

Je suis pessimiste devant la civilisation telle qu'elle est conçue et souvent pratiquée. Dans la mesure où les gens n'ont pas le temps de se connaître, de se comprendre, n'ont pas le temps... C'est le temps qui manque. Je suis convaincue que plus grand monde ne fait l'amour le soir, à Paris. Tout le monde est certainement trop fatigué.

Quand je pense à mai 1968, c'était formidable. Une liberté comme on n'en avait pas connue. Le drame, c'est que ce sont les ouvriers, les gens les plus pauvres, qui ont payé le plus cher. Pas les étudiants. Mais il y avait un air de liberté... fou !

Mai 68, c'était la solution ?

La seule réponse à la confusion politique, c'était l'éclatement. Mais les conséquences ont été dures pour les gens pauvres ; pour ceux qui ont des impôts de plus en plus élevés, ça n'a pas d'importance puisqu'ils ont les moyens de les payer. Une série d'éclatements, ce n'est pas une solution. Il faudrait un éclatement radical, énorme.

Auquel vous essayez de pousser, vous, personnellement ?

Je ne suis pas sûre de pouvoir avoir une influence sur la transformation de la société. Pour en revenir à Sartre, par exemple : il a un potentiel de travail et d'intelligence qui lui a permis d'écrire des romans et de prendre part aux événements. Moi pas. Il y a des choses que je hais et des journaux ou des gens que je ne pourrai jamais lire ou voir, mais c'est surtout une attitude négative. Beaucoup de gens pensent que ce n'est pas suffisant. Je ne sais pas qui a raison. Moralement, ça ne me gêne pas, enfin ça me gêne comme de ne pouvoir m'envoler. Et j'aimerais bien voler. Socialement, ça me gêne, car il m'est impossible de ne pas être sensible à certaines horreurs. Mais je crois que, dans une situation plus décisive ou qui m'apparaît comme plus décisive, plus tragique, je n'hésite pas, je n'hésiterai pas.

Et le M.L.F. ?

C'est la même chose pour le M.L.F. Vu la situation privilégiée que j'occupe, je ne suis pas directement concernée par les problèmes posés par le M.L.F. Il est évident qu'elles ont raison de considérer qu'une femme travaille plus qu'un homme, qu'après sa journée de travail, elle rentre chez elle et s'occupe encore des enfants, de la maison, etc. : c'est une vie de bête de somme.

L'avortement ?

L'avortement ? C'est une question de classe : si vous avez l'argent, tout se passe très bien, en Suisse ou ailleurs, vous revenez intacte. Si vous n'avez pas d'argent, mais cinq enfants et un mari qui ne fait pas attention, vous devez aller voir la crémillère du coin, qui connaît une infirmière, qui connaît... et qui vous sabote ! On n'a le droit de garder un enfant que si on le désire violemment. Je trouve déshonorant de donner la vie à un être humain quand on n'est pas décidé à le rendre heureux (si on peut faire autrement). On ne peut pas être sûr évidemment de le rendre heureux, mais on peut être sûr qu'on essaiera à tout prix de le faire. Il y a des femmes qui, une fois enceintes, sont coincées.

Vous avez d'ailleurs signé aussi le manifeste...

J'ai signé le manifeste sur l'avortement, c'était efficace et nécessaire. Quant à cette histoire qu'il faut se libérer de l'homme, etc. Enfin ! Il

y a toujours eu des hommes plus forts que les femmes, qui étaient assez féroces avec elles ; et puis, il y a toujours eu des femmes qui faisaient marcher les hommes comme des toutous et qui les traitaient plus bas que terre. La façon dont le M.L.F. pose ces problèmes me paraît quelquefois une déviation, à côté des réalités. Les gens ont une vie impossible, très dure, et on essaie de leur faire croire que, quand ils rentrent chez eux le soir, s'ils ne font pas l'amour et qu'ils regardent la télévision, c'est pour des raisons d'ordre sexuel... Cela n'est pas vrai, ils sont claqués, c'est tout !

Mais d'autres objectifs du M.L.F. vous paraissent plus sérieux ?

Bien sûr, le M.L.F. a des objectifs absolument valables, comme l'égalité des salaires, l'obtention d'une pension alimentaire quand on a un enfant. Il est vrai que la loi favorise les hommes, mais elle a déjà été modifiée. Elle ne peut pas ne pas l'être encore. J'ai sans doute un point de vue retardataire et parfaitement latin, mais je suis convaincue que ce n'est pas en se liguant contre les hommes que les femmes obtiendront quelque chose. Ou alors elles ne l'obtiendront que dans la loi. Et la loi, ce n'est pas tout.

Comment faire, alors, avec les hommes ?

Les hommes, il faut parler avec eux, leur faire comprendre. Pour moi, l'affrontement entre les sexes, c'est une conception très passéiste. Regardez autour de vous, les jeunes couples de vingt, vingt-cinq ans, l'un lave les assiettes, l'autre les range. Sur ce plan-là au moins, il est sûr qu'il y a déjà beaucoup moins de problèmes.

En réalité, c'est au régime de changer, aux problèmes économiques d'être résolus.

En vous écoutant, on se rend bien compte que le seul impératif, pour vous, c'est la liberté. La vôtre, ou celle des autres ?

J'ai trop le désir qu'on respecte ma liberté pour ne pas respecter celle des autres. L'équilibre, c'est ne pas chercher désespérément autre chose, ni vouloir ce qu'on n'a pas, ou regretter ce qu'on a. Faire la part des choses, et prendre sa vie comme elle est.

En somme, l'équilibre...

Oh ! je sais : parler d'équilibre dans mon cas, il y a de quoi faire rire

ou s'indigner bien des gens. Pour beaucoup d'entre eux, l'équilibre, c'est faire des choses mesurées et être affreusement déséquilibré. Et très bien faire des sottises et passer à travers comme un poisson. L'équilibre pour moi, c'est se retrouver dans son lit, le soir, sans épouvante, et le matin sans découragement. Une espèce d'accord entre ce qu'on pense de soi et sa vie. Se maintenir dans une situation qui ne vous paraisse jamais épouvantable.

Vous n'avez jamais l'impression d'être quelqu'un d'un peu à part ?

Le fait d'écrire entraîne beaucoup de choses. Une sorte de solitude obligatoire. Et du coup un besoin de changement incessant. Cela donne aussi certains moments d'aveuglement, mais je n'arrive pas à imaginer que j'aie une place spéciale. Je me connais une place dans le sens que j'occupe tant de mètres carrés, que je suis née en telle année. Je me connais une place dans l'espace et dans le temps, je ne me connais pas une place dans le monde. J'ai des rapports assez amicaux avec moi-même parce que je me supporte, et distants parce que je ne me passionne pas. Je me dis : « Tiens, j'ai rendez-vous à telle heure », ou : « Ma pauvre amie, tu as bien mauvaise mine » ou : « Tiens, ma chère, il faudrait peut-être que tu réfléchisses à cela ». C'est tout.

Être bien, c'est quoi, pour vous ?

Pour moi, au fond, être tout à fait à l'aise, c'est se réveiller de bonne humeur. Et puis je prends tout au sérieux. D'abord, le respect des êtres, et puis la littérature. Tout, mais surtout pas moi.

Avez-vous changé, en vingt ans ?

À vingt ans, je pouvais complètement changer par quelqu'un ou découvrir quelque chose à travers quelqu'un ; maintenant, je ne crois plus. Je peux changer de vie, être heureuse ou malheureuse, mais je ne peux plus changer une suite de réflexes qui est moi-même. Je ne peux plus être modifiée que par moi.

Mais vous pouvez encore ressentir des angoisses, des joies ?

Mes angoisses ? Me réveiller parfois à huit heures du matin et me demander pourquoi je suis sur terre et pourquoi je vais mourir. Mes joies ? Prendre un verre avec quelqu'un, discuter, étreindre. Il y a tellement de formes de joies et d'angoisses qu'il arrive que tout cela se

retourne et qu'une angoisse de la veille devienne une joie du lendemain.

... Des exaspérations ?

Ce qui m'exaspère, c'est la prétention, la suffisance et cette forme de fausse intellectualité, de faux langage qui fleurit actuellement. Cela me donne envie de grimper au mur.

Êtes-vous attachée à des objets, des lieux ?

J'ai horreur des objets, j'aime n'avoir rien à moi, je n'ai pas le temps de posséder. J'aime bien lire un livre mais quand je l'ai lu, je le donne. Je transporte tout de même toujours les mêmes vieilles choses avec moi, le vieux piano, le vieux divan un peu affaissé. Mais je change de cadre : nouvelles fenêtres, nouvelles vues. Je ne m'occupe de rien. Je disparaîs même au moment du déménagement. Et quand je reviens, on me dit : « Votre chambre, c'est celle-là. » Ravie, je vais me coucher. Je suis une nomade. J'adorerais vivre à l'hôtel, mais avec un enfant, c'est impossible.

La mode ?

Je n'aime pas la mode, je la fuis totalement, à tous les niveaux. Un jour, j'ai proposé à la directrice d'un journal féminin de lui composer un numéro spécial avec le contraire de ce qu'on nous propose d'habitude : comment être oisive, comment devenir vieille, grosse et laide, et triste, en quinze jours. Je ne crois pas que mon humour ait été bien compris. Je trouve terrifiantes ces femmes qui suivent la mode, qui s'habillent de la même façon et se laissent conditionner par les « bons conseils » de la presse féminine. Il faudrait dire aux jeunes filles de ne pas croire à toutes ces âneries du genre « soyez belles, équilibrées, relaxes, heureuses »...

Vous semblez détester plus vigoureusement que vous n'aimez.

Disons que j'ai plus de pudeur sur mes amours que sur mes haines. Donc, je déteste les parfums sucrés, le plastique, et la télévision – la télévision, je ne peux pas la supporter. Et puis, je déteste l'avarice, l'envie, l'intolérance. Je ne peux pas supporter que l'on soit délibérément mal élevé, qu'on humilie quelqu'un devant moi. Je déteste le racisme sous quelque forme que ce soit. Je déteste le

manque d'imagination, le conformisme ; le goût de juger me hérissé, et l'arrogance, la fatuité, cette espèce de peur imbécile qui fait que chacun cherche à prendre le pas sur l'autre parce qu'il est aryen, ou juif, ou pauvre, ou riche. Tout est bon pour avoir l'air plus malin que les autres. Et puis je déteste l'ignorance satisfaite.

Eh bien, tout cela suffit à animer vos conversations, à dîner.

Tout cela suffit à animer un dîner, mais je ne dîne plus que chez les gens que je connais bien et dont je sais qu'eux-mêmes se posent des questions, connaissent le doute. Je bouge tout le temps intérieurement. Les gens installés dans leur certitude, non ! je ne peux pas. Et puis, tout ce qui est neutre, froid, me tue. Mais voici le plus étrange : ceux qui sont capables de tendresse, d'affection, de compréhension, et qui sont finalement assez nombreux, ont généralement honte de montrer leurs sentiments, comme s'ils avaient l'impression de se déprécier à leurs yeux ou aux yeux des autres. Tout être tendre et vulnérable pourtant, tout « loser » est à la fin « winner ». Quand on pose les armes, on est invulnérable ; cela, il y a longtemps que je le sais...

Vous vous mettez en colère, quelquefois ?

Il m'arrive de me mettre en colère, pas plus d'une ou deux fois par an... Cela veut dire que je m'échappe à moi-même, et ça aussi, je le déteste. Mais enfin, il y a des sujets que je ne peux pas supporter : parler avec des gens racistes ou de droite, tout bêtement. Certaines formes de raisonnement – les sophismes – m'énervent. Et puis, des choses personnelles. Alors là, c'est affreux. J'ai tellement peur de ce que je vais dire que je pousse les gens dehors précipitamment et puis je me fais mal : une saignée, comme Louis XIV ! Je passe ma main à travers une vitre, ça saigne et je respire. Autrement, j'étouffe. Mais je mets toujours les gens dehors avant, poliment. La colère me submerge, c'est terrible et quand je pense que mon grand-père est mort de colère dans un taxi parce que le chauffeur s'était trompé de chemin...

Vous parlez souvent d'excès, et personne n'a l'air plus calme, plus tranquille, que vous...

J'ai l'air calme, mais s'il m'arrive d'être triste, je sais que je ne retrouverai mon équilibre que dans l'excès. Je ne suis reposée qu'à bout de fatigue ; tranquille qu'à bout d'inquiétude ; je ne commence à

écrire un livre qu'au fond du désespoir.

Et puis, je suis désemparée à l'idée de m'arrêter un jour à une idée unique, à l'idée de ne plus être capable de m'adapter, de comprendre, d'être fixée, comme tant d'autres, et que ça ne me fasse pas rire. Car les catastrophes me font rire. Je me souviens encore avec hilarité du jour où j'ai dit à Karajan que l'œuvre de Bruckner que je préférais, c'était *La Truite* !

C'était une catastrophe ?

Dans ce dîner, c'était une catastrophe.

Comment vous voyez-vous ?

Je me conçois plus insouciant que futile et d'ailleurs, je préfère passer pour quelqu'un de futile que pour une intellectuelle résolue.

Êtes-vous une femme libre ?

Le prêchi-prêcha de la femme libre, sûre d'elle sept heures par jour dans son petit bureau, responsable, m'ennuie profondément. J'aime rêver, ne rien faire, voir le temps passer, sans jamais avoir la sensation d'être à vide, de s'ennuyer : la liberté, c'est ça. Je suis toujours incapable de me forcer à faire ce qui m'ennuie ; je prends la vie comme elle vient, je regarde à droite, à gauche, ni derrière ni devant.

On pourrait dire que vous êtes heureuse...

... Ce qui ne veut pas dire que je sois nécessairement heureuse.

Êtes-vous aussi paresseuse qu'on le dit ?

Il est très difficile d'être très paresseuse, car cela suppose d'avoir assez d'imagination pour ne rien faire, ensuite d'avoir assez de confiance en soi pour n'avoir pas mauvaise conscience de n'avoir rien fait, et enfin d'avoir assez de goût pour la vie. Afin que chaque minute qui passe semble suffisante en elle-même sans qu'on soit obligé de se dire : j'ai fait ceci ou cela. Ne rien faire implique aussi d'avoir de très bons nerfs et que la considération des autres, le fait de se prouver à soi-même qu'on est capable, sont des lettres mortes.

Et finalement, vous aimez aussi travailler.

Si je suis paresseuse, j'aime aussi travailler ; ce qui fait que le plaisir l'emporte sur la paresse et que je travaille par périodes. Et puis, je suis brave, c'est ma meilleure qualité.

Vous n'êtes peut-être pas adulte. C'est vous qui le dites. Mais avez-vous vieilli ?

Quand on est très jeune, on est avide de vivre. Ensuite, même si on est un peu moins facile à contenter, on se rend quand même bien compte qu'on naît, qu'on meurt et qu'on vit entre-temps... En vieillissant, on a moins de joies mais plus d'intérêt. Vieillir ne me fait pas peur – ce qui m'effraie, c'est que chaque sortie ne puisse plus jamais être une aventure, même si l'aventure s'arrête à un sourire échangé. Pour moi, la vieillesse a un rapport direct avec l'amour physique. C'est effrayant de ne pouvoir provoquer ce qu'on appelle le désir. Mourir à cinquante ans ou vivre d'autre chose, c'est quand même un peu triste. Ne plus pouvoir rencontrer « l'Inconnu ». Tout de même, on ne se parle jamais mieux que dans un lit, côte à côte. Supprimer de sa vie le côté aventure, aïe ! Mais on peut certainement assumer son âge d'une manière ou d'une autre. Quand j'aurai cinquante ans, mon fils en aura vingt-cinq et j'aurai peut-être des petits lardons qui me grimperont sur les jambes !

Vous serez contente d'être grand-mère ?

Je serai ravie, ou excédée, j'ignore.

Et puis, quand la vie aura moins de charmes immédiats, j'écirai alors un bon livre.

Ça, c'est la vieillesse heureuse. Qu'est-ce que ce serait, pour vous, une vieillesse triste ?

Le pire que je puisse imaginer, en fin de compte, pour moi, c'est d'être à l'Académie Goncourt ou au Femina, entre Marguerite Duras, Françoise Mallet-Joris et Geneviève Dormann, toutes les quatre résignées... ce serait l'Apocalypse, Jérôme Bosch. Enfin, une vision d'horreur pour les quatre...

Vous ne recherchez pas les honneurs...

Cela fait vingt ans que je connais les honneurs et vingt ans qu'ils me laissent froide. Il y a peu de chances que je me réveille. Et puis, les honneurs, c'est différent selon les gens. Cela dépend de la conception qu'on en a. Cela peut être dix pages dans *Life* ou la Légion d'honneur, ou le titre de chevalier des arts et lettres... brrr... Le Mérite agricole, oui, peut-être, par dérision. Ou alors la présidence du congrès des farces et attrapes ! Et puis, rien n'a d'importance, n'est-ce pas. Pourquoi sommes-nous nés ! Que faisons-nous sur terre ? Où allons-nous ? Un jour, Françoise Sagan, pffft !

En attendant, quel est votre passe-temps favori ?

Mon passe-temps favori, c'est laisser passer le temps, avoir du temps, prendre mon temps, perdre mon temps, vivre à contretemps. Je déteste tout ce qui réduit le temps, c'est pourquoi j'aime la nuit. Le jour, c'est un monstre, ce sont des rendez-vous. Le temps de nuit, c'est une mer étale. Cela n'en finit pas. J'aime voir le lever du soleil avant d'aller dormir.

Vous n'avez pas de très bons rapports avec le temps.

Cette affaire de temps me tараude l'esprit. Les gens n'ont pas le temps de goûter le temps qui passe. Chaque minute, qui pourrait être un cadeau, n'est plus qu'une enclave entre deux autres minutes. Alors que chaque minute – c'est le principe même de la vie – devrait être une minute pleine, de n'importe quoi, de bonheur, de soleil, de silence, d'un sentiment réel. On n'a plus le temps d'avoir des sentiments réels.

Vous, vous avez le temps.

Moi, j'ai le temps. Mais je sais bien à quel point c'est un privilège... et une passion. De toute manière, ce qui n'est pas une passion possible n'est plus un privilège.

Comment perd-on son temps ?

Je crois qu'on ne peut perdre son temps qu'en pensant à le gagner. C'est comme ce jeu idiot qu'on voit dans les foires où il faut essayer d'avancer sur une piste qui roule dans l'autre sens. Dès l'instant où l'on commence à courir à l'envers pour gagner du temps, on trébuche, on se raccroche à la rampe, et on finit par tomber. La seule chose qui

me donne des regrets, c'est que je n'aurai pas le temps de lire tous les livres que j'ai envie de lire. Mais quand je regarde filer les nuages ou que je fais des bêtises, qui pour moi n'en sont pas, je ne perds pas mon temps, car je le vois passer.

L'essentiel, c'est de le percevoir non pas comme une flèche, mais comme un cadeau perpétuel.

Le temps, la solitude...

Un autre grand luxe aujourd'hui, c'est la solitude. On ne l'a jamais : bureau-famille, famille-bureau... J'ai des amis, des hommes et des femmes mariés, qui m'ont dit : « Les embouteillages ? Mais tu ne te rends pas compte, là on est tranquille. C'est le seul moment de la vie où on est seul. » Là, on ne peut les joindre, ils sont enfin seuls, enfin libres (pare-chocs contre pare-chocs) une heure !

C'est la solitude des hommes. Et pour une femme ?

Il y a des femmes qui se plaignent de la solitude... celles qui n'ont rien dans la tête. Pour moi, je l'ai apprise et je l'apprécie. C'est souvent au milieu d'une bande d'amis que je me sens vraiment seule. J'aime aussi cette solitude-là. Il n'y a pas d'endroit plus solitaire, parfois, qu'une boîte de nuit. Il m'est arrivé aussi d'avoir soudain envie de vivre seule, indépendante, autonome, de prendre le temps de « me reprendre en main », de voir des inconnus. Pour voir, me promener, voyager, passer huit jours dans une petite ville ennuyeuse de la Belgique ou aller aux Indes, au Tibet, en Russie ; pour m'arracher aux choses trop acquises.

Vous pouvez le faire...

De temps en temps, la solitude est indispensable, mais je n'oublie pas que Stendhal a dit : « La solitude apporte tout, sauf le caractère. » Et je ne confonds pas le fait de passer un après-midi seule, entre une tasse de thé et des disques, avec la vraie solitude. Celle que tout le monde connaît, à laquelle on n'échappe pas et qui n'est pas un luxe. On naît seul, on meurt seul. Entre-temps, on essaie de ne pas être trop seul. Je suis aussi profondément persuadée que tout le monde « se sent » seul et est profondément malheureux de ce fait.

Est-ce que tout le monde y pense ?

On essaie d'y penser le moins possible, de combler cette solitude. Par l'amour d'abord, ce trouble-fête ! De toutes les choses que je considère comme désirables – l'amour, l'admiration, le respect, l'estime –, c'est l'amour auquel je tiens le plus.

C'est quoi l'amour ?

En général, ce qu'on appelle l'amour, c'est un sentiment égoïste, démesuré, l'envie de posséder complètement. Mais c'est autre chose, c'est aussi la tendresse constante, la douceur, le manque.

On peut avoir beaucoup d'amour pour quelqu'un et puis cela se transforme en amitié et puis l'amitié se prolonge dans l'amour.

En somme, un sentiment paisible.

Non : le plus souvent, l'amour, c'est la guerre. Un combat où chacun cherche à s'emparer de l'autre. Il est fait de jalousie, de possession, d'appartenance, même dans les attitudes en apparence les plus généreuses. Comme tous les combats, il fait des victimes. Il y en a toujours un qui aime plus que l'autre, un qui souffre, un autre qui souffre de faire souffrir. Heureusement, ce ne sont pas toujours les mêmes et le rapport peut s'inverser. Mais il y a une certaine tendresse qui conduit à accepter l'autre, et qui est à la fois confiance et élégance. Le malheur est que les gens essaient toujours de gagner sur un terrain ce qu'ils perdent sur l'autre. Il y en a très peu qui soient contents de leur situation ou de leur vie matérielle. Ils essaient de rattraper cela sur les autres dans leurs relations amoureuses, parce qu'ils veulent gagner au moins sur un plan. En fait, il n'y a rien à gagner. On gagne toujours quand on donne, quand on laisse aller les choses. Et puis, il y a le « truc » à employer dans les relations amoureuses : laisser une apparence de liberté au partenaire afin qu'il se demande si vraiment on l'aime. Je n'aime pas beaucoup ça. Il existe aussi une attitude naturelle de l'esprit qui consiste à considérer que si quelqu'un vit avec vous, dort avec vous, rit – surtout – avec vous, c'est qu'il vous aime ; et alors, pourquoi penser qu'il va courir ailleurs ? N'est-ce pas logique ?

Il y a une logique des rapports humains ?

Avoir des rapports humains avec quelqu'un, c'est être à égalité avec lui, lui parler en confiance en dehors de l'amour ; c'est ce qu'on appelle aussi l'amitié. L'amour sans amitié est épouvantable. Si l'on est

amoureux d'une image que l'autre vous présente de vous-même, tout est faussé. Aimer quelqu'un, c'est aussi aimer le bonheur de quelqu'un. Quand on aime un homme qui vous aime, cela entraîne des devoirs, des droits – mais avant tout des devoirs. Il faut faire ce qu'il faut pour que les gens qui vous aiment soient heureux en même temps que vous.

Est-ce que vous avez toujours eu cette idée de l'amour ?

Ma conception de l'amour n'a pas tellement évolué. J'ai toujours pensé que c'était très important dans la vie des êtres humains. Mais peut-être y a-t-il un certain respect de l'autre, une estime, une certaine notion, une certaine connaissance de la vulnérabilité totale des gens que j'ai apprise. Je ne savais pas que les gens pouvaient être malades à ce point. J'ignorais que l'on pouvait souffrir autant par quelqu'un d'autre, qu'on pouvait être si malheureux, si paniqué, si angoissé.

Vous l'avez compris tard ?

Pour des raisons d'âge, de compréhension un peu tardive, j'ai compris qu'il y avait une forme d'absolu qui me paraissait auparavant épouvantable et qui était, en réalité, une assez bonne manière de vivre. La tendresse – cette sorte de mélange de chaleur et de résignation, c'est cela que j'ignorais au fond. Cette acceptation de l'autre. Ce n'est pas du tout une qualité, c'est un instinct. Les gens qui ne sont pas tendres sont ceux qui vous demandent une chose que vous ne pouvez leur donner. La tendresse est, en général, liée à une espèce de force intérieure. En amour, c'est l'affection, la compréhension, ce qu'on appelle « chérir » quelqu'un.

Et en amour, quelle place donnez-vous à la sexualité ?

Tout et rien. Indispensable mais pas suffisante. Roger Vailland disait : « L'amour, c'est ce qui se passe entre deux personnes qui s'aiment »... On parle trop de sexualité aujourd'hui – sexualité, quel mot lourd, clinique, pharmaceutique, non ? – ; la sexualité et l'amour, cela peut être différent.

D'après vous, il ne faut pas parler de sexualité ?

Je ne sais plus qui a dit : « L'amour, je le fais beaucoup, mais je n'en parle jamais. » C'est une bonne formule. La sexualité, l'érotisme, ça ne s'exhibe pas, ça se passe dans une sorte de nuit, c'est une cérémonie

secrète, une messe noire et rouge ; quelque chose plutôt de rouge, noir, et or, quelque chose de lyrique. Il y a des sentiments faits pour rester secrets : l'abandon, la défaite, ce visage parfaitement nu qu'on ne peut maîtriser dans le plaisir. Une messe... J'aimais beaucoup les messes de jadis, c'était très beau, mais si elles avaient été filmées de bout en bout, ça m'aurait gênée.

Vous n'aimez pas être transformée en voyeuse malgré vous ?

Non. C'est le domaine où la convention, l'absence de vérité, je veux dire au théâtre ou au cinéma, me gênent le plus.

C'est intéressant. Pourquoi ?

Parce que tout est simulable : les larmes, le chagrin, l'amour, tout, sauf le plaisir.

Il y a des femmes qui le simulent assez bien. Il y a là-dessus quelques pages très émouvantes de Colette dans Ces plaisirs...

Le vrai plaisir physique n'est pas simulable. Quand on tente de le représenter, j'ai le sentiment confus d'un sacrilège, d'une indiscretion. C'est peut-être idiot, mais c'est comme cela.

J'ai vu récemment, en représentation privée, *Sunday, Bloody Sunday*, « Un dimanche comme les autres ». Eh bien, à côté de tous ces films érotiques qui me paraissent stéréotypés et qui m'ennuient, l'histoire de ce jeune homme qui se partage entre un homme et une femme m'a paru beaucoup plus réellement audacieuse et beaucoup plus troublante, et intelligemment troublante, que tous ces films qui nous montrent des gens se roulant par terre sur des peaux de bêtes. Et dans un sujet si difficile, j'ai trouvé admirable de ne déceler trace d'aucun mépris, d'aucune gêne, ni chez le metteur en scène, ni chez les acteurs.

La scène où le monsieur et le jeune homme s'embrassent sur la bouche ne vous a pas gênée ?

Non, ça ne m'a pas gênée. Ce garçon est bi-sexuel sans qu'il se mente à lui-même et sans qu'il mente aux autres, sans vilains sentiments honteux.

Vous êtes pour la franchise et contre l'exhibitionnisme. Mais vous

écrivez, et on dit toujours qu'il n'y a pas de pire exhibitionnisme que l'écriture...

Pas du tout. Il n'y a rien à voir entre l'écriture et ces films où l'on arrive presque à compter les grains de beauté sur le dos du malheureux garçon qui s'escrime sur la femme. Écrire, c'est une manière de regarder les choses et de les traduire. Ça n'entraîne pas du tout à parler de soi-même. C'est un regard, une loupe, un microscope, si vous voulez. Mais, quand dans un salon, je vois, en face de moi, deux personnes qui flirtent et qui s'embrassent sur la bouche, ça m'embête et j'ai envie de leur conseiller de rentrer, je me sens de trop, je les trouve en trop. Au cinéma, c'est la même chose. Malheureusement, quand on y va, on ne coupe ni à l'érotisme, ni au sang, ni à la violence.

Ce que vous refusez au cinéma, vous l'acceptez d'un livre comme Histoire d'O que vous admirez, je crois... En tout cas, depuis Histoire d'O, il y a eu en librairie beaucoup d'autres livres qui, eux, n'étaient pas des chefs-d'œuvre et tous ces films dont nous parlions. Avez-vous l'impression que cette vague d'érotisme, comme on dit, a transformé les gens ?

Ça n'a pas transformé leur nature, mais leur attitude. Ils se sentent obligés d'être « sexy » comme ils se sentent obligés d'être minces, bronzés – voire heureux. C'est affreux et comique. Lorsque après un dîner, les couples s'en vont un par un, je sais que lui va jouer à l'homme (s'il peut, d'ailleurs, le pauvre, parce que la vie est dure à Paris) et elle va jouer à la femme, pousser des cris. Ils vont jouer au plaisir, à la possession, à la domination, à l'égarement, ils vont jouer à la femme-objet, l'homme-tyran ou Dieu sait quoi... Ou bien dormir, d'ailleurs. Et je me demande toujours lequel va jouer à l'être humain. Je me demande s'ils vont se parler, s'il va y avoir un langage du corps entre eux. J'ai de grands doutes souvent là-dessus. Ce mélange d'exhibitionnisme et de théories de Freud, bêtement vulgarisées et assimilées fort mal, crée une espèce d'obligation de faire l'amour ou d'afficher une liaison, même si, au fond, cela ne fait pas plaisir. Je suis sûre que les gens se mentent à mort là-dessus. Si l'on n'a pas d'amant ou de maîtresse, on se considère comme une femme frustrée ou comme un pauvre type.

L'amour, ou l'acte d'amour, obligatoire...

L'acte d'amour, c'est un acte de plaisir. On a envie de quelqu'un ou

non. La sexualité, c'est un goût. Ce n'est pas une obligation. Ou on aime quelqu'un qui vous plaît et s'il est là, tant mieux. Et s'il n'y a personne, eh bien, on dort. N'importe qui peut passer trois mois tranquille. D'ailleurs, il suffit de chercher le plaisir pour ne pas le trouver. Et il ne peut exister sans un accord physique et très souvent cérébral, qui fait que deux personnes se plaisent ensemble, à parler très tard et à se sentir au chaud.

J'ai horreur de cette vague d'érotisme, elle me hérisse. Tout est dans la suggestion, non dans la provocation. Quel ennui, quel manque d'imagination ! Si l'on veut vraiment faire de l'érotisme, il faut en revenir à Sade ou à Masoch, attacher les gens dans des coins, les battre et mettre du sel sur leurs plaies. Mais exposer partout des gens nus en train de faire l'amour, c'est assommant : avec ou sans lumière, avec ou sans chemise de nuit, avec ou sans veste de pyjama, en parlant, en criant, sans crier, etc. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Cet affichage de la sexualité fait perdre à l'amour toute la beauté du secret. Avant, on pouvait voir passer quelque chose entre deux personnes qui n'étaient pas censées être amant et maîtresse ; quelque chose qui vous faisait penser : « Tiens, ils s'aiment, ils ont envie l'un de l'autre. » Et c'était superbe, ce regard. Maintenant, hop ! les gens se précipitent, s'embrassent comme s'il fallait tout le temps affirmer, prouver, se prouver...

Vous avez comme une nostalgie du romantisme.

Aujourd'hui, le romantisme est réfréné, châtié. Et c'est dommage, car tous les êtres ont des passions et toute passion attire le romantisme. Le romantisme qui est justement l'imagination, suivie par le cœur.

Philémon et Baucis, ça existe ?

Je crois à Philémon et Baucis, oui, mais comme à une exception... renouvelable.

Que vous avez renouvelée souvent, en ce qui vous concerne ?

Si ne n'ai pas eu beaucoup de passions dans ma vie, j'en ai quand même eu deux ou trois. La passion, c'est passionnant, mais pas trop souvent. Je peux très bien éprouver une passion violente pour un crétin qui me conduira après-demain au Brésil, c'est très possible, mais touchons du bois. Étant donné la manière dont je vis, il est certain

qu'un crétin a peu de chances de m'emmener au Brésil, mais de toute façon, un vent de folie vient bouleverser la vie, un jour ou l'autre, sans crier gare. On peut faire pas mal d'âneries dans ce domaine qui peuvent conduire beaucoup plus loin que le Brésil. Ainsi, tenez, prenez-vous de passion pour un alcoolique, je vous assure que c'est un voyage beaucoup plus lointain que le Brésil. On peut faire le tour du monde dix fois dans une chambre.

Et combien de temps dure la passion, selon vous ?

Je n'ai jamais eu de passion qui dure plus de sept ans : on dit que le corps se renouvelle tous les sept ans. C'est toujours merveilleux quand ça commence. Au milieu, c'est encore mieux. Et à la fin... ça dépend de qui se fatigue le plus vite. De toute façon, c'est triste. Je n'ai jamais aimé quelqu'un sans l'aimer encore après. « Après », l'espèce d'adhésion de la tête avec le corps n'existe plus. Il n'y a plus que la tête qui marche... Mais il reste une chose, comme une cicatrice. Pas au sens triste du mot. Une cicatrice honorifique. La plus belle décoration...

Vous êtes très décorée ?

Ah ! j'ai peut-être quand même cinq ou six cicatrices-décorations...

Pensez-vous que la fidélité est nécessaire en amour, et que dites-vous de la jalousie ?

Si la fidélité en amour me paraît possible, bien que difficile, la jalousie est un sentiment qui m'a toujours horrifiée. J'ai connu des gens qui étaient jaloux et cela m'a paru une chose terrible pour eux, toujours destructrice. Ils souffrent, ils font souffrir et cela déforme tout. Je crois que la jalousie, quand elle est acceptée par la personne qui la ressent, acceptée et défendue comme une vertu, devient un mal effrayant.

Vous n'êtes pas possessive ?

Non, car ce qui me paraît terrible chez les êtres humains, que ce soit dans l'amour ou dans la vie, c'est ce goût de la possession. Ils veulent tout tenir : l'argent, leur situation, leur métier, et ils oublient de laisser la moindre liberté aux autres. Ils oublient le bonheur des autres. Ils sont trop préoccupés d'eux-mêmes, d'avoir des choses à eux et bien

rangées : un tiroir pour l'argent de poche, un tiroir pour le plaisir, un tiroir pour les distractions, etc., et il faut que cela soit en ordre une fois pour toutes. C'est la passion de la sécurité, assouvie par la possession.

Cela, ce n'est pas l'amour ?

L'amour, c'est la confiance. Un amour basé sur la jalousie est un amour fichu parce qu'on y fait entrer la bataille, la lutte. S'apercevoir qu'un monsieur tient à vous parce qu'il est jaloux, c'est peut-être enivrant, c'est sûrement une des manifestations de l'amour, mais vraiment l'une des dernières. Les petits jeux de la jalousie, je trouve cela lamentable. Je suis pour l'amour-confiance complet et puis si on est trompé, tant pis. Cela coûte toujours beaucoup plus cher à ceux qui trompent qu'à ceux qui sont trompés. Il se passe que beaucoup de gens cherchent dans l'amour un paroxysme et emploient la jalousie pour l'obtenir. Leurs partenaires sont fascinés mais c'est par la violence. Ce ne sont pas des rapports humains mais des rapports de maître à valet ou de bourreau à esclave.

Et vous, vous ne demandez pas à l'homme que vous aimez d'être votre maître, votre propriétaire ?

Il est vrai que si une femme ne sent pas chez l'homme qu'elle aime ce besoin de la tenir ou de la garder, elle est très malheureuse. En vérité, il faudrait que la jalousie soit gaie, que les hommes vous fassent des scènes cocasses. On sentirait alors que c'est un petit peu sérieux, qu'il a quand même vu qu'on regardait un peu Untel, mais il n'est pas indispensable qu'il fasse une scène diabolique chaque fois.

Vous êtes pour la jalousie cachée... Et si elle éclate ?

Le jaloux doit cacher sa jalousie. Sinon, il n'y a rien d'autre à faire que fuir. Partir. La fuite est saine aussi pour le jaloux. Il est soulagé, car la jalousie se nourrit de la présence. Dès que l'être qu'on aime est à côté de vous, le chercher dans la ville, partout, est un réflexe. S'il est au diable et qu'on ne peut rien faire, il se produit un dessèchement de l'imagination... salutaire pour une fois !

Mais vous, êtes-vous jalouse ?

Je ne suis pas d'un caractère jaloux, mais il m'est arrivé de l'être

parce qu'on m'avait obligée à voir. Je ne l'aurais pas cherché de moi-même. J'ai rencontré un jour un homme que j'aimais avec une dame qu'il m'a présentée comme une amie de province. Et je l'ai cru car, comme tous les gens qui mentent facilement, je suis d'une crédulité totale. Mes amis avaient l'air consterné.

Et là, vous avez été jalouse ?

En réalité, la souffrance que j'éprouvais n'était pas vraiment de la jalousie. J'étais plutôt déçue que trompée. Je me suis dit : « Quelle bêtise il a faite ! Pourquoi ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? »

Est-ce que ce n'est pas ça, justement, la jalousie ?

Comme c'est un sentiment que je n'aime pas, j'ai toujours essayé de le travestir à mes propres yeux et de le changer en déception et en tristesse mais, effectivement, j'ai été assez jalouse physiquement.

Et vous l'avez caché...

On peut toujours cacher les choses, c'est la moindre des politesses. Je ressens dans ces cas-là une espèce de mépris qui n'avive pas du tout ma passion, au contraire, il la tue.

Est-ce que pour vous, il y a des degrés dans la tromperie ?

Si un homme vous trompe, qu'il le raconte, qu'il en rie dans votre dos, il vous trompe vraiment ; s'il sort la personne chez des amis à vous, il y a là une manière d'offenser, à mon avis impardonnable. Qu'il aille passer une heure chez une femme et, qu'on ne le sache pas ou même qu'on l'apprenne, qu'est-ce qu'on y peut ? Ce n'est pas grave. Ce qui est fâcheux, c'est quand l'homme qu'on aime est « intéressé » par une autre femme. Enfin, j'ai pu ne pas dormir deux jours parce que j'étais jalouse, le nez dans l'oreiller, à pleurnicher, mais j'ai pu aussi ne pas dormir pendant une semaine parce que j'étais heureuse.

Le bonheur, c'est cela ?

C'est cela, le bonheur ; on n'a pas besoin de nourriture, pas besoin de sommeil. On reste éveillé toute la nuit comme les oiseaux. C'est un

état de fait, qui existe. C'est une grâce inexorable aux conséquences incalculables. Il est beau le visage des gens heureux (d'aimer et d'être aimé) ; ils ont quelque chose de lointain, un regard – je ne sais pas – nostalgique et précis à la fois.

Pouvez-vous décrire un peu plus précisément le bonheur ?

Le bonheur, ça veut dire ne jamais avoir honte de ce qu'on fait ; n'être ni fier, ni honteux ; être bien dans sa peau. S'amuser aussi, parler avec des gens qu'on aime. Et c'est la mer, le soleil, l'herbe...

Vous semblez à l'aise dans le bonheur. Il y a des gens qui, quoi qu'ils en disent, s'accommodent mieux du malheur, qui s'en nourrissent un peu.

Je suis beaucoup plus à l'aise dans le bonheur que dans le malheur. Il y en a qui aiment leur malheur ; moi, je déteste ça. Je crois que l'on devient plus intelligent, plus humain, meilleur, dans le bonheur. Le malheur rend malade, on se replie.

Est-ce qu'il y a plusieurs formes de bonheur ?

Il y a deux formes de bonheur : d'abord, le bonheur qui est comme un accident, comme un caillou qui vous tombe sur la tête – l'amour, quoi, l'amour partagé. Et il y a une autre forme de bonheur qui est une manière d'aimer la vie, d'être poli avec elle et généralement elle vous le rend.

C'est votre cas, on dirait...

J'aime beaucoup la vie, nous avons eu des flirts très poussés.

Et le mariage ? C'est compatible avec l'amour ?

Je crois le mariage une bonne chose. Vivre à deux quand on s'aime me paraît idéal. Mais la cohabitation est une chose terrifiante. Au fond, le mariage pose un problème très simple. Ou bien on préfère vivre avec quelqu'un en faisant des concessions, ou bien l'ennui de vivre à deux dépasse le plaisir qu'on a aux côtés l'un de l'autre.

Si l'on préfère vivre avec quelqu'un grâce à quelques concessions, pourquoi est-ce que ce ne serait pas possible pendant une vie entière ?

L'amour toute une vie doit être possible. Tout est possible.

Et c'est Philémon et Baucis. À quelles conditions, d'après vous ?

Il n'y a pas de recettes pour un amour long et heureux.

D'une manière ou d'une autre, vous avez eu plusieurs maris. Comment êtes-vous avec eux, maintenant, et eux avec vous ?

Finalement, je suis restée une amie pour mes maris. Et j'ai toujours les mêmes amis. Il faudrait faire une espèce de garderie d'hommes... enfin... on serait peut-être trop nombreux...

À quel moment, d'après vous, sent-on que c'est fini dans une liaison ?

Dès l'instant où l'on s'ennuie, où l'on grelotte d'ennui, dès qu'on a froid, qu'on ne se sent pas bien, il faut filer. Si on reste, on se ravage intérieurement et on fait du mal à l'autre parce qu'il ne peut pas ne pas voir, sentir. Ou on prend le goût de souffrir ou celui de faire souffrir, ce qui n'est pas mieux.

C'est grave, l'ennui ?

L'ennui, c'est comme un microbe qu'on attrape. Si une femme me disait : « Je m'ennuie chez moi, mon mari m'assomme, mes enfants m'agacent », je lui dirais : « Travaillez ! » Si elle affirmait : « Je m'ennuie tout le temps », je lui dirais : « Jetez-vous par la fenêtre ! » Quand on parle de gens atteints d'ennui, on les imagine avec une figure longue et l'air apathique. Pour moi, ceux qui s'ennuient sont des êtres qui n'ont pas trouvé ce qu'ils avaient à faire de leur vie. Ou en amour, c'est lorsque l'un n'amuse plus l'autre et réciproquement.

Ce qui vous paraît à peu près inévitable ?

Oui. Il doit y avoir une raison majeure et profonde qui fait qu'un être humain, au bout de cinq, six ou sept ans, a montré le fond de ses poches sentimentales, intellectuelles ou imaginatives. L'égalité d'humeur, c'est très bien, jusqu'au moment où on a envie que quelque chose se passe. Les cellules du corps se renouvellent tous les sept ans, pourquoi celles du cœur resteraient-elles inchangées ?

Alors, il n'y a rien à faire ?

Il y a pourtant une solution : c'est de faire de son mari un amant. Pour cela, il faut d'abord divorcer. (La vraie solution, c'est peut-être qu'il ne faudrait jamais se marier.) Je me suis mariée deux fois, à la mairie. La première fois, je croyais au mariage. Je croyais à la nécessité de vivre avec l'homme que j'aimais, et je croyais que cela pouvait durer. La seconde fois, je l'ai fait par tendresse, par réel goût et aussi par sens des responsabilités à l'égard de mon fils. J'attendais un enfant. Bob était fou de joie à l'idée d'avoir un enfant et ma mère se désolait d'avoir une fille-mère.

Ce n'était peut-être pas le mariage idéal...

Pourquoi pas ? Je préférais Bob à quiconque. L'idéal, c'est de préférer tous les matins et tous les soirs l'homme avec qui l'on vit. Il faut avoir un goût assez vif l'un de l'autre pour y parvenir. Il y a des soirs où on a sommeil, où on n'aime que soi et soi endormi. La force de l'habitude fait que l'on sait qu'on va dormir avec quelqu'un qui bouge ou non, qui rêve à haute voix ou qui a un sommeil de plomb. Cette espèce de connaissance l'un de l'autre, cette affection du corps si vous voulez, vous amène à dormir avec votre mari, même si vous le connaissez depuis cinq ans, plutôt qu'avec Gary Cooper. Mon Dieu ! le pauvre... il est mort... avec, je ne sais pas, Kirk Douglas.

C'est ça, un bon mari ?

Au fond, un bon mari, c'est un bon amant qui se connaît. On peut dire aussi que c'est un bon amant auquel on est lié légalement. Je ne vois pas de différence intrinsèque entre un mari et un amant. Quand les femmes ne gagnaient pas leur vie, un mari, c'était pour la vie. Mais, maintenant, un mari ou un amant régulier, c'est pareil.

Mais s'il faut choisir, qu'est-ce qui vaut le mieux ? Un bon mari, ou un bon amant ?

Si j'étais cynique, je vous dirais qu'il faut avoir un bon mari et un amant. Mais comme je ne le suis pas, je vous dis qu'il faut avoir un bon mari-amant, j'allais dire un bon-ami marrant, ou un bon amant-mari, ou bien plutôt, par exemple, les trois !

Il est pourtant un fait qu'il faut souligner : les femmes, en général,

gardent plus longtemps un mari qu'un amant. C'est sans doute que, contrairement à ce que l'on croit, l'amant est plus sourcilieux, plus jaloux, plus à cheval sur les convenances que le mari. On s'éprend d'un être gentil, tendre, et on découvre un bourreau insupportable. C'est que l'amant se sent plus fragile, menacé que le mari. Ne serait-ce que pour des raisons de local. Le mari peut tourner, au lit, le dos à sa femme : il est chez lui, il ne risque rien, il est sûr de retrouver son lit pour dormir et les hommes ont une passion pour les habitudes – comme les femmes. Là est d'ailleurs l'inconvénient : un mari qui se sent marié pour la vie, qui est sûr de vous, va s'endormir peut-être un peu vite... Eh bien, il faut se conduire avec un mari – comme avec n'importe qui d'ailleurs – dans l'incertitude, une incertitude tendre, mais incertitude quand même. Tout en pensant soi-même, et en croyant, qu'on va mourir avec lui...

Les hommes aiment leurs habitudes mais pas la certitude. Quant à moi, j'ai trop le goût du bonheur pour avoir des désirs irréalisables. Je pense que la liberté, c'est se laisser librement amuser et émouvoir. Comme l'a écrit Faulkner : « Il n'y a rien de mieux que de vivre le peu de temps qui nous est accordé, respirer, être vivant, le savoir. » Car la quête du bonheur, c'est peut-être de vivre avec, toujours présente, l'idée de la mort. C'est une idée qui d'ailleurs ne me déplaît pas, un excellent dénominateur pour toutes les actions humaines. Sans elle, qui ruine tout, les gens seraient impossibles de prétention. Et puis, c'est une idée stimulante.

Vous semblez vous accommoder assez bien de l'idée de la mort.

Mais la mort est aussi la pire des choses, horrible. Il m'arrive de me réveiller la nuit et de me dire – c'est idiot –, je ne sais pourquoi : « Ma petite, un jour, tu ne seras plus là. » Oh ! c'est horrible. Personne ne peut admettre, quand il réfléchit, la nuit ou à n'importe quel moment, ce terrible chemin quotidien vers la mort.

Et aucune présence ne peut vous le rendre moins terrible...

On peut partager un peu. On peut se reposer un moment sur l'épaule de quelqu'un...

Vous vous souvenez de Tête d'Or ? Le moment où Céleste meurt... Ils s'aiment infiniment tous les deux, et pourtant on voit bien qu'il y en a un qui meurt et l'autre qui ne meurt pas. Il n'y a rien à faire : ils sont tout seuls. Celui qui meurt se met à détester l'autre et lui dit : tu ne fais rien pour moi.

C'est comme Rimbaud, quand il va mourir à Marseille, à l'hôpital. Il dit à sa sœur : moi je vais mourir, toi tu marcheras dans le soleil – fou de rage.

Et vous...

Quelquefois, allongée sur mon lit, je pense que je vais mourir, que les êtres qui m'entourent vont mourir et cela me donne envie d'entreprendre un millier de choses. Souvent, lorsque j'entends des gens me parler, je pense soudain qu'ils vont mourir et cela me les fait écouter différemment. Je les vois réduits à ce qu'ils sont, à ce que nous sommes tous, et j'ai envie de les débarrasser de leur comédie, de leur demander pourquoi ils s'agitent, se prennent au sérieux, pourquoi ces airs avantageux. J'ai envie de leur dire ce qui est essentiel pour eux ; j'ai envie qu'ils boivent. J'aime ce moment subtil et éphémère où, après quelques verres, les gens vacillent, s'abandonnent, où ils se délivrent de leurs vêtements, de leur théâtre : tous les masques tombent et enfin, ils disent des choses vraies. Ils parlent peut-être métaphysique. On est sans cesse provoqué par une métaphysique.

Par Dieu ?

Dieu est peut-être une solution, mais ce n'est pas la mienne. Mauriac disait que j'étais plus près de la grâce que certains croyants – mais j'aimais beaucoup Mauriac, il avait une extraordinaire vivacité d'esprit. Ce qui me plaît c'est qu'il y ait en moi, dans ma vie, une part insatisfaite et qui appelle.

Vous n'avez jamais eu la foi ?

Bien sûr j'ai cru en Dieu, j'ai passé ma jeunesse dans les couvents. Puis, j'ai commencé à lire Sartre et Camus et lorsqu'on m'a emmenée à Lourdes, cela m'a achevée. J'ai renoncé à Dieu vers treize-quatorze ans, d'une manière éclatante, comme on fait à cet âge.

Et Dieu ne vous a jamais manqué, après ?

La foi simplifie la vie bougrement quelquefois ; d'autres fois, elle la complique. Je n'ai rien contre les chrétiens, tous les gens qui ont une sorte de passion sont respectables, mais je suis aujourd'hui vraiment athée. Je pense plutôt comme Faulkner que c'est « l'oisiveté qui

engendre toutes nos vertus, nos qualités les plus supportables : contemplation, égalité d'humeur, paresse, laisser les gens tranquilles, bonne digestion mentale et physique... »

C'est assez curieux, votre légende est celle d'une habitante des villes, la nuit, l'alcool, etc., et vous parlez du bonheur, du temps, comme peuvent en parler ceux qui vivent près de la nature, à la campagne. Où sont vos racines ?

J'adore la campagne, j'y ai été élevée, j'y suis restée jusqu'à quinze ans et j'y retourne très souvent. J'aime l'air, j'ai besoin d'air, d'herbe, j'aime monter à cheval, me promener des kilomètres sans voir personne, j'aime les rivières, l'odeur de la terre. Je viens de la terre.

Où préférez-vous vivre ?

Ma grande ambition a toujours été de posséder une maison à moi dans la campagne, avec beaucoup de pièces, des grandes pièces... d'avoir un lieu sûr, un havre où jeter l'ancre. Je n'ai pas peur de mourir, mais dès que j'attrape un rhume, je suis anxieuse... Et je n'aime que les vieilles maisons.

Vous avez cette maison, en Normandie.

Ma maison d'Équemauville, c'est la seule chose que j'aie réussi à garder. Les choses m'échappent, me tombent des mains. Cette maison, je l'ai achetée un jour de folie et je l'ai toujours gardée. Elle est ventée, délabrée, mais belle, agréable, isolée. C'est une maison du XIX^e siècle, très longue, avec plein d'endroits, plein de chambres. Elle appartenait à Lucien Guitry, il en parle ; Alphonse Allais aussi en parle dans ses livres. Et puis, j'ai d'excellentes relations avec les animaux. J'ai toujours eu des chiens, des chats. Ah ! les chiens, avec eux on ne peut jamais se chauffer devant un feu de bûches, ils prennent les meilleures places. Un soir, nous étions à Montparnasse dans une boîte de nuit avec des amis et je me rappelle qu'il y avait un numéro de chiens savants. Youki (un chien à la race incertaine choisi à la S.P.A., que j'aimais et que j'ai perdu), accueilli par protection spéciale, avait sagement dormi jusqu'alors, la tête sur mes genoux. Soudain, réveillé en sursaut, il a bondi sur scène et s'est mis à poursuivre ses collègues savants. C'était parfait.

Rien que des chiens et des chats ?

Un jour, il y a longtemps, on m'a donné un cheval : Pinpin. Il avait le cafard. Pour lui tenir compagnie, j'ai acheté un âne. Mais voilà que Pinpin meurt et l'âne qui devient mélancolique. J'ai donc racheté un cheval qui, à son tour, quand l'âne est mort, s'ennuyait à périr. J'ai acheté un autre âne... Aujourd'hui, ces deux-là s'entendent comme Laurel et Hardy.

Pour terminer l'inventaire de vos goûts, il faudrait parler maintenant un peu de la musique, de la peinture...

J'aime beaucoup la musique. Je suis de ces gens qui ont l'oreille plus développée que l'œil. Il faut un fond sonore dans la vie et quelle belle invention que le pick-up. La musique est directement accessible, on peut s'en gaver toute la journée. Alors que se gaver de peinture signifie visiter les musées, se déplacer, être mélangé avec des tas de gens, éviter le gardien si on fume des cigarettes... ma paresse intervient. Et puis, dans ma tête, j'ai un musée imaginaire, des couleurs imaginaires. Quand j'écris, je crée mes propres tableaux. Mais comment voulez-vous que je me refasse une musique dans ma tête ? Je n'entends pas de symphonie en me couchant le soir, dans ma tête. Tandis qu'en fermant les yeux, rien qu'un peu, je vois des soleils.

Quelle musique préférez-vous ?

J'ai une passion pour Mozart et puis des passions épisodiques : Bruckner, Mahler, l'opéra. Quand j'ai vu *La Traviata* à New York, un déclic s'est fait en moi. Justement, j'ai un tableau qui s'appelle *Une soirée à l'Opéra*, il me fait rire. Il n'a pas de valeur, comme d'ailleurs tous les tableaux que j'ai. J'en ai un autre que j'aime beaucoup et qui représente un repas hollandais. Mais les convives y ont un regard... sûrement ils sont fous. En tout cas, complètement zinzins. J'ai fait graver une plaque de cuivre, comme dans les musées, avec cette indication « Repas chez les Van Zeen-Zeen ». Il s'est trouvé des gens pour me dire d'un air pénétré, en le voyant : « Ah ! vous avez un Van Zeen-Zeen. » N'est-ce pas une histoire gaie ?

Si. Vous avez une manière intéressante de parler de la gaieté. Très discrète, comme toujours. Et puisqu'on parle de discrétion, il me semble aussi que vous parlez rarement de quelque chose d'important : votre fils. Car vous avez un fils.

Je sais ce que c'est que d'être un arbre, avec une nouvelle branche : c'est avoir un enfant.

Vous avez voulu un enfant ?

Je rêvais d'avoir un enfant. On a des images pour ses envies : je voyais une plage, moi sur cette plage avec un petit garçon à côté. Une espèce d'image d'Épinal dans ma tête. Cette image, c'était moi, plus un homme, plus un enfant.

Et après, la réalité, c'était cela ?

Quand il est né, et qu'on me l'a mis dans les bras, à la première minute il s'est passé un phénomène purement physiologique que les médecins connaissent et que les hommes sont incapables de connaître. J'ai eu une impression d'extravagante euphorie. Je crois qu'elle était due au fait d'être délivrée plus qu'à la présence de l'enfant, mais pendant une heure j'ai été très heureuse. Puis, j'ai dormi et ensuite, pendant quinze jours, j'ai été très déprimée. Ceci est aussi expliqué par les médecins, c'est une question de fatigue physique, ça n'a rien de psychologique. Toutes les femmes passent par là.

Tout le monde n'a pas les mêmes raisons de vouloir un enfant. Quelles étaient les vôtres ?

Vouloir un enfant, c'est un instinct très vieux, primitif et sauvage qui tient à ce qu'on a envie de voir un être qu'on a fait.

Est-ce que vous diriez que toutes les femmes doivent avoir des enfants ?

Je pense que si un enfant c'est très important, une femme est une femme même si elle n'en a pas eu. Elle est une femme si elle aime quelqu'un. Il y a des gens qui vivent très bien tout seuls avec un vieux chat sur les genoux, en mangeant des nouilles. Une vieille femme égoïste avec un vieux chat auprès d'elle, attaché à elle par un tas de liens et d'habitudes, est une femme qui n'arrête pas d'avoir des enfants imaginaires.

On a, ou pas, la fibre maternelle. Est-ce que vous pensez l'avoir ?

Si la fibre maternelle consiste à aimer son enfant, je l'ai. Si cela

consiste à en faire un objet qui vous appartient, je ne l'ai pas.

Quel genre de mère êtes-vous ?

Je tremble s'il est malade, je pense souvent à lui. Quand il est là, je suis ravie ; s'il n'est pas là, je m'ennuie de lui, mais je ne suis pas ce qu'on appelle une mère-poule. Il a changé ma vie – ainsi je dois faire attention à certaines choses qui, auparavant, m'étaient indifférentes. Quand je prends un avion, je pense à l'accident, je prends des assurances... Mais surtout avec Denis, c'est la première fois que j'ai le sentiment de me trouver devant quelqu'un qui a le droit de me juger. Et c'est assez extraordinaire de sentir ainsi, tout à coup, dans votre vie, un œil qui vous regarde exactement comme vous avez envie d'être regardée. Quand Denis me regarde, c'est avec attention, attente et sympathie. Et sous ce regard, je sens que je n'ai plus la liberté de mourir, qu'il y a trop de choses qu'il me demande de l'aider à comprendre, à commencer par moi.

Et cela vous rend heureuse...

Le résultat de tout cela, si paradoxal que ce soit, est que je me sens à la fois responsable et plus heureuse. Plus gaie, plus insouciante. Je peux dire qu'avant la naissance de Denis, je me faisais beaucoup de tracas pour les petites choses. Maintenant qu'il est là, j'ai un seul souci, grave, et ça simplifie tout.

Comment l'élevez-vous ?

Il faut qu'un enfant ait des points de repère solides : sa chambre, ses jouets, son école, les gens avec lesquels il vit, ses camarades avec qui il joue. Il faut qu'il ne soit pas témoin de la vie privée de ses parents, la mienne en l'occurrence. De temps en temps, il faut lui taper un peu sur les doigts, lui tirer les oreilles s'il a de mauvaises notes... Mais plus que tout, il faut l'aimer, qu'il soit au chaud. Au chaud et dans l'ordre.

Votre célébrité ne crée pas de problèmes ?

Dans mon cas particulier, je tiens absolument à ce que sa photo ne paraisse pas dans les journaux, en train de batifoler autour de moi. Il a le sens de sa dignité personnelle, je ne vois pas pourquoi je le lui ferais perdre. Mon fils ne sera pas un fils de femme célèbre.

Est-ce que c'est votre amour le plus précieux, est-ce qu'il remplace tout ?

L'amour de mon enfant est ce que j'ai de plus précieux, mais enfin, il peut m'arriver des catastrophes, mon fils ne m'empêchera pas d'être malheureuse comme les pierres. Si j'aime quelqu'un qui ne m'aime pas, si une amie à moi meurt, la présence de mon fils ne suffira pas pour m'empêcher de pleurer. Il faut être un monstre pour se borner à l'amour maternel, ce que je ne suis pas. Il ne m'empêche pas d'être ouverte au reste de la terre.

Est-ce qu'il vous empêche d'être seule ?

Mon accident de voiture m'a appris déjà qu'on est définitivement seul. Quand on a très mal, on est toujours seul. Les gens qui vous aiment le plus ne peuvent rien pour vous. Cet accident m'avait aussi appris qu'il faut faire attention, qu'il vaut mieux être en bonne santé, qu'on est à la merci de la mécanique physique. Des choses aussi bêtes, aussi simples que ça. Denis ne peut pas m'empêcher d'être seule parfois et je ne peux pas l'empêcher de l'être, non plus. Mais nous ferons tout l'un pour l'autre, nous ferons attention.

Mais justement, avez-vous toujours fait attention, après l'accident ? Vous parlez toujours comme s'il ne vous arrivait rien, mais il n'y a pas très longtemps, les nouvelles que donnaient de vous certains journaux n'étaient pas très bonnes. Vous étiez en clinique, on parlait de dépression grave. Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai eu une crise, comme si, au lieu de manquer une marche, on en manquait deux. J'étais allée un peu trop loin dans pas mal de domaines. J'ai dû m'en tirer – seule, encore une fois, mais très aidée vraiment. Maintenant, je recommence à voir, à écouter. J'ai fini la traversée du désert. Me revoici. Buveuse d'eau.

Pourquoi, buveuse d'eau ?

Parce que, provisoirement, l'alcool est interdit. C'est ennuyeux, mais moins qu'au début. Dans quelque temps, je verrai tout ça, mais plus posément.

Françoise Sagan, avez-vous des secrets ?

Je n'ai pas de secrets. Je crois qu'on peut comprendre un écrivain si

l'on regarde ses nostalgies, non ses secrets. Le secret est une chose que l'on cache délibérément tandis qu'une nostalgie, on ne peut la cacher car le livre est son reflet.

En tout cas, vous avez, en fin de compte, un système de valeurs très cohérent.

Mes tabous sont simples : c'est le respect des autres, l'amour des autres, ne pas faire de mal aux gens. Et puis j'ai un goût passionnel pour la littérature, la musique, les enfants, les gens, la campagne, les animaux. C'est tout.

Nous arrivons, petit à petit, très loin de la légende dont il était question tout à l'heure. Et la Françoise Sagan qui s'est ainsi révélée sera pour beaucoup une découverte. Pour conclure, après quarante ans, dix romans, huit pièces, un enfant, est-ce qu'il vous arrive de vous dire : « Je n'ai rien fait, j'ai encore tout à faire » ?

Oh ! oui.

Qu'est-ce qui reste ? Vous avez gagné ou perdu, au fil des années ?

En fait, j'ai plutôt acquis quelque chose. En tout cas, j'ai acquis des années.

Sans rien perdre ?

Oui, j'ai perdu certains réflexes rapides de l'adolescence, j'ai acquis quelques rides, ce qui veut dire que j'ai perdu certains endroits de la peau où il n'y avait pas de rides. Tout ce que l'on acquiert, c'est en perdant quelque chose.

Pensez-vous être un meilleur écrivain qu'à vingt ans ?

Dans le domaine de l'écriture, on acquiert une certaine connaissance de ses limites, on acquiert une certaine souplesse. On est moins énervé quand cela ne marche pas. On est peut-être un petit peu plus sûr de pouvoir continuer. Une limite c'est, par exemple, de ne pas être Proust ou Dostoïevski. Connaître ses limites, c'est ne pas jouer sur les mots, essayer d'impressionner par des phrases vagues, des théories fumeuses. C'est encore ne pas duper, tromper, ni se tromper soi-même.

Qu'est-ce qu'il peut rester, à votre avis, de la lecture de vos livres ?

Je pense que s'il y a cinq ou six personnes qui lisent mes livres et qui éprouvent un léger soulagement à reconnaître une voix qui apporte une solution plus ou moins apaisante, tendre ou lyrique, à leurs problèmes, ce sera toujours ça de gagné.

Au fond, vous êtes une moraliste.

Il y a toujours un moment où on devient moraliste pour freiner ou pour accélérer. On a l'impression que la vie va moins vite ou, au contraire, qu'elle va d'une manière telle qu'on ne peut plus rien contrôler. Alors, on devient moraliste... D'ailleurs j'ai toujours eu un certain goût pour les explications qu'on peut trouver au sujet de l'angoisse, de la peur, de la solitude.

Une dernière phrase, un souhait ?

Je voudrais avoir dix ans ; je voudrais ne pas être adulte. Voilà.

À cause de la légende, du mythe Sagan, n'êtes-vous pas condamnée à ressembler à ce que le public voit en vous, c'est-à-dire une star du roman ?

Il y a un côté péjoratif dans « star du roman ». C'est à la fois plus puéril et plus sain que ça. Pour le public, je suis l'écrivain type : tête en l'air, qui vit au jour le jour, jette son argent par les fenêtres, mène l'existence de ses personnages. Cela correspond à un mythe qui était vrai du temps de Musset ou à l'époque de Fitzgerald, mais qui a disparu et dont je suis censée faire partie, ce qui ne me rend pas peu fière.

Vous sentez-vous conforme à votre légende ?

D'abord, on n'est jamais une légende. Une légende est faite de gros clichés. C'est la légende qui se conforme à vos traits les plus saillants. Elle fait de vous une espèce d'être bizarre monté sur pilotis... La réalité, c'est qu'au moment de *Bonjour tristesse*, j'avais dix-huit ans, un âge où, à cette époque, les filles n'étaient pas très libres. Il se trouve que je l'ai été grâce au succès de mon livre.

La liberté que vous avez prônée et dont vous avez joui, était-ce un privilège ?

Oui, j'étais privilégiée. Je le suis encore. J'ai eu la chance d'avoir les moyens de ma liberté. La liberté, ça consiste à disposer du temps et de l'espace, et ça coûte cher.

Et quand on fait le métier qu'on aime, quand on mène la vie qu'on désire, on est tellement privilégié... Si on prend dix personnes sur cette planète, nous sommes ceux qui ont de la chance ; les autres, huit sur dix peut-être, ont une vie effroyable, et souvent une mort affreuse.

Êtes-vous contente de votre vie ?

Oui, le plus souvent. Dès que j'ai commencé à lire, j'ai eu envie d'écrire. J'ai eu, comme tout le monde, à douze, treize ans, envie d'être géniale, célèbre, ce qui est à la fois enfantin et normal. Je voyais la célébrité comme un immense soleil rond qui se promenait au-dessus de nous... Puis, j'ai très vite vu que la célébrité, ce n'était pas un soleil rond, mais une série de petits bouts de papier avec, écrites dessus, des choses plus ou moins plaisantes. La gloire, ce n'était pas seulement les roses et les arcs de triomphe. Je l'ai fuie, j'ai refusé d'y penser, j'ai renoncé à la chercher comme à l'éviter. Mais il s'est trouvé quand même que le public a aimé ma littérature. J'ai vécu de ma littérature, sans que j'aie à faire autre chose ou à me plier aux desiderata de quelqu'un qui m'aurait fait vivre.

J'ai eu une liberté amoindrie quand j'étais amoureuse de quelqu'un, que je tenais à quelqu'un et qu'il me tenait. Mais on n'est pas amoureux tout le temps, Dieu merci. Autrement, malgré l'amour et la maladie – je connais assez les deux –, j'ai été heureuse. À part quelques passions contrariées, quelques accidents de voiture, quelques ennuis physiques, je n'ai connu jusque-là que le meilleur de l'existence. Et je suis libre.

Ne pensez-vous pas que vous avez connu la célébrité trop tôt ?

Non ! L'intérêt d'avoir du succès, c'est qu'après on ne pense plus au succès. On s'en débarrasse. Autant que ce soit tôt !

La notoriété ne vous gêne-t-elle pas ?

Non. Plus maintenant. Ou très rarement.

Ça vous amuse ?

Pas davantage.

Que pensez-vous de l'image qu'on a donnée de vous ?

L'image qu'on a donnée de moi pendant des années n'est pas forcément celle que j'aurais souhaitée, mais finalement elle était plus plaisante que d'autres. Tout compte fait, whisky, Ferrari, jeu, c'est une image plus distrayante que tricot, maison, économie... De toute manière, j'aurais bien du mal à imposer celle-là.

Que représente l'argent pour vous ?

C'est difficile de répondre, parce que je n'en ai jamais manqué. *Bonjour tristesse* est sorti alors que j'avais dix-huit ans : le pactole est arrivé à dix-neuf ans. Ce serait indécent de dire que l'argent n'a pas d'importance, c'est une chose nécessaire et commode pour être libre, pour pouvoir être seul. Le manque d'argent est terrible par la promiscuité qu'il implique. On est cinq dans une seule pièce, on est cinquante dans une rame de métro, on est quarante dans un bureau, on n'est jamais seul ! Et pouvoir être souvent seul, c'est là une des clés du bonheur.

J'ai toujours pensé que l'argent est un très bon valet et un très mauvais maître. Un moyen, pas un but. Or, bien des gens le laissent être un maître. Pourquoi ? Parce qu'il les rassure. Diderot disait : « L'or mène à tout. L'or qui mène à tout est devenu le dieu de la nation. » Il écrivait ça au siècle des lumières, et le siècle de l'atome le répète de plus en plus grossièrement à chaque génération.

Lorsque j'étais petite, on ne pouvait parler à table ni de l'argent, ni des biens, ni de la santé, ni des mœurs. Je ne vois pas un dîner maintenant où l'on parle d'autre chose.

Vous empruntez l'un de vos leitmotivs à Fitzgerald : « Les riches sont différents de nous. » Le pensez-vous réellement ?

Hemingway lui avait répondu : « Oui, ils ont plus d'argent. » Le problème, c'est que les riches pensent comme Hemingway. Ils croient qu'on ne voit que leur argent, et du coup cet argent devient sacrosaint. Il fait la différence, et toute différence est ressentie comme bonne ou mauvaise. Les riches lui vouent un culte, il est leur dieu. Il y a les fidèles, ceux qui en ont, et ceux qui n'en ont pas sont les païens.

Cette dévotion a quelque chose de sexuel aussi. L'argent est tabou, on ne peut pas y toucher.

On vous a accusée d'être dépensière, est-ce vrai ?

J'ai gagné de l'argent, j'en ai dépensé sans compter, ou en comptant trop tard. Je ne l'ai jamais gagné sur le dos d'autrui et je l'ai toujours dépensé avec d'autres. Je ne me sens coupable de rien. L'argent rend des services, il est fait pour être dépensé quand on a la chance d'en disposer. Si on a de l'argent et si on est une personne normale, enfin normale selon moi, on en fait profiter ceux qui en ont besoin. On rencontre toujours des gens qui ont besoin d'argent.

Vous est-il arrivé de refuser de donner de l'argent ?

Faute d'en avoir assez, j'ai dû apprendre à dire non. Personne n'a assez d'argent pour dire oui tout le temps, mais c'est dur.

Avez-vous souvent dit oui ?

Si l'on me rendait l'argent qui m'a filé entre les doigts pour des choses diverses, je serais drôlement à l'aise pour un bout de temps. Une des premières personnes qui m'ait tapée, c'est l'auteur dramatique Arthur Adamov. Il était déjà démuni et assez mal en point. Il me demande de l'argent, je lui donne un chèque. Il me dit : « Je ne vous rembourserai jamais mais je ne vous en voudrai pas. » J'étais plutôt stupéfaite. Il est toujours resté aimable et souriant avec moi. Et j'ai compris par la suite qu'il y avait très peu de gens assez généreux pour supporter de vous devoir de l'argent.

Vous n'aimez guère les gens qui possèdent...

Je ne pense pas qu'on puisse devenir très riche et le rester sans une certaine dureté de cœur. Tous les gens extrêmement riches que je connais sont des gens qui, à un moment ou à un autre, ont dû refuser de prêter ou de donner. La richesse, cela revient à dire non. Alors, les riches sont des hommes un peu sujets à caution. Les gens qui se plaignent de leurs ennuis d'impôts m'exaspèrent : avoir à donner beaucoup d'argent à son percepteur veut dire que l'on en gagne beaucoup. Les pauvres ne se plaignent pas de leurs impôts, ils en ont moins à payer et ils n'ont pas le temps de s'en plaindre.

À propos de l'argent, je voudrais parler du snobisme incroyable des

critiques qui me disent : « Les gens que vous décrivez sont des gens qui ont de l'argent, ils ne correspondent pas aux gens moyens, au peuple. » Enfin, ce qu'ils appellent le peuple. Or, moi, les lettres que je reçois me prouvent le contraire. Il semblerait que les êtres simples, les moins pourvus, n'aient le droit d'avoir que des sensations primaires, comme le froid, la faim, la soif, le sommeil ou le besoin de travailler, tandis que les sentiments comme l'ennui, la dérision, l'absurde seraient, dans la tête de ces messieurs, réservés à une élite. C'est assez étonnant comme snobisme.

Pourquoi aimez-vous le jeu ?

Ce qui m'attire dans le jeu, c'est que les participants ne sont ni méchants ni radins, et que l'argent retrouve là sa fonction exacte : quelque chose qui circule, qui n'a plus ce caractère solennel, sacralisé, qu'on lui prête ordinairement.

Quand avez-vous commencé à jouer ?

Je suis entrée dans un casino pour la première fois le jour de mes vingt et un ans : j'étais enfin majeure, j'avais le droit. Signe que je tournais autour depuis déjà longtemps. Il y avait une grande table de chemin de fer, j'ai navigué entre elle et la roulette. Ils sont restés mes deux jeux. Mais, pour jouer au chemin de fer, il faut avoir une assez grosse somme devant soi. À la roulette, on peut durer une heure, avec beaucoup moins d'argent. Et gagner à la roulette l'argent qu'on va jouer au chemin de fer.

Jouez-vous au poker ?

Très peu. Pour moi, le poker est un jeu d'hommes. Je ne connais pas de femmes qui jouent bien au poker. Il faut vouloir la mort de l'autre, et c'est un sentiment que je ne connais pas.

Quand il m'arrive de jouer avec des amis, au gin-rummy surtout, nous misons des haricots, nous faisons des différences de cent francs. Le jeu, ce n'est pas ça. Le jeu se joue contre la chance, contre des inconnus, sur un grand tapis vert, dans l'atmosphère des casinos.

Ce qui est amusant dans le chemin de fer, c'est le courant qui passe autour de la table. Devant tous ces inconnus, on se sent ami avec certaines têtes, au contraire certaines vous répugnent, et on joue avec certaines gens contre d'autres.

Ce qui est aussi épataant avec le jeu, ce sont les retours au petit

matin.

Même quand on a perdu...

Même quand on a perdu. Mais quand on a gagné, on a envie de réveiller tout le monde pour étaler son triomphe.

Comme le matin où vous avez acheté votre maison en Normandie il y a plus de trente ans ?

C'était un 8 août et, en jouant le 8 à la roulette, j'avais gagné huit millions. Ce matin-là, je devais quitter la maison que j'avais louée pour les vacances et il y avait un inventaire interminable à faire dans cette immense baraque délabrée. Le propriétaire, grognon, pas aimable, était devant la porte avec sa petite liste à la main. Quand il m'a dit qu'il voulait vendre cette maison pas cher, juste huit millions, je n'ai pas hésité. Pourtant, d'habitude, je n'ai jamais d'argent devant moi, je suis une perpétuelle locataire. Bizarre, d'ailleurs, ce propriétaire : dans une grande salle au rez-de-chaussée de la maison, il avait fait disposer un carré de parquet, et le soir, au son d'un gramophone, il dansait tout seul, alors que sa femme, paralysée, était couchée au premier étage. Le reste du temps, il courait les bergères.

La légende veut que vous ayez perdu des fortunes, est-ce vrai ?

C'est la légende. Les directeurs de casinos, notamment à Deauville, aimeraient bien que ce soit vrai. Qu'on ne voie pas pour moi, dans le jeu, un mauvais compagnon. De même que mes amis ont toujours été pour moi de vrais amis, le hasard a toujours été pour moi un vrai compagnon. Je touche du bois, je gagne plutôt au jeu. Les gens condamnent le jeu, l'argent du jeu, par moralité absurde, parce que tout argent qui n'est pas issu du travail est pour eux de l'argent déshonnête. Sauf l'héritage : les vieilles fortunes sont considérées comme honnêtes.

Dans la légende Sagan, il y a aussi les voitures : « Conduire pieds nus pour être en communion avec la mécanique », c'est bien ça ?

Ah ! l'homme qui a lancé cette phrase funeste est passé aux aveux : c'est le journaliste Paul Giannoli. Il m'a dit : « C'est moi qui ai inventé

cette phrase. » Je lui ai répondu : « Bravo, des années d'immortalité pour cette trouvaille qui me poursuit ! » En fait, comme tout le monde en vacances, je conduisais pieds nus de la plage à la villa, pour ne pas avoir de sable entre les doigts de pied, enfin, dans les chaussures. Je n'ai jamais pensé faire corps avec quoi que ce soit, d'inanimé j'entends.

À quand remonte cette passion ?

Mon amour de l'automobile date de mon enfance. Je me revois, à l'âge de huit ans, assise sur les genoux de mon père, « conduisant », prenant à pleines mains l'immense volant noir. Depuis, j'aime la voiture, aussi bien pour ce qu'elle est que pour le plaisir qu'elle me procure. J'aime la toucher, m'asseoir dedans, la respirer... C'est un peu comme un cheval qui comprend vos envies, qui répond à vos désirs. Il naît entre elle et vous une complicité, un échange de sentiments. L'un donne sa force, sa vigueur, sa vitesse. En échange, l'autre offre son adresse, son attention.

Qu'est-ce qui vous attire dans la vitesse ?

C'est la théorie qui consiste à dire qu'aimer la vitesse est un peu avoir le goût de flirter avec la mort ! Quand on aime la vie, on est attiré par la mort, son contraire. Dans la passion de la vitesse, il y a celle du grand saut, de l'enjeu. Un peu comme dans l'amour-passion, lorsqu'une personne s'investit totalement, devient littéralement happée par sa passion.

Dans la légende Sagan, il y a aussi la drogue...

On a dit que j'étais droguée, parce que je ne bois plus ou peu, et qu'on ne me voit plus dans les casinos ! Il faut bien qu'on dise quelque chose...

Il y avait tout de même du vrai dans le mythe Sagan...

Évidemment. J'aimais rouler vite, boire du whisky, vivre la nuit. Et j'ai goûté aux drogues.

Pourquoi aimez-vous la nuit ?

Parce que j'ai l'impression d'avoir du temps, et que les autres en ont aussi. Les gens que l'on rencontre la nuit n'ont pas de rendez-vous dans dix minutes, ils sont libres. Et puis, ils ont envie de parler, de s'expliquer, de vous mentir ou de vous dire la vérité, d'établir des rapports gratuits.

Comment expliquez-vous le phénomène Sagan ?

Il s'agit, avant tout, d'un phénomène sociologique. Le fait d'avoir écrit une histoire où le corps était perçu comme un élément naturel de notre société a, curieusement, fait scandale. Cela m'a beaucoup étonnée à l'époque, car mon intention n'était pas du tout perverse. *Bonjour tristesse* a dès lors fait boule de neige. Les gens ont été choqués. Aujourd'hui, on ne peut plus être choqué, car on a usé toutes les ficelles de la provocation.

Le mythe Sagan correspond à une génération et renvoie à des images : la plage de Saint-Tropez, les boîtes de jazz de New York, les Jaguar, les copains, une certaine idée de la liberté. Trouvez-vous les nouvelles générations différentes de ce que vous étiez ?

D'abord, je me méfie du terme « génération ». Il n'y a en fin de compte que des histoires individuelles. Il y aura toujours des êtres possesseurs de la grâce et des amoureux transis penchés sur un balcon. Cela dit, il me semble que nous avons davantage qu'aujourd'hui envie d'être différents. De nos parents, des autres. Et nos idoles étaient plus âgées que nous, qu'il s'agisse de Sartre ou de Billie Holiday. Nous avons envie de les admirer plutôt que de nous identifier à eux.

N'êtes-vous pas agacée par les commérages qui circulent parfois sur vous ?

Je suis aujourd'hui indifférente à ce qui me touchait au vif il y a vingt ou trente ans : l'exploitation systématique et caricaturale de ce que l'on pensait être ma vie privée. À l'époque de mes premiers livres, les journaux m'accablaient de réflexions malveillantes et me prêtaient des propos ridicules : j'avais beau limiter mes réponses dans les interviews à « oui » ou « non », je ne cessais de retrouver, sous mon nom, des phrases que je n'avais jamais prononcées. On m'a même soupçonnée d'avoir signé des romans qu'auraient écrits pour moi des membres de ma famille, c'est tout dire !

En général, j'évite de lire les commérages dans lesquels se complaît

encore, de temps en temps, une certaine presse : mais je réagis quand c'est nécessaire, par l'intermédiaire de mon avocat. Cela dit, si des gens prennent pour argent comptant les articles fantasmatiques qui donnent de moi l'image d'une femme entourée de brigands et de dealers, passant sa vie entre les casinos de Deauville et de Monte-Carlo, réveillonnant avec Madame Claude et grevant les caisses du budget de l'État en tombant malade à Bogotá, et si ces mêmes gens changent d'attitude à mon égard pour ces raisons, j'en déduis tout naturellement qu'ils cherchent à voir en moi celle que je ne suis pas. Perdre leur estime m'est alors indifférent. Il en est de même de ceux qui confondraient ce que j'écris avec mon soutien politique à François Mitterrand.

Quel regard portez-vous sur le « phénomène littéraire » Sagan ?

La presse, les gens ont parlé de phénomène. Je suis un écrivain dont on lit les livres. Cela n'a rien de phénoménal. C'est ce qu'on peut appeler un destin si l'on est romantique et un peu emphatique ; une carrière si l'on est cynique et pratique ; un accident si l'on n'aime pas mes livres ; une bonne chose si on les aime ; une réussite si on se place du point de vue du succès...

« ... Une œuvre et une vie également agréables et bâclées », c'est ainsi que vous avez vous-même résumé votre parcours dans le Dictionnaire des écrivains de Jérôme Garcin. Est-ce une provocation ?

Non, ce n'était pas une provocation. Il est vrai que j'ai écrit plein de livres bâclés. Pourtant, il m'est arrivé de refaire onze fois les cinquante premières pages d'un roman.

Pourquoi écrivez-vous ?

J'écris simplement parce que j'aime ça ! C'est un vice et une vertu, incompréhensible, et en plus une vertu qui devient un plaisir. Écrire est un métier très intime. Je n'aime pas les gens qui parlent toujours de ce qu'ils font, ça me casse les pieds, je ne voudrais pas en faire autant. Alors, j'évite de parler de mes rapports avec l'écriture. De toute façon, je crois qu'on ne peut inventer que ce qu'on sait déjà. Formuler ce que l'on sait fait apparaître des choses qu'on n'imaginait pas savoir. Est-ce avoir un certain rapport avec la mort et la postérité ? Je ne le pense pas. C'est sans doute vrai pour un homme. Pas pour une femme, enfin, pas pour moi. Peut-être que le fait d'avoir

un enfant nous libère de l'immortalité. Ça devient un sujet secondaire. L'enfant, c'est comme quand un arbre a une branche de plus. On vit, on meurt... On écrit.

Avez-vous une méthode de travail ?

Il y a quelque chose de paradoxal dans votre question. Écrire, c'est s'oublier. Comment voulez-vous décrire, sans un certain arbitraire, un processus dont la réussite exige précisément que l'on évite de penser à soi-même ?

Un livre, cela a l'air un peu romantique, un peu mélo, c'est fait avec du lait, du sang, des nerfs, de la nostalgie, avec un être humain, quoi ! Alors, la méthode pour l'écrire, ce n'est rien d'autre qu'une manière de se couper du temps et de la vie extérieure.

Imaginez que vous ayez une bande d'Indiens à vos trousses. Votre seule pensée serait de vous cacher au plus vite dans le premier arbre venu. Une méthode de travail pour un écrivain, ça se choisit de la même manière. C'est une question de refuge, de repli tactique. Jamais, en tout cas, le moteur de la création.

Parfois, vous n'écrivez pas. Pourquoi ?

Entre deux livres, je ne touche ni papier ni crayon. Je n'écris pas, parce que je suis quelqu'un de très paresseux. J'adore ne rien faire. Rester sur mon lit et regarder passer les nuages, comme dit Baudelaire, ou lire des romans policiers, ou aller me promener, voir des amis... Il y a un moment où des sujets me trottent dans la tête, où je commence par avoir de vagues idées, à voir de vagues silhouettes. Ça m'énerve. Puis il y a un moment où des pressions extérieures se manifestent... Le besoin d'argent, le fisc... Ce sont ces pressions qui m'obligent à passer à l'acte. C'est d'ailleurs pourquoi ma manière de vivre, qu'on m'a souvent reprochée, ma façon d'user de l'argent, de le jeter par les fenêtres au fur et à mesure, m'ont en fait sauvée. J'aurais été en sécurité, j'aurais eu de l'argent pour le reste de mes jours, Dieu seul sait comment cela se serait terminé.

Ces idées qui trottent dans ma tête, les pressions du dehors, tout se conjugue et devient une sorte de masse à laquelle je ne peux résister qu'en écrivant. Généralement, les nécessités du dehors et les envies intérieures se rejoignent, pratiquement au même moment. Mais si l'influence extérieure est en avance sur l'exigence intérieure, alors là, je m'arrache les cheveux, je me dis : je suis fichue, je n'ai plus d'inspiration, c'était un don du ciel qui est parti. C'est à chaque fois pire. Je suis persuadée que c'est fini. Et puis j'écris.

Qu'est-ce qui vous a conduit à l'écriture ?

Je crois que c'est la nature. J'aime la campagne, j'y suis née, j'y ai passé toute mon enfance, j'y ai vécu pendant la guerre. Je m'y sens très bien. Quand j'en parle dans mes livres, Bernard Frank me dit toujours – c'est un de ses grands trucs : « Quand tu racontes la campagne, tu écris : "L'automne était roux." » Cela le fait fondre en larmes.

Est-ce difficile d'écrire ?

Au début, c'est physiquement très pénible. L'écrivain est aussi un pauvre animal, enfermé dans une cage avec lui-même. Cela peut être même très humiliant. Parfois, on travaille toute la nuit et le matin, on se dit : « C'est pas ça. » Au début, je déchire beaucoup.

Il y a toujours un mauvais moment à passer. Quand l'histoire se met en place et que je ne sais pas très bien comment m'y prendre. C'est un travail de bûcheron, d'artisan. On place des pierres, on essaie de coller du ciment et puis, patatras, tout s'écroule. Les personnages ne sont pas là, on ne les voit pas, ils ne sont pas encore définis. On ne sait pas comment les faire bouger, on attend qu'ils se précisent d'eux-mêmes. On ne sait pas comment ils sont tournés ni ce qu'ils vont devenir, on leur prête juste un geste ou deux.

Puis, une fois que c'est parti, qu'ils existent, ça y est. On n'a plus qu'à les suivre. C'est quand mes personnages deviennent vraiment encombrants que je commence à écrire. Alors, là, j'écris très facilement, je ne m'arrête plus. Et quand ça marche, c'est formidable. Il y a véritablement des moments bénis. Oui, parfois, on se sent la reine des mots. C'est extraordinaire, c'est le paradis. Quand on croit à ce qu'on écrit, ça devient un plaisir fou. On est la reine de la terre.

J'ai parfois une envie animale d'attraper les mots. Quand je pense à certains mots, j'imagine que les sculpteurs, quand ils voient l'argile, ont la même envie. Mais le commenter... C'est comme si vous me demandiez si je préfère faire l'amour sans témoin ou devant un public. On peut voir, mais quand je n'y suis plus. C'est le plaisir de la forme et non du fond.

Je pense que pour les écrivains dits engagés, c'est le fond qui est censé prédominer, le message. Proust disait qu'un livre dans lequel on exprime un message est comme un cadeau sur lequel on laisserait l'étiquette. Au départ, c'est une impulsion sensuelle, esthétique, c'est comme si vous aviez une liaison avec quelqu'un de très séduisant et de très intraitable qui vous attend. Chaque étreinte peut être un bonheur

extatique ou un fiasco. Il peut vous démolir ou vous combler. Quelquefois on a le courage d'aller vers lui et parfois on hésite. Cette hésitation s'appelle la paresse de l'écrivain : c'est en fait la peur. Pour les écrivains qui n'ont pas cette impression de rendez-vous d'amour dangereux, cela doit être sinistre, ou lorsque le rendez-vous d'amour se transforme en rendez-vous d'affaires, et même si le lecteur ne le voit pas, cela doit être affreux. Même et surtout si on est sûr d'emporter l'affaire. La seule terreur que puisse avoir un écrivain, c'est de ne plus entendre les voix qui l'habitent. Même les mots, ces fidèles alliés, ces sujets, ces soldats peuvent se révéler n'être qu'une piétaille révoltée et désobéissante. Alors, il faut parfois, pour se réconcilier avec ses troupes, s'engager dans un long et délirant poème qu'on ne termine pas toujours.

Vous arrive-t-il de vous décourager lorsque vous écrivez ?

Oui, mais comme j'ai envie de continuer, je continue. Je suis plutôt maladroite de mes mains. Je ne crois pas que je pourrais faire autre chose. Je n'imagine pas de vivre sans écrire.

Finalement, êtes-vous heureuse de faire ce métier ?

Oui. Quoique être écrivain, c'est à la fois merveilleux et terriblement ingrat. Le sculpteur, le peintre, le musicien, lorsqu'ils créent, ont devant eux leur œuvre. Des couleurs, des sons, des formes. Ah ! le plaisir d'entendre la musique que l'on vient d'écrire... Ce doit être superbe. Le sculpteur peut avoir avec son œuvre un rapport sensuel, physique, immédiat. En revanche, quand un livre sort, l'écrivain, lui, se retrouve devant des signes sur du papier blanc. C'est l'angoisse, car, sans le lecteur, ces signes n'ont aucun sens. Et le lecteur, on ne sait jamais comment il va réagir.

Un jour, j'étais dans un autobus, devant une dame en train de lire un de mes livres, et tout à coup elle s'est mise à bâiller. Visiblement, elle s'ennuyait, alors j'ai fui. J'ai quitté l'autobus en quatrième vitesse et je suis rentrée chez moi à pied, quatre stations !

Cherchez-vous à plaire ?

Non, je ne cherche pas à plaire. Le canevas de mes histoires est très classique : un début, une fin, une histoire, des gens... En cela, j'écris différemment d'une certaine littérature moderne. Mes romans sont marqués par un besoin d'intrigue. Il faut écrire instinctivement,

comme l'on vit, comme l'on respire, sans vouloir être audacieux ou « nouveau » à tout prix.

Pourquoi écrivez-vous souvent court ?

Parce que j'ai fini ce que j'ai à dire, que j'en ai fini avec mes personnages. Pourtant, ce que je préfère au monde, c'est le roman. On se crée une famille avec laquelle on vit pendant deux ou trois ans. Le roman, c'est un long voyage avec des tas de gens auxquels on s'attache tout le temps du trajet. Une nouvelle, c'est un trajet très très court. Mais si j'arrivais à écrire de très beaux poèmes, je ne ferais plus rien d'autre. Seulement mes poèmes ne sont pas assez bons. Je passe ma vie à écrire des poèmes que je jette ou que je perds. J'aime perdre.

Lorsque vous écrivez, le livre vous suit-il dans la rue ?

Oui, de plus en plus, et je deviens assommante pendant six mois. Je suis assommante parce que j'y pense continuellement, comme à un problème à résoudre pour le lendemain ; ou bien, lorsque je suis triomphante, parce que j'ai bien travaillé. Quand on a écrit avec bonheur, on a toujours un petit côté supérieur qui doit exaspérer les autres. On a donc intérêt à écrire vite pour ne pas être agaçant trop longtemps.

Quand écrivez-vous ?

La nuit, parce que c'est le seul moment où on peut travailler tranquille, sans téléphone, sans les gens qui passent, les amis de mon fils... sans être dérangé. Travailler la nuit à Paris, c'est comme être à la campagne. Le rêve ! Je travaille de minuit à six heures du matin.

Écrivez-vous toujours à Paris ?

Non. À la campagne, je travaille l'après-midi. L'agrément de la campagne, c'est de pouvoir, quand on se lève, flâner dehors, regarder l'herbe, le temps qu'il fait. L'après-midi, vers seize heures, on dit aux autres : « Il faut que j'aille travailler. » On se plaint, on gémit, on joue une petite comédie. Et ce qu'il y a de charmant, lorsqu'on s'est bien entendu avec sa machine à écrire ou son stylo, c'est qu'on oublie l'heure du dîner.

Cela ne signifie pas que j'écrive mieux à la campagne. Je peux travailler à peu près n'importe où : sur un banc, au pied d'un arbre, en

voyage. Il n'y a que dans les cafés où il me serait difficile de travailler. Pas à cause du fond sonore mais à cause des gens, qui sont ce qui me distrait le plus sur la terre.

L'observation ne pourrait-elle pas être un stimulant pour la création ?

Croyez-vous vraiment que l'observation soit si importante pour un écrivain ? J'ai plutôt l'impression qu'il trouve la matière dans sa mémoire ou dans ses obsessions. L'imagination est chez moi la vertu dominante.

Lorsque j'ai une histoire en tête, je suis un peu comme une femme enceinte. Celle-ci ne pense pas tout le temps à son enfant, mais, de temps à autre, elle reçoit un coup de pied qui lui rappelle son existence. Ce peut être au cours d'un dîner ennuyeux, je les évite soigneusement, mais il arrive qu'on se fasse avoir. Ou bien, c'est au milieu de la nuit. J'allume, je cherche partout un crayon, je note mon idée sur un bout de papier, et, le lendemain, je l'ai perdu. Je prends beaucoup de notes, mais de nature purement imaginaire. Je peux vous l'assurer : pas un de mes personnages n'a été inspiré par des êtres réels, ce serait plutôt l'inverse. Ce sont mes personnages imaginaires qui ont tendance, eux, à gêner mes rapports avec les gens réels.

Travaillez-vous quotidiennement ?

Oui, quand le livre est lancé. Au début, je m'embarque toujours mal, je piétine. Je n'arrive pas à m'y mettre toutes les nuits. Après, c'est parti, et je ne m'arrête plus. Un été, je me souviens d'avoir travaillé pratiquement sans interruption. Il n'avait pas plu depuis très longtemps et, à l'instant même où j'achevais mon manuscrit, un violent orage éclata sur Paris. Comme tout le monde attendait cette pluie, je me suis dit que j'aurais dû finir plus tôt ce roman.

Travaillez-vous beaucoup votre français ?

Pas tellement. J'ai beaucoup lu, les mots viennent assez facilement. Et puis j'ai un truc très bien qui est le dictionnaire analogique Tchou. Je l'aime beaucoup. Quand j'ai des ennuis, je me jette dans le Tchou.

Vous arrive-t-il de vous censurer ?

Non, je ne crois pas. Il y a une censure lorsque l'on veut donner une image de soi-même. Mais un écrivain est quelqu'un qui veut savoir. Il

commence une histoire et il veut savoir ce qui va se passer le lendemain. Il y a des écrivains qui ne veulent pas qu'il se passe quelque chose : « Si j'écris cela, que va-t-on penser de moi ? » Si les écrivains pouvaient vivre tapis dans l'ombre, si leur personne physique, leur vie sociale n'étaient pas mises en cause à chaque instant par la télévision, la radio, la presse, etc., la littérature serait beaucoup plus passionnante. C'est la forme de censure qui me semble la plus précise aujourd'hui. Les écrivains veulent être moraux, ils veulent apparaître comme des gens justes, compréhensifs, tolérants : en un mot, comme des gens bien. Avant, on ne savait pas qui ils étaient, ils n'avaient pas de visage ; maintenant, comme tout le monde est en pleine lumière, tout le monde essaie de faire bonne figure. Ils oublient que la seule morale, c'est avant tout l'esthétique, la beauté. Ils veulent être conformes à certains critères d'anticonformisme. Ils acceptent volontiers d'être des réprouvés ou des cyniques mais, en tout cas, quelqu'un de marquant et de dessiné. Une image d'eux-mêmes. En plus, ils veulent ne pas se donner trop de mal pour rien. Ils veulent que ce soit positif, ils refusent le rôle de bouffon, artiste, parasite. Alors qu'en fait tout cela ne sert à rien. Tout est inutile. Il ne restera rien. C'est gratuit, la littérature. On vit dans une société empirique, matérialiste. Tout est récupéré, récupérable, tout doit servir, tout doit être utile. Or, la littérature ne sert à rien. Ce n'est ni son objet ni sa nature. Les écrivains sont des gens qui crient dans le désert et ils doivent se moquer qu'il y ait un type avec un magnétophone pour en faire un disque. Si on écrit en pensant qu'on est le reflet d'une société ou qu'on est un wagon du train historique, on se trompe. Je parle de la littérature actuelle. Les écrivains ne veulent plus être gratuits, c'était la théorie de Proust : ils veulent illustrer leur époque, et leur époque n'a aucune importance en elle-même, c'est la manière dont ils la voient qui en a. Car leur époque, c'est Shakespeare, Baudelaire, Pouchkine. Il est possible que les défauts de leur époque leur donnent les accents ou la force, la pulsion de Shakespeare. Il est possible que parfois on meure de faim en Inde et qu'un écrivain, par révolte, trouve une voix géniale pour en parler. Mais il est aussi possible que cette même famine contribue à la mélancolie égoïste d'un quidam. Cette mélancolie lui inspirera un très beau roman d'amour chez des gens repus. L'écrivain ne doit pas servir son époque mais s'en servir.

Ne pensez-vous pas que l'écrivain a un rôle à jouer ?

À part des exemples très limités (Zola, Voltaire, Rousseau avant la Révolution, Soljenitsyne), le rôle de l'écrivain est avant tout poétique. Il est bien plus souvent commentateur que provocateur. À l'époque de

Rousseau, les gens qui lisaient étaient déjà des privilégiés. Rousseau a plus influencé les commentateurs de la Révolution que ceux qui l'ont faite. Les écrivains croient qu'ils influencent mais ils se trompent. Les choses bougent par les événements, uniquement : par contre, l'absence d'objectif spirituel est un facteur de trouble terrible. On vit sur des mots qui n'ont plus aucun sens. Par exemple, l'État ne représente plus du tout les citoyens : ce qu'on appelle la croissance, dont on nous rebat les oreilles, est une notion périmée, ridicule dans les pays développés. On fait vivre les gens au milieu de faux impératifs. On nous dit à la fois que la croissance diminue de façon tragique et à la fois qu'on sera bientôt cinq milliards. On ne propose plus que des faits concrets, et on oublie que les gens vivent par leur interprétation des faits. On prend les gens pour des crétins : on leur propose – quand on la leur propose – une augmentation de leurs biens matériels, et on oublie qu'ils ont aussi besoin de rêver. L'écrivain peut les y aider, c'est même son principal rôle. Mais encore faudrait-il qu'on laisse aux lecteurs le temps de rêver. Leur capacité visuelle est comblée par la télévision. Par rapport à la télévision, l'écrivain est un bien car il permet, par un millier de façons, de choisir ses images et d'exercer son imagination.

Vous critiquez-vous ?

Je me critique sans me critiquer, sans me voir. Je me dis : puisque c'est comme ça, c'est comme ça. Je ne suis pas très travailleuse. Je continue, je continue et à la fin je vois. Dans l'ensemble, je n'aime pas les gens qui se vantent de travailler beaucoup, ou qui attendent l'inspiration, bref, qui font un numéro d'écrivain. J'utilise toujours ma paresse au maximum. La paresse est nécessaire. C'est beaucoup avec du temps perdu qu'on fait des livres, avec de la rêverie, en ne pensant à rien. Et puis, un jour, les personnages se forment. Je ne crois ni aux techniques ni au nouveau roman. Ce qui est beaucoup plus important, c'est qu'il y a tout l'être humain à fouiller. Le seul sujet pour un écrivain, c'est ce qui se passe dans la tête et le cœur des gens. Le reste est anecdotique, sans intérêt.

Vous décrivez beaucoup quand vous écrivez. N'avez-vous jamais envie d'inventer, de sortir de l'ordinaire ?

J'invente toujours. Mes personnages n'imitent jamais les gens que je connais, ce serait grossier. Mais pour sortir de l'ordinaire, non. L'irréel me barbe. Je n'ai jamais pu lire de contes de fées. L'ordinaire est riche, les êtres sont multiples, différents, complexes...

Êtes-vous intimidée par vos personnages ?

Non, pas du tout. Pas assez d'ailleurs. J'ai parfois un peu de condescendance envers eux. Il arrive que certains deviennent différents de ce que j'avais prévu au départ. Comme on dit de manière romanesque : « Ils vous échappent. » Moi, je ne me sens pas dépassée par eux. J'ai l'impression de les nourrir, de les aider au contraire. J'ai un mal fou à faire que mes personnages tournent mal. Je les aime bien. Je ne saurais pas, comme Flaubert, avoir des héros que je mépriserais. Je les évite dans la vie de tous les jours.

Comment définiriez-vous vos héros ?

Je crois que ce sont des marginaux. Mais, bien sûr, ils ne le savent pas. Être marginal implique qu'on ne sait pas qu'on l'est. Les gens qui se disent marginaux ne le sont pas vraiment. Mes marginaux à moi ont un certain sens de la gratuité, ce qui n'est plus de mise, d'ailleurs, de nos jours.

Ils sont toujours en état de rupture... Ils ont des problèmes sentimentaux, des ennuis d'argent, la jeunesse les quitte...

Tous les héros de roman sont en état de rupture quand commence le livre. C'est nécessaire. Le bonheur du héros fait le malheur du romancier. Que peut-on dire sur quelqu'un qui est heureux ?

À une exception près, dans Un peu de soleil dans l'eau froide, il n'y a pas de personnages absolus dans vos livres. Pourquoi ?

L'absolu, en littérature, c'est trop facile. Un personnage absolu vous conduit à aller droit vers une solution qui est déjà fixée. Ce qui m'intéresse, c'est la longue et incertaine bataille, parfois médiocre, parfois enivrante, des gens ordinaires, avec leur existence.

Vos personnages ne sont pas obsédés par la vie et la mort...

Non.

Ils sont obsédés par l'instant présent.

Bien sûr, comme moi d'ailleurs.

Vous avez beaucoup écrit sur la vieillesse et l'amour...

À partir d'un certain âge, on a pour les gens que les sentiments qui vous arrangent, qui ne prennent que la place qu'on peut leur donner. C'est une question d'horaire. J'ai des amies qui ont organisé leur vie avec un amant dont les exigences correspondent à leur organisation de vie. C'est cela la vieillesse, que les sentiments se plient à vos habitudes, cette seconde nature. On choisit les gens en fonction de la place qui reste. C'est une victoire sinistre. Le refus de l'imprévu. Ces femmes sont des gageuses, les autres femmes subissent l'organisation de quelqu'un d'autre. Les gageuses tiennent à une idée qu'elles ont d'elles-mêmes et agissent à quinze comme à soixante-cinq ans selon le personnage qu'elles veulent paraître. Mais en général, à cinquante ou soixante ans, les gens choisissent des sentiments commodes, ils ne veulent plus prendre des coups. Si peu se disent : « J'y vais. »

Avez-vous une théorie quant à la « scène d'amour » ?

Je n'ai pas de théorie préconçue quant à la « scène d'amour » quand je commence un livre ; je n'ai pas de plan, seulement une situation et des personnages que je fais vivre ensemble, et qui sont toujours susceptibles d'évoluer d'une manière que je n'avais pas imaginée au départ. Il arrive qu'un personnage exprime une opinion non préméditée qui me le rend brusquement sympathique ou antipathique. Quand j'écris un roman, j'ai parfois l'impression que je continue à écrire pour connaître la suite.

De la même façon, les scènes d'amour s'amorcent d'elles-mêmes, on y arrive naturellement, par le biais du récit. Et, finalement, la nature de ces scènes est conditionnée par le caractère des héros qui y participent. Je n'aime pas tellement la description précise des choses de l'amour. L'amour, lorsqu'il existe, qu'il est possible et qu'il est partagé, relève d'un miracle poétique et charnel. C'est ce miracle que je voudrais exprimer tout en ne pouvant le décrire tout à fait.

Parlez-vous de vous dans vos livres ?

Non, ça ne m'intéresse pas. Je ne cherche jamais à m'identifier à mes personnages. Ce sont peut-être des émanations de moi-même mais ils ne sont pas moi. L'imagination et la vie, ce n'est pas la même chose. Un livre, c'est toujours un peu mythique. C'est une espèce de rêverie, de fantasme qui n'a pas forcément de rapport avec la vie. Ce qui est amusant, c'est de donner la vie à des personnages qu'on ne connaît pas. C'est beaucoup plus drôle que de parler de soi.

Est-ce difficile de parler de soi ?

Non, mais c'est moins intéressant. Je me parle de temps en temps, bien sûr, quand j'ai le temps. J'ai des rapports assez amicaux avec moi-même. Je me supporte mais je ne me passionne pas.

Malgré cela, vos livres vous ressemblent-ils ?

Sûrement, mais je ne sais pas trop en quoi.

La lucidité est-elle indispensable pour écrire ?

Oui, tout à fait.

Ne faut-il pas au contraire s'abandonner, perdre le contrôle de soi-même ?

En poésie, oui, mais pas en littérature. La pudeur est un moyen comme un autre de contrôler un récit, de le maîtriser. Un chef-d'œuvre est rarement un livre impudique. Il n'y a pas d'impudeur chez Stendhal, voire chez Dostoïevski.

Avez-vous l'impression d'avoir emprunté quelque chose à quelqu'un ?

J'ai dû emprunter à tous les gens que j'ai lus avec passion. J'ai dû emprunter inconsciemment à tout le monde. C'est sûr. À Stendhal et à Proust dans les meilleurs cas, à Paul Bourget dans les mauvais.

Vous-même avez situé vos livres : ni Proust – ni roman de gare... Quel est donc votre « genre de littérature » ?

Ce n'est pas un « genre de littérature ». C'est une littérature qui est la mienne. Et que je juge honnête, parce qu'elle n'excède pas ses prétentions. Je ne cherche pas à délivrer de message, à faire autre chose qu'écrire. Cela dit, la lucidité n'implique pas une modestie outrée. Je considère que j'ai du talent. Plus de talent que beaucoup de gens ne le disent. Mais peut-être moins que certains ne l'affirment. Plus de talent que les neuf dixièmes des gens qui sont publiés actuellement. Mais je ne suis pas Sartre, je n'ai pas écrit *Les Mots*.

Vous avez dit : « Proust a du génie, moi j'ai du talent. » Considérez-vous que vous n'aurez jamais de génie ?

Je continue à rêver que ça puisse s'acquérir. Si je ne le croyais pas, je n'écrirais pas. J'ai dû dire cela à une époque où je pensais qu'il y avait une frontière entre le génie et le talent. Aujourd'hui, je ne sais pas... Si, il y a le génie de Proust. Proust a du génie, c'est évident. Pour avoir du génie, il faut sans doute ne faire que ça, ne se consacrer qu'à ça. Moi, j'ai passé ma vie à la vivre plus qu'à écrire.

N'avez-vous jamais envisagé de changer votre vie pour devenir un écrivain de génie ?

Non, oh non ! Peut-être, si j'étais sûre de le devenir, j'arrêteraï de vivre, mais l'enjeu est très lourd et le résultat incertain... Proust a arrêté de vivre parce qu'il avait de l'asthme et ne pouvait plus faire le joli cœur. Moi, je n'ai pas d'asthme, c'est embêtant !

Vous est-il arrivé de penser que vous écriviez un chef-d'œuvre ?

On pense toujours que le prochain livre sera un chef-d'œuvre. J'ai parfois de vagues idées sur ce qu'il faudrait faire pour « resserrer », mais c'est tellement vague... De toute façon, ce serait un truc sur l'amour, avec très peu de personnages... Il faudrait que tout passe par leurs têtes, que j'arrive à me dédoubler et à être chacun d'entre eux. Il faudrait aussi que, face à un problème, j'évite de faire une pirouette ou une jolie phrase. Et puis, si un jour je me dis : « Voilà, j'ai écrit le livre que je voulais écrire », j'imagine que je serais gâteuse, paranoïaque, que j'aurais perdu tout sens critique. Ce serait tragique.

Ne vous arrive-t-il pas d'avoir peur du déjà-dit ?

Alors là, on s'en fiche. Renouveler les thèmes, changer les décors, c'est une manie de la presse. Comme disait Cocteau : « La mode, c'est ce qui se démode. » On écrit ce qu'on a envie d'écrire. Un point, c'est tout. Les « néo », quoi qu'ils soient, m'assomment.

Pensez-vous qu'un jour vous arrêterez d'écrire ?

Il y a tellement de gâteaux qui écrivent jusqu'au dernier moment

que, moi aussi, je pourrais écrire des choses gâteuses. De toute façon, tant que je n'aurai pas écrit ce chef-d'œuvre immortel, je n'arrêterai pas. C'est énervant quand même !

Aimez-vous vos livres ?

Quand je commence à les écrire, non. Cependant, au moment du nirvana dont je parlais tout à l'heure, oui. Après, j'ai encore un petit moment de tendresse pendant deux ou trois mois. Puis je m'en sépare quand ils tombent dans le public.

Les relisez-vous ?

Jamais. On pourrait très facilement me coller sur mes propres livres.

Êtes-vous en général d'accord avec vos critiques ?

Rarement. Je les trouve ou trop pour ou trop contre. Rarement juste au niveau. Surtout pour *Bonjour tristesse*, le succès était démesuré. Je n'ai jamais rien compris à ce succès. Je me dis parfois : c'était un livre bien écrit, et puis il y avait cette idée de la non-culpabilité, de liberté dans l'amour. Mais, enfin, ce ne sont pas des raisons suffisantes. Heureusement, je n'étais pas assez bête pour croire que j'avais fait une œuvre d'art. J'avais dix-sept ans, mais j'avais beaucoup lu et notamment Proust !

Il y a une critique qu'on me fait souvent et qui est fausse. Curieusement, les gens ont toujours dit que je faisais évoluer mes personnages dans un petit monde doré. C'est faux. Je place mes personnages dans divers milieux. D'ailleurs, quand j'ai écrit un livre qui se déroulait dans les mines, les gens ont dit : « De quoi se mêle-t-elle ? »

On vous reproche souvent vos images...

Elles sont nécessaires. Je garde une image quand elle me paraît bonne. Le lyrisme, c'est le développement d'une exclamation. Si on ne peut plus s'exclamer ! À quoi servent les couleurs, les sentiments ? Qu'ils aillent au diable s'ils n'aiment pas ça ! J'ose parce que ça me plaît. Ces couchers de soleil, ces bateaux qui rentrent à l'aube, ferreux et embués, je les ai vus. Toute littérature est conventionnelle. On ne fait rien de bon quand on écrit pour faire nouveau. À un couturier qui me vantait un truc impossible parce que ça n'avait jamais été fait, je

n'ai pas pu m'empêcher de dire que si ça n'avait jamais été fait, c'était parce que ce n'était pas « à faire », parce que c'était vilain.

La « petite musique » dont on parle toujours à propos de votre écriture, ça vous agace ?

Je m'y suis habituée. La « petite musique », le « ton doux-amer », je peux faire moi-même la panoplie Sagan.

Y a-t-il, selon vous, une écriture propre à la femme ?

Je ne crois pas qu'il y ait une écriture spécifique de la femme, mais il y a peut-être une littérature féminine, en ce sens que beaucoup écrivent en pensant qu'elles sont des femmes, et en voulant soit affirmer, soit nier leur féminité. Cela donne des romans ou plaintifs ou secs. Personnellement, quand j'écris, je ne pense pas aux différences de sexe. L'idéal serait d'être absent de ses œuvres. La bonne littérature, c'est celle pendant laquelle on ne pense pas à l'auteur. Malheureusement, la mode est au contraire. Quand on lit les *Karamazov*, on ne pense pas à Dostoïevski. C'est le gros défaut de la littérature actuelle : les écrivains veulent se dessiner, au lieu de dessiner leur héros. C'est à la fois prétentieux et pitoyable. C'est plutôt plus visible chez les hommes actuellement. Si la femme écrivain pense à elle, cela se sent. Si elle aime écrire, elle ne pense pas à elle. Elle ne pense pas, tout simplement. Quand les écrivains étaient anonymes, la littérature était beaucoup plus vivante ; maintenant, les écrivains essaient de se retracer dans leurs œuvres. C'est souvent narcissique. Il est beaucoup plus intéressant de lire un livre où l'écrivain s'exprime à travers des héros. Il n'y a plus ce souci d'autosatisfaction. Maintenant, le personnage de l'écrivain est plus important que ses personnages. Les gens se souviennent mieux de moi que de mes personnages.

Qu'est-ce que l'écriture vous apporte de plus précieux ?

Un but passionnel et inaccessible – un but, malgré ou grâce à cela, toujours désirable. L'écriture, c'est imaginer ce que savait notre moi. Écrire est la seule vérification que j'aie de moi-même. C'est, à mes yeux, le seul signe actif que j'existe, et la seule chose qu'il me soit très difficile de faire. Quand j'écris, j'ai toujours le sentiment d'aller directement à un échec relatif. C'est à la fois fichu et gagné. C'est à la fois désespérant et excitant. On a parfois, en écrivant, la sensation de retrouver des vérités enfouies en soi et qui ont la gentillesse de

remonter à la surface, de se montrer. Le rôle de l'écriture est de me mettre toujours en question, d'être mon perpétuel moteur et de ne jamais me rassurer. Si je n'écrivais plus, la vie serait différente, je n'aurais plus envie de trouver les mots qui correspondent à ce que je sens, je n'aurais même plus envie de comprendre ou de connaître, la vie serait morte.

Quelle définition donneriez-vous de l'écriture ?

Inventer ce qu'on savait déjà... Rassembler toutes nos faiblesses, celles de l'intelligence, de la mémoire, du cœur, du goût et de l'instinct, comme si elles étaient des armes... Et les jeter à l'assaut de « rien », du blanc papier que notre imagination nous propose sans cesse.

À quel âge avez-vous commencé à lire ?

Dès trois ans, je m'emparais d'un livre et me pavanais dans la maison... parfois en le tenant à l'envers. Tout cela, j'imagine, pour me donner des airs importants ! Ma mère ne m'a jamais lu de contes de fées, le soir, dans mon lit. Je détestais cela, et je continue. Sans doute parce que j'ai horreur de leur côté irréel, factice. Par contre, j'adorais les romans de Claude Farrère, pour leur exotisme je suppose, mais elle ne m'en lisait pas. Autrement, mes parents ne m'ont jamais dit : « Il ne faut pas lire ceci, il faut prendre exemple sur cela. » Donc, je piochais à gauche et à droite. À une certaine période de mon adolescence, Camus a beaucoup compté pour moi, plus même que ce *Cheik et son cheval* que je dévorais, très petite, mais dont j'ai oublié l'auteur.

Aujourd'hui, est-ce que vous lisez beaucoup ?

Je lis tout le temps, même lorsque j'écris. Dans ce cas-là (qui représente assez peu de temps !), j'évite bien sûr de lire des livres sublimes, je donne plutôt dans la Série noire. Quand j'ai travaillé plusieurs heures sans m'interrompre, je me repose en lisant. Confier sa pensée à quelqu'un qui pense à votre place, surtout quand il s'agit d'un livre vif, c'est pour moi le comble du repos. J'adore ça, et ça me rend optimiste.

Et jalouse, parfois ?

Quand un livre me plaît, je suis trop contente, je crois, pour être

jalousie. Envieuse serait plutôt le mot. Mais c'est l'impression de bonheur qui domine, quand par exemple je découvre *La Promenade au phare* de Virginia Woolf que jusque-là je trouvais barbante, quand je relis *Le Rouge et le Noir*, ou Proust... J'aime relire plus encore que lire.

Qu'est-ce que vous achetez dans une librairie ?

N'importe quoi, j'achète tout, j'achète à chaque fois deux ou trois Série noire, des romans étrangers, beaucoup de traductions de l'américain ou de l'anglais. J'adore Iris Murdoch, Saul Bellow, William Styron, Jerome Salinger, Carson McCullers, John Gardner... Et Katherine Mansfield. J'ai beaucoup apprécié le livre que Anthony Burgess – qui me barbe en général – a consacré à Somerset Maugham : *Les Puissances des ténèbres*, il m'a fait beaucoup rire. C'est désopilant comme *La Jument verte* de Marcel Aymé. *Les Aventures de M. Pickwick* de Dickens, ou les livres d'Evelyn Waugh sont aussi pleins de scènes géniales qui me font tordre de rire.

Quels auteurs français aimez-vous ?

Proust bien sûr, Proust que je relis régulièrement, chez qui je découvre toujours quelque chose de nouveau. Alors, je repars en arrière, je tourne les pages, je reprends ma lecture. Chaque fois, je découvre encore tel ou tel aspect qui m'avait échappé, et je sais que j'y reviendrai toujours.

Il y a aussi *La Chartreuse de Parme*. Ah ! Stendhal !... En revanche, je ne voue pas un culte à Flaubert, je le trouve « macho ». Je trouve tout d'abord que son image de la femme est très réductrice. Il n'a pas voulu saisir les nuances et les subtilités du sexe faible. Ses descriptions très machistes m'agacent, c'est irritant. Je n'accroche vraiment pas avec lui. Le premier écrivain à avoir dépeint une femme intelligente fut Stendhal. Avant lui, les femmes étaient toutes vues comme des objets de désir ou des garces. Il fut bel et bien l'un des premiers à bousculer cet archétype. Heureusement d'ailleurs !

J'aime aussi Maupassant, comme tout le monde.

Plus près de nous, il y a Cocteau dont je relis toujours les poésies.

Revenons à Proust. Qu'aimez-vous en lui : son monde, la distance entre ce monde et celui dans lequel vous vivez, l'écriture ?

J'aime toute la matière, tout ce qu'il dit sur les gens, sur le comportement des gens, sur la psychologie des gens, j'aime ses

énormes développements avec cette espèce de minutie. J'aime la manière dont il s'est acharné à tout soulever, à tout décortiquer chez l'être humain. Je trouve que cette passion est quelque chose d'extrêmement tendre.

Pour vous, Proust, ce sont plus les gens que le milieu ?

Les gens, oui. Le milieu, ce n'est pas du tout l'essentiel, c'est la solitude et les moyens que prennent les gens pour la briser. Dans Proust, c'est la quête de tout le monde : trouver quelqu'un avec qui partager un peu l'existence.

C'est une interrogation pour vous ?

Oui. Ça l'est chez tout le monde. Je connais peu de gens qui soient résignés à vivre seuls. Sauf peut-être les grands hommes. Je ne sais pas.

Y a-t-il un courant littéraire, ou une école, ou un milieu, dont vous vous sentez plus proche, ou bien vous considérez-vous résolument en dehors des courants littéraires ?

Non, je ne me sens d'aucun courant et je ne crois pas qu'il y ait tellement de courants littéraires à l'heure actuelle. Les écrivains, en France, sont très séparés, très individualistes.

Vous avez connu le nouveau roman et, d'une certaine façon, vous lui avez survécu. Quels sont vos rapports avec Robbe-Grillet ?

J'ai aimé certains de ses livres. Pas tous. Il y a aussi des livres de Marguerite Duras que j'ai aimés. Elle est avant tout une grande romancière.

Avez-vous lu les romanciers populaires, les feuilletonistes du siècle dernier ?

J'ai lu Alexandre Dumas, Michel Zévaco, sa série des *Pardaillan*, Eugène Sue.

Leur trouvez-vous du talent ?

Oui, beaucoup. C'est très amusant. Il y a chez eux un humour perpétuel. On les imagine comme des collégiens en train de s'esclaffer des aventures de leurs personnages. Il y a dans leurs récits une allégresse communicative et on les sent complices avec leur public.

Est-ce que Joyce compte beaucoup pour vous ?

Pas du tout. J'ai un mal fou à le lire. J'ai lu *Les Gens de Dublin*, ouvrage excellent mais hermétique.

Que pensez-vous du monologue intérieur chez Joyce ?

Celui de Bloom est une grande découverte. J'apprécie cette innovation technique, mais la plupart de ses livres me tombent des mains.

Qui aimez-vous dans la littérature française actuelle ?

J'ai peu lu de bons livres français, ces dernières années. Il y a des gens très doués, pourtant. Bernard Frank, qui est vraiment un écrivain, peut-être le meilleur, François-Olivier Rousseau que l'on a sous-estimé et qui a écrit de très bons romans. Et Jacques Laurent ; son *Stendhal* est une merveille et il a écrit le plus joli récit paru sur le chômage que j'aie jamais lu. Ça s'appelait *Le Mutant*, je crois, c'était présenté sous une couverture racoleuse et moche, mais c'est un livre passionnant.

Sartre, lui, est à part ; il me touche, me bouleverse et m'éblouit à la fois comme écrivain et comme homme. Les auteurs romanciers ont tendance à se replier sur eux-mêmes, à se raconter, à ne s'intéresser qu'à eux. Ce n'était absolument pas le cas de Sartre. Vous savez, écrire est un acte tellement périlleux, exaltant. Il faut pour cela beaucoup d'orgueil, de vitalité, d'intelligence, de force. On se jette soi-même aux fourneaux, on brûle, puis on ressort esquiné, épuisé, annihilé. Alors, il faut beaucoup de force pour s'intéresser aux autres. Moi, a priori, j'ai tendance à croire que les autres sont intéressants.

En 1979, cinq ans avant la publication de *Avec mon meilleur souvenir*, où je parle de Jean-Paul Sartre, je lui avais écrit une lettre parue dans *Le Matin de Paris* et dans *L'Égoïste*.

« Cher Monsieur,

« Je vous dis "cher Monsieur" en pensant à l'interprétation dite enfantine

de ce mot dans le dictionnaire : “un homme quel qu’il soit”. Je ne vais pas vous dire “cher Jean-Paul Sartre”, c’est trop journalistique, ni “cher maître”, c’est tout ce que vous détestez, ni “cher confrère”, c’est trop écrasant.

« Il y a des années que je voulais vous écrire cette lettre, il y a, en fait, presque trente ans, depuis que j’ai commencé à vous lire. Et, à la fois, il n’y a que dix ans ou douze, depuis que l’admiration, à force de ridicule, est devenue assez rare pour que l’on se félicite presque du ridicule ou peut-être moi-même ai-je assez vieilli ou assez rajeuni pour me moquer aujourd’hui de ce ridicule dont vous ne vous êtes, superbement, jamais soucié vous-même.

« Seulement, je voulais que vous receviez cette lettre le 21 juin, jour faste pour la France, qui vit naître, à quelques lustres d’intervalle, vous, moi, et plus récemment Platini, trois excellentes personnes, portées en triomphe ou piétinées sauvagement – vous et moi uniquement au figuré, Dieu merci – pour des excès d’honneur ou des indignités qu’elles ne s’expliquent pas. Mais les étés sont courts, agités et se fanent. J’ai fini par renoncer à cette ode d’anniversaire, et pourtant il fallait bien que je vous dise ce que je vais vous dire et qui justifie ce titre sentimental.

« En 1950, donc, j’ai commencé à tout lire ; et depuis, Dieu ou la littérature savent combien j’en ai aimé ou admiré d’écrivains, notamment parmi les écrivains vivants, de France ou d’ailleurs. Depuis, j’en ai connu certains, j’ai suivi la carrière des autres mais, s’il en reste encore beaucoup que j’admire en tant qu’écrivains, vous êtes bien le seul que je continue à admirer en tant qu’homme. Tout ce que vous m’aviez promis à l’âge de mes quinze ans, âge intelligent et sévère, âge sans ambitions précises, donc sans concessions, toutes ces promesses, vous les avez tenues. Vous avez écrit les livres les plus intelligents et les plus honnêtes de votre génération, vous avez, même, écrit le livre le plus éclatant, à mes yeux, de talent de la littérature française : Les Mots. Dans le même temps, vous vous êtes toujours jeté tête baissée au secours des faibles et des humiliés, vous avez cru en des gens, des causes, des généralités, vous vous êtes trompé parfois (ça, comme tout le monde), mais (et là contrairement à tout le monde) vous l’avez reconnu chaque fois. Vous avez refusé obstinément tous les lauriers moraux et toutes les exploitations matérielles de votre gloire, vous avez refusé le pourtant prétendu honorable Nobel, alors que vous manquiez de tout, vous avez été plastiqué deux fois lors de la guerre d’Algérie, jeté à la rue sans même sourciller, vous avez imposé aux directeurs de théâtre des femmes qui vous plaisaient pour des rôles qui n’étaient pas forcément les leurs, prouvant ainsi avec faste que pour vous “l’amour pouvait être le deuil éclatant de la gloire”. Bref, vous avez aimé, écrit, partagé, donné tout ce que vous aviez à donner et qui était l’important, en même temps que vous refusiez tout ce que l’on vous offrait et qui était l’importance. Vous avez été un homme autant qu’un écrivain, vous n’avez jamais prétendu que

le talent du second justifiait les faiblesses du premier, ni que le bonheur de créer seul autorisait à mépriser ou à négliger ses proches ni les autres, tous les autres. Vous n'avez même pas soutenu que se tromper avec talent et bonne foi légitimait l'erreur.

« En fait, vous ne vous êtes pas réfugié derrière cette fragilité fameuse de l'écrivain, cette arme à double tranchant qu'est son talent, vous ne vous êtes jamais conduit en Narcisse (pourtant un des trois seuls rôles réservés aux écrivains de notre époque, avec ceux du petit-maître et du grand valet). Au contraire, cette arme supposée à double tranchant, loin de vous y empaler avec délices et douleur comme beaucoup, vous avez prétendu qu'elle vous était légère à la main, qu'elle était efficace, que vous l'aimiez, et vous vous en êtes servi, vous l'avez mise à la disposition des victimes, des vraies à vos yeux, celles qui ne savent ni écrire, ni s'expliquer, ni se battre, ni même parfois se plaindre.

« Et ne criant pas après la justice parce que vous ne vouliez pas juger, ne parlant pas d'honneur parce que vous ne vouliez pas être honoré, n'évoquant même pas la générosité parce que vous ignoriez que vous étiez, vous, la générosité même, vous avez été le seul homme de justice, d'honneur et de générosité de notre époque : travaillant sans cesse, donnant tout aux autres ; vivant sans luxe comme sans austérité, sans tabou et sans fiestas (sauf celles fracassantes de l'écriture), faisant l'amour et le donnant, séduisant mais tout prêt à être séduit, dépassant vos amis de tous bords, les brûlant de vitesse et d'intelligence et d'éclat, mais vous retournant sans cesse vers eux pour le leur cacher. Vous avez préféré souvent être utilisé, être joué, à être indifférent, et aussi, souvent être déçu à ne pas espérer. Quelle vie exemplaire pour un homme qui n'a jamais voulu être un exemple !

« Vous voici privé de vos yeux, incapable d'écrire, dit-on, et sûrement aussi malheureux parfois qu'on puisse l'être. Peut-être alors cela vous ferait-il plaisir, ou plus, de savoir que partout où j'ai été depuis vingt ans, au Japon, en Amérique, en Norvège, en province ou à Paris, j'ai vu des hommes et des femmes de tout âge parler de vous avec cette admiration, cette confiance et cette même gratitude que celles que je vous confie ici.

« Ce siècle s'est avéré fou, inhumain, et pourri. Vous étiez, vous êtes resté, intelligent, tendre et incorruptible. Que grâces vous en soient rendues ! »

C'est l'homme que vous avez vraiment aimé...

Parmi les gens que j'ai admirés, c'est celui que j'ai le plus aimé. Mon père est mort au moment où j'ai bien connu Sartre. Mon père était très différent, mais il y a eu une espèce de relais qui s'est fait intellectuellement et moralement. Sartre était gai comme un pinson. Les mensonges qu'il faisait à la belle Simone !

Vous l'avez rencontré un après-midi dans un endroit mal famé...

C'était dans une maison de la rue Vavin, un après-midi. J'étais moi-même accompagnée, je tombe sur Sartre avec une femme, et on se croise. Bien sûr, on ne se dit pas bonjour ni rien. Le soir, par un hasard extravagant, j'ai dîné avec lui, mon mari et Simone de Beauvoir.

Quels étaient vos rapports ?

Avec Sartre, je m'entendais merveilleusement bien. Nous étions nés tous les deux un 21 juin, moi trente ans après lui. Il m'appelait « l'espiègle Lili » parce que j'avais toujours des projets fous. Il me manque beaucoup. On ne s'est pas vus pendant vingt ans, et un jour, je l'ai rencontré par hasard ; il était déjà un peu malade et je lui ai écrit cette lettre. Il l'a lue, il m'a demandé de venir le voir, je me suis précipitée. Dans la dernière année de sa vie, on dînait ensemble tous les quinze jours au restaurant. On parlait de la vie, on parlait de l'amour. Des femmes principalement... À propos des femmes qui avaient été ses maîtresses, qui n'étaient pas de très bonnes actrices et à qui il donnait pourtant les rôles principaux dans ses pièces, il me disait : « Les gens sont drôles ! À quoi ça sert d'avoir un triomphe au théâtre si ensuite on vous fait la gueule toute l'année ! »

Je me sentais sa mère car, comme il était quasiment aveugle, je lui coupais sa viande et lui tenais la main quand il se déplaçait ; sa fille aussi, parce qu'il me donnait son avis sur tel ou tel problème privé. Je ne peux pas supporter tous ces trucs que j'ai lus sur lui après sa mort, quand les gens racontaient comment il laissait tomber ses morceaux de gruyère sur son complet-veston. Ça m'a horrifiée. Il était malade mais il était marrant comme tout, charmant et extrêmement courageux.

On ne parlait vraiment de rien, ni de mes livres ni des siens, on disait des bêtises, c'était très gai. En revanche, on parlait des œuvres que nous aurions voulu écrire, de ce qu'il aurait voulu écrire et qu'il n'avait pas eu le temps d'écrire, et qu'il n'écrit pas puisqu'il était aveugle... Je me souviens d'une nouvelle qu'il n'avait pas pu rédiger à cause de sa cécité. C'était une situation aussi tragique que la sienne. Mais, jusqu'à la fin, il s'est comporté de la manière la plus tonique, la plus morale, la plus tolérante qui soit. Il m'avait expliqué que les gens très intelligents n'étaient jamais méchants. « Je n'ai connu, me disait-il, qu'un seul type à la fois très intelligent et méchant, c'était un pédéraste qui vivait dans le désert ! »

Vous deviez faire sensation dans les restaurants...

Moi, bégayant pour demander une table, et lui me tenant par la main, on faisait au restaurant des entrées de comiques. Ça l'amusait d'ailleurs.

Simone de Beauvoir n'était-elle pas jalouse ?

Je ne pense pas, elle n'avait aucune raison de l'être. Mais tous les gens qui étaient autour de Sartre étaient très jaloux de lui. Quand j'arrivais, il était déjà tout prêt à partir, dans le hall d'entrée avec son manteau sur le dos. Il me disait : « On file ? » Alors, on filait.

Était-il très gamin ?

Très. Quand je lui coupais des morceaux de viande trop gros pour lui, il me disait : « Ah ! Ah ! Le respect se perd ! » Moi, je mangeais trois fois rien et lui mangeait comme dix. Nos appétits étaient sensiblement égaux aux poids de nos œuvres.

Sartre vous manque-t-il ?

Bien sûr.

Il était...

Charmant, intelligent, plein d'humour !

Craignait-il de mourir ?

Nous n'avons jamais parlé de ça. Ni des gens qu'on connaissait ensemble. On a toujours parlé comme si on était sur un quai de gare !

L'amour en somme ?

Une forme d'amour... de ma part certainement !

Une passion brève...

Si elle n'avait pas été interrompue par la mort, elle continuerait,

chez moi en tout cas.

Quels autres auteurs français contemporains aimez-vous ?

Philippe Sollers, pas ses relations avec les femmes mais une manière d'être triste qui est assez touchante chez lui. Patrick Modiano et Jean-Marc Roberts me touchent aussi.

J'aime moins certains romans, à la mode aujourd'hui, où on veut faire de la littérature avant de faire une histoire, où on veut apprendre plus que raconter.

Mais c'est difficile de faire de la littérature en France. Si on fait attention à la critique, on est tout le temps coincé. Il n'y a plus de bonne critique, en fait : rien qui vous aide à écrire. Tout y est subjectif, un article est un numéro d'auteur qui ne vous apprend rien.

Et l'édition, sert-elle bien la littérature ?

Il y a très peu de gens qui ont vraiment lu, dans l'édition, qui aiment vraiment la littérature et qui ont des postes correspondant à leurs capacités. En revanche, nombreux sont les ignares qui ont des postes énormes. J'ai eu la chance de commencer avec des éditeurs qui avaient à la fois le talent et l'argent. Aujourd'hui, on ne soutient pas assez les écrivains qui commencent et vendent peu sur un premier livre. Il faudrait leur laisser le temps de mûrir.

Quel souvenir gardez-vous de votre premier éditeur, René Julliard ?

C'était un homme absolument charmant. En tant qu'éditeur, je ne sais pas, parce que je suis arrivée avec ce livre qui a été publié comme ça. Il aimait le livre et il y croyait. Et puis, c'est devenu ce que c'est devenu, ce qui fait qu'après, j'étais un peu l'apprenti sorcier. Il lisait mes livres et il ne pensait pas tellement à les modifier. Ça marchait comme ça. Il était plus mon éditeur qu'un conseiller littéraire. Mais c'était un homme exquis.

Quel est votre roman d'amour préféré ?

Impossible de n'en citer qu'un. Il y a *L'Idiot* de Dostoïevski ; c'est un roman d'amour épouvantable : il aime tout le monde, elle n'aime que lui. Et aussi *La Prisonnière* de Proust – la mécanique démontée à ce point-là ! Je voudrais aussi parler de *La Chartreuse de Parme*, *Les Palmiers sauvages* de Faulkner, *Un lit de ténèbres* de William Styron.

Vous avez connu quelques « monstres » dans votre vie. Comment était Zanuck, par exemple...

Zanuck, moi, je l'ai connu amoureux de Gréco. Amoureux et malheureux, à l'époque. Donc touchant. Forcément humain.

Et Orson Welles ?

Personne au monde, je crois, ne peut donner autant l'impression du génie tant il y a en lui quelque chose de démesuré, de vivant, de fatal, de définitif, de désabusé et de passionnel... Welles aimait un type d'hommes, le sien sans doute : violent, tendre, intelligent, amoral, riche. Obsédé et épuisé par lui-même, force de la nature, subjuguant, terrorisant, jamais compris et ne s'en plaignant jamais. Ne s'en souciant d'ailleurs probablement pas... On ne pourra jamais faire un film sur Welles, du moins je l'espère, parce que personne au monde n'aura sa stature, son visage, et surtout dans les yeux cette espèce d'éclat jamais adouci qui est celui du génie.

Et Tennessee Williams ?

Cet homme était bon. Il avait en lui, comme Sartre, comme Giacometti, comme quelques autres hommes que j'ai connus trop peu, il y avait en lui une parfaite incapacité à nuire, à frapper, à être dur. Il était bon et viril.

Est-ce que François Mitterrand continue de venir déjeuner régulièrement chez vous en tête à tête ?

Cela arrive tous les quatre, cinq mois, quand il a le temps. Il fait téléphoner par sa secrétaire : « Je peux venir déjeuner ? » Alors, il arrive, tranquillement, tout seul. Les voisins, dans le couloir, sont un peu surpris. C'est un invité charmant, toujours à l'heure et toujours de bonne humeur. On ne parle pas de politique. J'essaie de lui servir un plat qu'il ne mange pas dans les banquets : un pot-au-feu, par exemple. C'est un homme intelligent qui aime la littérature, qui a de l'humour. J'admire l'homme qu'il réussit à rester malgré le pouvoir.

Quelle est la place de Bernard Frank dans votre vie ?

C'est mon meilleur ami avec Jacques Chazot. Nous avons, Bernard et moi, beaucoup cohabité. Certains jours, on ne pouvait plus se supporter, on se serait presque tués. Il a ses passions, moi les miennes. Mais nous nous sommes toujours retrouvés après que l'un eut assisté aux derniers soubresauts amoureux de l'autre.

Quel est le défaut que vous préférez chez un homme ?

Une certaine forme d'insouciance. Il faut savoir être douce avec les hommes. Les hommes sont de grands enfants, de grands poulains. Il faut les prendre par la peau du cou et leur parler gentiment. C'est comme les enfants. Il ne faut pas les secouer tout le temps. Dès qu'un homme sent que l'on est un peu faible, il est enchanté et devient protecteur. Les hommes sont très protecteurs, Dieu merci ! Ils sont comme les femmes ont besoin qu'ils soient.

On dit que vous vivez avec une bande...

En fait, je vis avec des gens, trois ou quatre personnes. Si je pouvais vivre avec eux en bande, ce serait délicieux. Mais le mot bande évoque, seulement, le whisky et la rigolade, une facétie énorme. En fait, j'ai de très vieux amis, mais je n'ai pas de « clan » comme on l'a dit.

Vous déménagez souvent, pourquoi ?

Parce que j'aime ça. Peut-être aussi parce que mes parents ont vécu dans le même appartement pendant cinquante-cinq ans. Au début, je suivais les gens qui m'intéressaient ou qui habitaient dans un quartier qui me plaisait. Aujourd'hui, je peux rester jusqu'à cinq ans dans le même appartement, ça n'est pas si mal. Je n'ai pas le temps de posséder. J'adore changer de cadre, j'adore regarder passer de nouveaux nuages. Je ne sais pas si je suis une bonne maîtresse de maison. Quand la femme de ménage me demande ce que j'ai prévu pour dîner, ça me plonge dans des abîmes d'angoisse.

La reconnaissance de grands écrivains vous touche-t-elle ?

En fait, peu de grands écrivains m'ont reconnue comme un des leurs. Les critiques et journalistes ont mis vingt ans à admettre que j'étais autre chose qu'un phénomène publicitaire.

François Mauriac, Tennessee Williams, pourtant, vous ont reconnue ?

Oui et avec eux, Sartre. Ils m'ont dit que j'avais le droit d'écrire : cela m'a fait énormément plaisir.

Fréquentez-vous beaucoup d'écrivains ?

À part Bernard Frank, non, pratiquement pas.

Que pensez-vous des gens qui vous entourent ?

Certains sont intelligents, certains sont bons, gentils... Il y en a que j'aime beaucoup pour des raisons précises. Je ne les aime pas parce qu'ils sont des noctambules, mais parce qu'ils sont eux-mêmes. On dit d'eux qu'ils sont superficiels mais, en réalité, ce qu'il y a de superficiel, c'est l'opinion qu'on a sur des gens que l'on ne connaît pas. Dès qu'on les connaît, on a une vue plus profonde, plus claire.

Beaucoup de vos amis sont drôles. Est-ce cela que vous attendez d'eux ?

Oh non ! pas uniquement. Je n'attends pas forcément d'eux qu'ils soient drôles. J'attends d'eux qu'ils soient heureux, qu'ils soient gais. J'attends d'eux... enfin, j'espère pour eux. Vous savez, il y a un âge, vers quarante ans, où les gens se disent qu'ils ont pris le tournant plus ou moins élégamment, plus ou moins facilement. Alors, j'ai des amis qui ont bien tourné ou mal tourné. Je ne sais pas si, par rapport à eux, ils considèrent que j'ai bien tourné. Je ne sais pas.

On a l'impression d'une grande acuité dans votre regard sur les autres et en même temps d'une grande indulgence. Est-ce parce que vous n'attendez le salut de personne ?

J'attends à la fois tout et rien des gens. J'attends tout en ce sens que j'attends d'eux qu'ils m'aiment, qu'ils soient chaleureux, que la vie soit chaude. Mais je n'attends de personne de m'aider à subsister ni à me conduire.

Est-ce de l'indulgence ou de l'indifférence ?

De l'indulgence. Je ne me sens pas du tout indifférente. Vous savez, à part quelques péripéties, j'ai eu une vie tout à fait bénie par les

dieux. Donc, ce serait bien le diable si je me réveillais amère ou frustrée.

On vous dit fidèle à vos amis. Mais eux, l'ont-ils toujours été avec vous ?

Non. J'ai eu des copains, ou des connaissances, ou des relations qui se sont révélés un peu minables. Quand les gens sont minables avec moi, je les oublie sur-le-champ. Je suis vaguement étonnée et je les oublie aussitôt. C'est assez commode d'ailleurs.

La vie vous amuse alors ?

Oui ! Même très souvent. Tout m'amuse, les autres, les rencontres, les voyages. Les gens m'intéressent par ce qu'ils font, par leur nature, par leur manière d'agir, de se défendre dans la vie, par leur sensibilité, leur intelligence, leur bonté. J'aime bien les gens.

Vous qui connaissez tout le monde et que tout le monde connaît, avez-vous encore envie de faire des rencontres ?

J'en fais plein ! Pas forcément des rencontres d'amitié, mais des rencontres de hasard... Dans les bistrots, des gens, qui ne me connaissent pas, me parlent... Cela n'est peut-être pas évident en ce moment même, mais je préfère écouter que parler...

Vous aimez vous occuper des gens un peu égarés...

Le ridicule en public m'est complètement indifférent... Et puis, je sais trop bien dans quelle confusion on peut parfois se trouver, pour l'avoir éprouvée moi-même ! D'instinct, j'ai envie d'assurer la protection des enfants, des chiens, des ivrognes...

Ces gens que vous invitez à longueur d'année, ce sont tous des amis ?

Oui. Il sont très agréables dans ma vie, mais pas nécessaires.

Que faites-vous quand vous ne travaillez pas ?

Je profite du temps et de l'espace. Je me promène, je vois des gens, je ne fais rien... Tout ce qui est nouveau m'amuse, parfois avec excès. Heureusement qu'il me faut, de temps en temps, travailler, car si je

n'avais pas eu à écrire des livres, je me serais peut-être plongée jusqu'au cou dans des excès néfastes, ou tout simplement dans la paresse... Par goût, je me serais contentée d'écrire un livre tous les dix ans, j'aurais peut-être publié des poèmes ! Et je passerais tout mon temps à écouter de la musique que j'aime.

En écoutez-vous souvent ?

Quand j'en ai envie, c'est-à-dire deux fois par semaine environ. Surtout la nuit, parce qu'on est tranquille et qu'il n'y a pas de téléphone. J'ai une passion pour la musique de chambre de Beethoven, je suis dedans jusqu'au cou, et ça dure. Il y a le *Septuor* de Beethoven, par l'Octet de Vienne, qui est superbe.

Qu'aimez-vous particulièrement dans ce morceau ?

Je ne sais pas. C'est une voix, quelqu'un qui demande à être aimé. Dans le septuor, il y a deux mouvements qui vous attaquent droit, sans entrée, sans allegro. Il n'y a rien, tout juste la phrase qui part.

Quel genre de musique écoutez-vous encore ?

J'adore aussi ces chansons américaines qu'on passe à la radio, avec des paroles un petit peu foutraques, des sentiments un peu décousus et ce martèlement simpliste derrière. Les groupes américains, quand ils ne sont pas trop bruyants, j'adore ça.

Avez-vous appris le solfège ?

Oui, quand j'étais petite, durant la guerre. Il y avait une veuve de guerre méritante qu'il fallait absolument faire vivre. Elle avait fait un petit clavier en carton avec des dièses à l'encre de Chine. Et je devais m'entraîner sans le son. J'ai renoncé complètement au solfège à ce moment-là.

Qu'est-ce qui vous attire chez les musiciens ?

Tous ces métiers qui ont un rapport direct avec les sens m'ont toujours fait envie. La peinture, on voit ce qu'on fait. La musique, on l'entend immédiatement. Ce n'est pas le cas de la littérature : avec ces mots petits et noirs, on a moins de récompense. L'horreur de la

littérature, si je peux dire, c'est que tous les gens sachant lire et écrire vous jugent. Ils vous donnent des conseils, peut-être bons, un peu inutiles. Mais on n'ira jamais dire à un musicien qui a écrit une fugue, vous savez, moi, à votre place, j'aurais mis un piano, pas un violon. Pour un peintre et son tableau, c'est pareil.

Et le théâtre ?

Le théâtre m'amuse follement, parce que j'adore son atmosphère, les répétitions, l'odeur du bois, les décors qu'on met en place, les acteurs qui rentrent dans leur rôle, les crises de nerfs... Tout un monde clos et un peu fou. Et puis, le public décide en trois heures, lors d'une première, comme au baccara, du sort de la pièce. Plusieurs mois de travail, ceux de l'auteur, ceux des acteurs, en dépendent. Pour tout cela, j'aime les acteurs, leur sensibilité, leur intelligence du texte, leur narcissisme qui est la matière même de la création.

Quand on fait un four – ce qui arrive parfois –, pour tous ces gens plongés là-dedans depuis des semaines, c'est comme si une bombe atomique leur tombait sur la tête.

Avez-vous aimé écrire pour le théâtre ?

C'est très grisant pour un auteur de voir son texte prendre corps avec des acteurs. On n'est plus seul face à sa feuille de papier. Et quand le rideau se lève les soirs de première, plus rien n'est sûr. Chaque fois, c'est un banco.

Contrairement à vos romans qui sont souvent en demi-teintes, vos pièces recèlent de sombres machinations, pourquoi ?

J'ai l'impression que dans un roman, il faut prendre des gens à peu près ordinaires, dont les sentiments puissent être acceptables, reconnaissables par tout le monde. Comme dans la vie. Alors qu'au théâtre, comme il y a des règles très précises d'unité, on peut mettre en scène des gens exceptionnels, des fous. L'excès de contraintes et l'excès de liberté font que la pièce s'équilibre d'elle-même.

Que pensez-vous de la télévision ?

Avant, quand une famille se retrouvait le soir, elle se parlait. Maintenant, c'est fini. On dîne en regardant la télé, et on considère inutile d'échanger deux mots. Je crois que même si le fils arrivait en

disant : « Papa, j'ai tué la bonne », le père n'entendrait pas ! Même dans le Lot, ils ont été gagnés par la maladie. Dans mon village, il n'y en avait qu'une seule, au café, et tout le monde trouvait les programmes idiots. À huit heures du soir, on faisait le tour de la ville, on se parlait de choses et d'autres, des noix, des châtaignes, des raisins... Il y avait des gens drôles qui racontaient des histoires. Maintenant, les volets sont clos à huit heures du soir : tout le monde est devant la télé, qui est devenue le grand igloo, ou plutôt la grande poubelle pour oublier les problèmes. Même les jeunes s'y enlisent peu à peu... Sincèrement, c'est un fléau lamentable.

Vous arrive-t-il néanmoins de la regarder ?

Rarement.

Vous avez travaillé pour la télévision, quel souvenir en gardez-vous ?

J'ai fait un essai, *Les Borgia*, qui a été assez catastrophique pour des histoires de production hallucinantes. Au dernier moment, il a fallu remplacer toutes les batailles par des récits de batailles. J'aime mieux ne plus y penser, c'était terrifiant.

Vous avez aussi travaillé pour le cinéma...

J'ai tourné un court métrage en trois jours, avec trois personnes, qui a eu le premier prix au festival de New York. Et j'ai fait un film qui a été un flop total, que personne n'a vu. Il est sorti à Paris pendant le festival de Cannes. Les critiques n'étaient pas bonnes, les gens n'aimaient pas beaucoup, alors, stop, le cinéma. Le court métrage, c'est peut-être plus ma longueur. Cela dit, s'il y avait un fou prêt à me donner de l'argent pour faire un film, je n'hésiterais pas.

Qu'aimeriez-vous tourner ?

Une histoire qui ne se passerait pas à table. Parce que j'en ai par-dessus la tête, dans tous les films que je vois, il y a toujours des gens assis dans des cafés en train de manger. Ça me tue.

Aimeriez-vous travailler avec des metteurs en scène ?

Oui, beaucoup. Mais, bizarrement, j'ai l'impression que les metteurs

en scène font tous leur histoire eux-mêmes, qu'ils ne cherchent pas d'auteurs. En tout cas, ils ne pensent pas à moi.

Moi, j'adorerais ça. J'ai fait un film avec Claude Chabrol, *Landru*, j'ai travaillé un peu avec Alain Cavalier sur un de mes livres, *La Chamade*. Mais il vaut mieux, à mon avis, travailler sur des textes qui vous sont étrangers.

Avez-vous été déçue par les adaptations cinématographiques de vos livres ?

Il y en a eu certaines qui étaient effrayantes, *Un certain sourire*, qui était un cauchemar. Et puis, il y en a eu quelques-unes qui étaient plus ou moins bien.

Le film vous concerne-t-il une fois que vous avez publié le roman ?

Oui, quand je le vois, je suis parfois stupéfaite. Si on vend un livre aux Américains, ça veut dire qu'on abandonne complètement l'enfant à ses nouveaux parents, et cela se passe généralement en dehors de vous. C'est l'éditeur qui s'en occupe.

Ne se sent-on pas trahi ?

On est forcément trahi. Si on est trahi par des gens qui ont du talent, c'est mieux. Si on est trahi par des jean-foutre, c'est plus embêtant.

Y a-t-il une actrice « saganesque » dans le cinéma actuel ?

Meryl Streep. Elle pourrait jouer tous les rôles de tous mes livres et de toutes mes pièces. Elle peut tout faire sans jamais sombrer dans la vulgarité. C'est une actrice incroyable.

Si on devait tourner votre vie à Hollywood, cela vous serait-il désagréable ?

Tant que je vivrai, on ne la tournera pas... Et puis, qui pourrait la raconter ? Il y a des moments, des passages que j'ai complètement oubliés. Mais tant que je vivrai, on ne la tournera pas. Après, ma foi, s'il se trouve quelqu'un d'assez fou pour se lancer dans cette sorte de projet... J'imagine la tête de Bernard Frank se voyant interprété par

un acteur américain.

Y a-t-il eu des périodes dans votre vie, comme les peintres ont leur période rose ou leur période cubiste ?

Oui. Il y a eu l'adolescence et la jeunesse. Et puis, il y a eu la période de la fête continuelle qui a été assez longue. Très longue. Maintenant, il y a une période plus tournée vers le travail, un peu plus calme. En fait, il y a eu des périodes de tranquillité au milieu de la fête, et des périodes de fête au milieu de la tranquillité. Tout a toujours été un peu emmêlé.

Hormis la France, y a-t-il des pays qui vous ont inspirée ?

Des pays qui m'ont surprise, oui. J'ai adoré le Cachemire où j'ai passé trois semaines sur un bateau-hôtel. C'est l'endroit que j'ai préféré dans le monde. J'habitais sur un lac. Je regardais le lac, le lac me regardait. Mon frère et moi allions chasser l'ours. On grimpait dans les montagnes avec les sherpas. Moi, au bout de trois cents mètres, je demandais grâce. Je restais au pied d'un arbre avec mon fusil en me disant : « Je finirai bien par voir un ours. » Et puis, j'ai pensé : « Mais si l'ours arrive, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? » Alors, j'ai grimpé en courant sur l'arbre avec mon fusil. Puis, une fois en haut de l'arbre, je me suis dit : « Mais les ours, ça grimpe aux arbres. » Alors, je suis redescendue en courant. Pendant deux heures, youp, youp, j'ai fait des allers et retours dans l'arbre en me donnant des coups de crosse dans les jambes et le dos. Dieu merci, l'ours n'est pas venu.

Et le Japon ?

J'y suis allée pour donner des conférences à la noix, et je n'ai, hélas, rien vu sauf la Françoise Sagan japonaise. Elle avait deux fois mon poids et deux fois ma taille. C'était assez comique, parce qu'on était tous assis par terre et qu'elle m'a dit avec une petite voix aigrette : « Vous savez que je pourrais être votre fille. »

Alors, je lui ai répondu : « Ah ! ça, non ! Ce n'est pas possible. » Elle était vraiment trop vilaine. Et là, j'ai cafouillé, j'ai marmonné, pour me rattraper, des choses comme : « D'une part, j'ai un fils » et : « Je n'ai pas connu d'homme japonais à l'époque de votre naissance. » Elle était très fâchée.

Quelles qualités morales comptent à vos yeux ?

Le respect des gens. Je ne supporte pas qu'on les humilie. Je place la tolérance, l'indulgence, j'allais dire la bonté d'âme, au-dessus de tout. Comme la politesse.

Qu'est-ce que la politesse pour vous ?

Être poli, cela veut dire anticiper, ou penser : « N'a-t-il pas du mal à mettre son manteau ? » – « Vais-je m'asseoir avant qu'elle ne soit assise ? » – « Est-ce qu'il n'est pas plus simple que je lui tiennne la porte pour qu'elle passe ? » Enfin, des choses aussi bêtes.

La politesse est aussi une question de temps. Il faut du temps pour dire « Merci infiniment », du temps pour dire « Auriez-vous la gentillesse de m'indiquer la rue Machin ? » et tout bêtement du temps pour prêter attention à l'autre, quel qu'il soit.

Avez-vous l'impression que la politesse disparaît ?

Avant, elle était exigible, elle était même un signe de virilité chez les hommes et de féminité chez les femmes. Maintenant, elle a complètement disparu. Quand, par miracle, je rencontre quelqu'un qui est poli, j'en tombe à la renverse.

Bizarrement, la courtoisie est un souci très démocratique puisqu'elle inclut l'égalité : qu'on ne jouisse pas de quelque chose sans en faire partager l'autre. On ne partage pas qu'avec ses pairs ou avec les gens d'un même milieu. En fait, la courtoisie, c'est l'imagination de l'autre... Avec un vague souci de la réciprocité.

Et que pensez-vous de la grossièreté des conducteurs ?

Je crois que la fameuse violence de certains dans leur voiture, les altercations viennent en grande partie du fait que leur voiture est devenue leur cellule, le ventre de leur mère.

Le fait d'être sur quatre roues en caoutchouc ne coupe pas du reste de l'humanité, je ne crois pas, bien que le caoutchouc soit effectivement un isolant... Les voitures font cage de Faraday pour tout, et pour tout le monde.

Et l'intelligence ?

C'est un luxe qui, hélas, n'est pas à la portée de tous. Au fond, l'imagination me paraît être la vertu cardinale. Avec de l'imagination,

on se met à la place des autres, et alors on les comprend, donc on les respecte. L'intelligence, c'est, d'abord, comprendre au sens latin du terme. Et qu'on ne me dise pas que, derrière ceux qui nous piétinent, il y a une âme tendre et meurtrie à épargner : les gens sont ce qu'ils font, rien d'autre.

Je crois qu'il est préférable d'être bête et ébloui qu'intelligent et déçu. Peut-être parce que j'y accorde une valeur morale, je tiens au bonheur. De nos jours, on n'arrête pas de parler du bonheur, de dire qu'il est indispensable d'être physiquement, politiquement, sexuellement heureux... Or, j'ai l'impression que cette définition est entachée d'un certain discrédit, qu'on y attache une notion d'ambition un peu fâcheuse. En fait, on se méfie du bonheur et on s'ingénie à lui accorder des qualités de facilité, d'inefficacité. Pour moi, c'est tout le contraire. Le malheur ne vous apprend rien, il vous coupe les jambes. Il vous met le dos au mur.

J'ai toujours eu honte quand j'étais malheureuse. C'est un état dégradant, c'est imbécile de ne pas être heureux. On sait que ça va passer et ça ne passe pas. Écrire, ça ne sert à rien à ce moment-là. L'idée que les épreuves nourrissent, quelle belle blague ! On apprend bien plus quand on est heureux. On apprend plus des gens tranquilles dans leurs amours.

Le bonheur vous rend plus disponible, et surtout plus vertueux. Or, être vertueux, n'est-ce pas le but de toute société et de l'humanité ? Regardez les journaux, les manuels d'histoire, tout le monde veut être vertueux !

Aujourd'hui, tout homme qui parle à la télévision se dit bon citoyen, bon père, proche des pauvres et des faibles, pour les contacts humains, blabla, etc. Imaginez quelqu'un qui viendrait dire : « Moi, je me fous des gens, je me fous des pauvres, je mange uniquement des spaghettis, j'aime bien être gros, j'ai plein d'argent et le soir, je vais draguer les petits garçons à la sortie des lycées ! » Si un type faisait ça, je serais emballée, mais il est évident que ça choquerait à mort.

Quels sont les sentiments qui vous font le plus peur ?

Le mépris, la compassion. En revanche, j'aime éprouver de l'admiration.

Qu'aimez-vous chez les autres ?

Un mélange de charme et d'intelligence, la bonté. Je considère personnellement que le plus important, c'est la tendresse. C'est là qu'on teste la véritable intelligence.

J'aime qu'un individu n'agisse pas différemment de ce qu'il promet de faire. Dès que les gens passent par le regard des médias, ils changent pour plaire, c'est dommage.

Avez-vous peur de la solitude ?

Non, pas du tout. Les gens qui m'entourent sont des gens que j'aime bien et qui m'aiment bien, en dehors de mon succès, je crois. La solitude est plus difficile à trouver qu'à fuir. Comme l'espace et le temps... Avoir des mètres carrés autour de soi et une nuit entière devant soi, c'est formidable !

Pourtant, vous parlez souvent de la solitude, pourquoi ?

La solitude est un sujet qui a toujours été à la mode, dans toutes les modes, et qui me paraît spécialement frappant maintenant. J'ai l'impression que la solitude marche d'une manière inversement proportionnelle aux progrès de la communication. On peut se joindre, il y a mille manières techniques de se rejoindre, de communiquer les uns avec les autres, et il me semble que plus la science fait des progrès de ce côté-là, moins les rapports humains en profitent.

Pensez-vous que la solitude est la même dans tous les milieux ?

Chez les snobs, il est de bon ton de prétendre qu'à part les ennuis matériels (ce qui n'est déjà pas mince !), les gens du peuple n'ont aucun souci métaphysique. Selon eux, les questions importantes et vitales seraient réservées à une élite. Imbécillité ! Il n'y a pas besoin d'avoir fait Polytechnique pour se demander ce qu'on fait sur terre... Reste qu'une des rares choses que l'argent ne puisse pas acheter, c'est le confort moral. Enfin, le « confort moral », une espèce de facilité à vivre avec soi-même.

Pensez-vous que la solitude soit la même chez les hommes et chez les femmes ?

Oui, absolument. On est seul, on meurt seul et, dans l'espace de temps, assez bref d'ailleurs, qui nous est imparti, on essaie désespérément de croire qu'on ne l'est pas, que quelqu'un vous comprend, vous écoute, vous regarde. Ce n'est même pas une illusion, c'est une forme d'aspiration, d'envie, qui peut être comblée un certain temps.

L'amour est apparemment le seul système pour échapper à cette solitude-là. Provisoirement. L'amour, une fois qu'il est fini, cassé, brusquement, on ne vit plus pour quelqu'un ou sous le regard de quelqu'un, vis-à-vis de quelqu'un ; la solitude devient d'autant plus horrible qu'elle est sensible tout le temps.

J'ai lu une phrase de Chateaubriand qui m'a paru extraordinaire : « Ce n'est pas tant de perdre quelqu'un qui est atroce, parce que au fond l'existence de quelqu'un on peut s'en passer, mais c'est de renoncer à ses souvenirs, aux souvenirs qu'on a eus avec cette personne. » Renoncer à ses souvenirs, je ne crois pas qu'on le fasse délibérément. Je crois que les souvenirs s'effilochent et disparaissent d'eux-mêmes.

Les autres vous aident à partager les instants, les minutes. Ce qu'on appelle l'amour, c'est avant tout une envie de se raconter, une envie de parler à quelqu'un, de se voir dans l'œil de quelqu'un existant, et existant d'une manière séduisante. C'est d'ailleurs ce qui explique, à mon avis, ces grandes amours, incompréhensibles pour des tiers, entre un homme très intelligent et une femme bête ou, au contraire, une femme remarquable et un homme un peu niais. C'est quelqu'un qui, brusquement, vous écoute, vous voit, et vis-à-vis de qui votre vie – même si elle est plate –, racontée à un autre devient anecdotique, intéressante, brillante. L'amour, c'est, s'il vous arrive quoi que ce soit, de se dire : tiens, je vais lui raconter, tiens, j'aurais dû l'emmener avec moi. Malheureusement, les gens ont une tendance malheureuse et instinctive à introduire des rapports de forces dans les sentiments. Comme les gens ont peur – de la vie, de recevoir des coups –, ils se mettent tout de suite dans une position où le gagnant serait celui qui aime le moins et le perdant, celui qui aime le plus. Or, c'est un raisonnement faux.

Pensez-vous que l'amour heureux existe ?

L'amour heureux, c'est quand on a travaillé, qu'on est fatigué, exténué, et que votre journée vous a paru accablante, de rentrer chez soi et de voir quelqu'un qui a un tel regard sur vous qu'on a envie de la lui raconter, sa journée. Et que justement, en lui racontant, elle devient amusante, parce que l'autre a un reflet de vous assez romanesque, assez intéressant ou assez brillant pour que cette journée plate devienne, en la racontant, passionnante.

Cela dit, rentrer chez soi pour faire le clown et distraire l'autre, c'est une catastrophe. Ce n'est pas l'amour. C'est une forme de vie commune mal équilibrée.

Et le jour où l'autre personne estime que votre histoire n'est pas du tout intéressante, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire soit que vous êtes pris d'une sorte de complaisance morbide pour vous-même et la réaction est absolument justifiée, soit que vous n'êtes plus aimé. Parce que ce n'est pas tout de raconter.

Faites-vous une différence entre l'amour et la passion ?

Un amour, on se comprend de l'éprouver. Une passion, on se la reproche.

Croyez-vous au coup de foudre ?

Oui. Enfin, je crois au coup de grande attirance immédiate. Mais je ne crois pas que cela puisse durer. Parce que c'est basé sur des éléments avant tout physiques. Cela provoque une imagination du corps qui, à mon avis, n'est pas absurde, et est le corollaire d'un amour. L'entente physique est indispensable mais pas suffisante.

Des gens peuvent vivre parce qu'ils s'aiment moralement. Ils s'aiment, ils s'estiment, ils se font rire, ils s'intéressent, sans que le côté physique existe vraiment... Mais le troisième larron gagne tout de suite.

L'amour-passion ne dure pas plus de sept ans, paraît-il. C'est une question de renouvellement de cellules. Après la valse et le tournis, on trébuche. Cela ne veut pas dire la séparation mais peut-être : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. » Ce qui interrompt nettement le roman d'amour. L'amour, c'est le seul palliatif à la solitude.

Avez-vous l'impression que les relations amoureuses durent moins qu'autrefois ?

L'imagination, actuellement, n'est plus provoquée. Maintenant, vous voulez avoir des nouvelles de quelqu'un, vous prenez le téléphone.

Ce qui a changé aussi, c'est que, de mon temps, l'amour physique était interdit aux jeunes filles ; maintenant, il est obligatoire. C'est presque pire. Une fille qui aujourd'hui est vierge à dix-neuf ans est presque grotesque. Mais l'amour obligatoire, c'est fatigant ! Il y a beaucoup de gens à qui ça casse les pieds, de se livrer à des ébats amoureux, mais qui sont obligés d'y aller parce que c'est la mode. Voilà le nouveau conformisme ! Et, comme tout conformisme, il suffit d'en prendre le contre-pied pour choquer...

Peut-on aimer deux hommes ou deux femmes à la fois ?

Oh oui ! je crois. Différemment. Et d'ailleurs pour aimer deux hommes, il faut être aimée au moins par l'un énormément. J'ai toujours pensé que l'on ne pouvait tromper un homme que l'on aimait que s'il vous aimait vraiment.

Là, on peut le tromper, parce qu'on a un tel capital de bonheur sur soi ! Moi, lorsque j'étais heureuse, j'ai pu tromper les garçons avec qui j'étais, et si j'étais amoureuse d'un type qui ne me regardait pas, je ne pouvais pas le tromper : je me trouvais moche et je n'avais envie de personne. Alors que si on est aimée par un homme qui vous aime, on se sent belle, on a envie de plaire, de confirmer son opinion. Il y a peu de femmes qui admettent cela, et les hommes encore moins. Mais c'est vrai.

Avez-vous rêvé d'un amour éternel ?

Quand j'avais quatorze ans, oui. Plus tard, non, parce que ça me paraissait intéressant de connaître d'autres hommes malgré la tristesse des séparations. L'amour peut être un trouble-fête. Quand on commence à s'ennuyer, à grelotter d'ennui, alors, il faut filer. Je brusque parfois les choses pour ne pas avoir à assister au pire, à ces déjeuners où l'on n'a plus rien à se dire. Mais je ne vois pas de recette pour s'aimer longtemps. Ni sa nécessité. J'ai trop le goût du bonheur pour avoir des désirs irréalisables.

L'amour rend-il heureux ?

Quand on est amoureuse, on n'a jamais le bonheur complet. D'une part, on n'est jamais tout le temps avec le type qui vous plaît. D'autre part, on n'est jamais absolument sûre ni de soi-même ni de lui. Il y a une phrase superbe de Proust là-dessus : « Il ressentit auprès d'Albertine cette gêne, ce besoin de quelque chose de plus qui ôte, auprès de l'être qu'on aime, la sensation d'aimer. » Je crois que c'est juste.

Si on dit le mot amour, que répondez-vous ?

Je cite toujours la phrase – elle est magnifique – de Roger Vailland : « C'est ce qui se passe entre deux personnes qui s'aiment. » J'ajoute que l'amour, c'est comme une maladie superbe, honteuse lorsqu'elle

n'est pas partagée. Quand je ne suis pas amoureuse, je juge cela fou, bête, inutile. Quand je le suis, je m'accroche au téléphone, je désespère... Je suis très touchée par le fait que des gens réputés implacables soient désarmés par des doux, des tendres. Lorsqu'on tombe amoureux de quelqu'un de bon, on est cuit. C'est pour toujours. Mais l'existence des hommes n'est pas drôle du tout ! Les rapports entre les couples sont souvent tendus, impossibles... peut-être parce que les femmes exigent tous les droits dus à leur « féminité », plus cette fameuse liberté.

La liberté, l'indépendance, vous y tenez...

Ce sont mes armes. L'indépendance, c'est primordial. Il n'empêche que si l'on tombe amoureux de quelqu'un, on est complètement dépendant d'un coup de téléphone. L'indépendance n'empêche pas ce genre de dépendance, elle sert à ne pas voir les gens que l'on méprise, à ne pas dire bonjour à des gens qu'on trouve infâmes, à ne pas avoir à faire des tas de choses que des gens par ailleurs intelligents et sensibles font, parce qu'ils sont obligés de les faire pour vivre. Cette dépendance peut amener jusqu'au suicide. Les gens sont de plus en plus à la merci des autres. Ils sont toujours vus par quelqu'un, regardés par quelqu'un. Les gens n'ont jamais le temps de se replier un peu sur eux-mêmes, d'être seuls trois heures, de lire un livre, d'écouter de la musique, d'être tranquilles, de penser tout seuls, de faire marcher les muscles de leur tête.

L'indépendance, c'est comme des muscles qu'il faut développer. Or, les gens n'ont jamais le temps. D'une seconde à l'autre, leur univers peut s'écrouler, s'il leur manque un regard, s'il leur manque un appui. Alors, c'est le trou. Et ce trou, au lieu de le combler en prenant un livre ou en se couchant, on tombe dedans. Les gens s'affolent, la panique les prend. En outre, il y a l'horreur du bruit perpétuel, de la télévision, de la ville, et tous ces slogans stupides dans les journaux : « Soyez heureux »... « Comment être heureux »... Enfin, c'est abominable ! On leur explique comment il est honteux et stupide d'être malheureux parce que tout est fait pour être heureux. Alors, quand ils ne le sont pas, ils se sentent coupables. Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles les gens se suicident. Avant, on était malheureux. Par exemple, à l'époque du romantisme, les gens se promenaient en pleurant dans la rue, se tombaient dans les bras les uns des autres en sanglotant, et plus ils pleuraient, plus on disait qu'ils étaient intelligents et sensibles ! Maintenant, si vous ne vous promenez pas en disant : « Tout va bien, tout va bien », on dit : « Pauvre crétin, va voir un psychiatre ou prends telle pilule ! » C'est quand même idiot.

Est-ce que cette liberté est un grand goût pour la vie ?

Tout à fait. Ma liberté a toujours été ma vraie passion, une passion enfantine, du reste.

Lorsqu'on observe votre parcours depuis 1954, on découvre que, l'air de rien, vous êtes devenue une des consciences politiques de votre époque. Comment cela s'est-il fait ?

La politique, je m'en fichais. Et puis, il y a eu la guerre d'Algérie, j'ai signé le manifeste des 121 et j'ai été plastiquée. J'ai rejoint la gauche par instinct et j'ai eu confiance en Mitterrand.

Mais, en 1965, n'avez-vous pas soutenu de Gaulle contre Mitterrand ?

Oui. Il y a même eu un débat dans *Paris Match*. À cette époque-là, je défendais de Gaulle et Marguerite Duras, Mitterrand. Pour moi, de Gaulle était de gauche. Je le pense encore. À l'époque, je me méfiais de Mitterrand, je l'ai rencontré en 1979-1980, et là j'ai changé d'avis.

Vous savez la gauche, la droite... Par rapport à la misère, au fait qu'il y a des gens fauchés, qui claquent du bec, qui sont malheureux, il y a deux positions. Il y a ceux qui disent : la misère existe, mais c'est inéluctable ; pour moi, ça fait des gens de droite. Et il y a ceux qui disent : la misère existe et c'est insupportable ; ça fait les gens de gauche. La misère m'a toujours semblé insupportable comme idée.

Votez-vous ?

Oui, et toujours à Cajarc, mon village natal.

Vous avez souvent devancé les spécialistes dans votre appréciation de la situation politique, par exemple en ce qui concerne Cuba, comment l'expliquez-vous ?

L'histoire de Cuba, je n'en suis pas fâchée. Lorsque j'y suis allée en 1960, beaucoup s'extasiaient. Mais moi, tous ces soldats avec toutes ces mitraillettes m'inspiraient la plus grande méfiance. Le bon sens des femmes récalcitrantes aux drapeaux et aux trompettes, peut-être ?

S'intéressait-on à la politique dans votre famille ?

Mon père était sans opinion, sauf une : on ne vote pas communiste ! Ma mère était de droite, traditionnellement, famille de hobereaux. Mais ce n'est pas tout simple : mes parents ont caché des Juifs pendant la guerre.

Pendant la guerre, avez-vous eu peur ?

Non, parce que ma mère n'avait pas peur. Quand la guerre a éclaté, mes parents nous ont laissés, mon frère, ma sœur et moi, chez ma grand-mère dans le Lot, et ils sont remontés à Paris parce que ma mère avait oublié ses chapeaux. Elle n'imaginait pas passer la guerre sans ses chapeaux. Quand ils sont revenus, nous nous sommes installés dans le Dauphiné puis dans le Vercors, où mon père pensait que nous serions plus tranquilles. En fait, on a passé notre temps entre les drames et les exécutions...

Quelle était la figure la plus importante de votre famille ? Votre père ou votre mère ?

C'étaient mes parents. Leur différence, leur complémentarité. D'ailleurs, et c'est curieux, ils ne s'entendaient bien que lorsqu'ils se disputaient. Bref, au moment où ils prouvaient leur différence, ils s'appréciaient davantage. Ce sont des gens qui m'ont beaucoup aidée à vivre.

Qu'est-ce qui vous amuse ?

Plein de choses. Les gens, certaines situations, les journaux, les médias, la tête que font les gens à la télévision, une espèce d'attitude noble qu'ils prennent souvent comme s'ils étaient sur des tréteaux, une espèce d'attitude forcenée quand on les met sous les projecteurs. Je trouve ça assez rigolo. Ce sont des rires sarcastiques, mais il y a aussi des rires plus détendus, plus amicaux. J'adore Laurel et Hardy.

Aimez-vous les vacances ?

Le mot vacances a pour moi un parfum d'enfance : il évoque ces paysages de Normandie ou de côte méditerranéenne. Et aussi l'horizon moins clair de plusieurs boîtes à bac : j'étais recalée en juin, et, vers dix-sept ans, je passais mes vacances en pension.

*Répéteriez-vous comme à la fin de Réponses, il y a quelques années :
« Je voudrais ne pas être adulte » ?*

Réponse un peu ambiguë, un peu prétentieuse – puisque, adulte, je ne sais pas si je l'ai été finalement... Mes parents m'ont protégée, le succès m'a isolée des ennuis matériels, m'a épargné d'être dominée par quelqu'un, j'ai été libre, j'ai mené une vie de collégienne. Les critiques, d'ailleurs, m'ont toujours parlé comme de vieux oncles, me reprochant mes voitures de sport, répétant, à la sortie d'un livre : « Ce coup-ci, elle n'a pas été très sérieuse, elle n'a pas très bien travaillé. » Ou : « Pourrait mieux faire, n'est pas sérieuse, mauvais sujet, mauvais développement. » Ou encore : « Boit trop, fume trop. » En Amérique, on fait des thèses sur moi ; au Japon, j'ai des fans-clubs comme Mireille Mathieu ; en Russie, on enseigne le français dans mes livres ; alors qu'en France, on n'arrête pas de me donner des notes de conduite... Ça ne me rend pas amère, je trouve ça plutôt rigolo ! Il m'arrive même d'en rajouter.

De quoi avez-vous peur ?

De la maladie et de la mort des gens que j'aime. Pas de la mort pour moi-même... Non, pour les autres. Je me sens assez fragile par moments, vulnérable... Mais je suis rapide... Dans la fuite ! Il faut dire que je ne m'intéresse pas assez pour me supporter malade ou triste !

Vous-même avez frôlé la mort plusieurs fois...

Oh, j'ai failli mourir au moins cinq ou six fois déjà ! Vous savez, ce sont des souvenirs plutôt... romanesques. Et aussi des souvenirs très pénibles de souffrances physiques. Au moment de mon premier accident de voiture, j'avais vingt-deux ans, on m'a fermé les yeux et enlevé ma petite chaîne du cou. Je n'avais plus du tout de pouls ! On m'a aussi déjà donné l'extrême-onction.

Une autre fois, j'ai vraiment été sûre de mourir. Je croyais, tout le monde croyait, que j'avais un cancer du pancréas. J'ai fait jurer au médecin qui devait m'opérer de ne pas me réveiller s'il voyait que j'étais condamnée. En partant pour la salle d'opération, je priais le ciel qu'il m'obéisse, qu'il ne s'obstine pas à me soigner. J'étais donc sûre, mais sûre de mourir. C'est extrêmement plat ce qu'on ressent dans ces moments-là. On se dit : « Tiens, c'est maintenant ? J'aurais pensé que ce serait plus tard. » Comme lorsqu'on est suivi par une personne qui

vous rejoint plus tôt que vous n'auriez cru. On ne pense à personne, ni à sa famille ni à ses amis, on est seul et on se dit : « Flûte, déjà. » Le corps se révolte face à l'horreur, mais la tête dit : « Eh bien, voilà, c'est bête. »

Que vous est-il arrivé à Bogotá ?

Je me suis endormie à Bogotá et je me suis réveillée à Paris... Quinze jours après ! C'était surprenant ! Et décevant... Je voulais voir Bogotá, moi ! Il paraît que cela arrive dix fois par an : un accident dû à l'altitude. Ils ont d'ailleurs une tente à oxygène dressée en permanence à l'aéroport. Un déchirement de la plèvre... (quel vilain mot !), mais, au réveil, j'étais de bonne humeur !

Quel souvenir gardez-vous de ces quinze jours ?

Un souvenir confus... Les médecins ont prolongé exprès le coma pour que je ne tousse pas, j'étais bardée de tuyaux... J'avais l'impression de descendre des marches et de tomber, de tomber... Rien d'autre. Je suis morte cliniquement plusieurs fois et je peux vous dire qu'il n'y a rien ! Et c'est bien rassurant ! Ce qui m'inquiéterait, c'est l'idée d'une âme toute seule, tournoyant dans les airs, et qui hurlerait à la mort dans le noir absolu !

Ces « alertes » ont-elles changé votre façon de vivre ?

Je n'ai jamais pu délimiter exactement de quelle façon ces alertes ont changé ma vie. Ça rend peut-être plus inconséquent, plus frivole. Je n'ai pas le même point de vue sur la mort que ceux qui ne l'ont jamais vue de près. Avoir entrevu la mort lui enlève beaucoup de prestige. Du coup, je suis peut-être une des personnes au monde qui a le moins peur de la mort. La mort, c'est le noir, le néant total, mais ce n'est pas terrifiant du tout.

Ces expériences dramatiques vous ont donc rendue plus frivole ?

Je trouve ça élégant, la frivolité. Un endroit où se réfugier quand ça va mal. Quand une pièce de théâtre ne marche pas, quand une critique est épouvantable, si on a vu la mort, on ne peut plus en parler gravement en s'arrachant les cheveux. On se dit : « Halte là ! il y a des choses plus graves ! » La frivolité est aussi une manière d'être civilisé, de respecter les gens en restant léger. Je ne vais pas leur dire :

« Attention, il m'arrive une chose grave ! » Les malheureux, ils ne sauraient pas quoi en faire.

Je me demande, si un jour j'avais une maladie mortelle, si j'en parlerais à mes proches. Je ne crois pas.

Mais voudriez-vous que les médecins vous le disent ?

Bien sûr. Pas six mois à l'avance, ce n'est pas la peine. Quinze jours avant, ça suffit ! De toute façon, on se ment toujours. Pendant ces quelques heures où j'ai cru que j'allais mourir, j'ai compris pourquoi tant de gens intelligents se mentaient.

Je pense à Roger Vailland. Trois mois avant sa mort, il me parlait de ses projets pour l'année suivante. Je me disais : « Ce n'est pas pensable, il est intelligent, il voit bien tous les signes de la mort qui approche ! » Or, il croyait réellement qu'il n'allait pas mourir. L'esprit se refuse à admettre cette idée.

Moi, j'ai accepté l'idée de la mort pendant quelques heures seulement. Mais après, lorsqu'on est épuisé, l'esprit doit se mettre à refuser. Ce n'est pas un manque de courage, c'est l'esprit qui lutte.

N'êtes-vous jamais angoissée ?

Je l'ai été il y a quelque temps, durant deux ou trois ans, mais ce ne fut qu'une angoisse passagère. Bien sûr, il m'arrive de l'être encore par moments. Quelquefois, on se réveille avec le cœur qui bat : « Qu'est-ce que je vais devenir ? Que va devenir ma vie ? » Tout le monde, un jour ou l'autre, a l'idée de sa propre mort. On dit : « Je ne serai plus, je ne verrai plus les arbres. » Ce n'est pas l'idée de mourir, c'est l'idée de ne plus être là. Ça, c'est affreux.

Quelle est pour vous la signification de la mort ?

La fin de la vie. Ça vient un jour ou l'autre.

À quoi ça sert de vivre ?

À rien. Il y a des moments où on est très heureux.

N'avez-vous jamais eu la foi ?

Depuis mon passage aux Oiseaux, une institution religieuse, je ne

crois plus en Dieu. C'est à quatorze ou quinze ans, en lisant Camus, Sartre, Prévert, que j'ai perdu la foi. Mais ce qui m'a complètement dégoûtée à cet âge, c'est le spectacle des malades à Lourdes, où j'étais passée avec mes parents. Il y avait tous ces pauvres gens qui attendaient un miracle et il ne s'est rien passé. D'ailleurs, je ne me serais pas contentée d'un miracle : il m'en fallait cinquante ! Je ne crois pas en Dieu. Mais je ne suis pas contre Dieu. Ce n'est pas un problème pour moi.

Vous semblez penser que la mort exige une certaine pudeur. Surtout lorsqu'il s'agit de suicide. Dans Bonjour tristesse, Anne camoufle son suicide en accident de voiture...

J'ai connu dans ma vie quelques personnes qui se sont suicidées. On a une terrible impression de désespoir, d'impuissance lorsque des amis qu'on aimait se sont tués. Je me disais : « Mon Dieu, moi, si j'en arrivais à ce stade, je ferais ce qu'il faut pour ne pas laisser aux autres, en plus, ce poids, cette espèce de déchirure de n'avoir rien pu faire, de n'avoir pas compris à temps. » D'autre part, je crois que, quand on se tue, c'est pour infliger sa mort aux autres. Il est très rare de voir des suicides élégants.

Vous êtes-vous intéressée à la psychanalyse ?

Pas beaucoup. Je reconnais son utilité, mais pour certains cas particuliers. En ce qui me concerne, j'ai toujours trouvé toute seule le remède à mes angoisses. Généralement, elles passaient vite. Mes nombreux conflits intérieurs n'ont jamais suscité en moi l'envie de courir voir un psychiatre. Quand, durant deux ans, j'ai eu des amours malheureuses, eh bien, je n'ai pas songé à me faire psychanalyser. Un écrivain doit avoir un minimum de complication interne pour écrire. Un minimum, parce que lorsque je suis mal dans ma peau ou angoissée, je ne peux pas écrire une ligne.

Quel métier auriez-vous pu exercer ?

J'aurais peut-être été attirée par la médecine. Ce qui m'intéresse, ce sont les rapports du corps avec la tête, les manifestations psychosomatiques, mais surtout pas la psychanalyse. Tous les psychanalysés que je connais m'ennuient terriblement !

Vous arrive-t-il parfois de songer au passé ?

J'y pense peu. Si j'essaie de penser aux dernières années, j'ai l'impression de voir un film tourner, comme les films de Mack Sennett, tous ces gens qui entrent, qui sortent... Quand je pense à tout ce qui s'est passé, j'ai le vertige.

Ce film vous intéresse-t-il ?

Oui, mais le film continue, il n'est pas fini de tourner, j'en suis l'acteur et le metteur en scène, le producteur et le distributeur. L'important, c'est de passer à travers ce scénario tout en gardant intactes certaines facultés qui vous permettent de vivre bien... Par exemple, un certain sang-froid sur les choses, sur les gens..., un léger recul. C'est très important, un léger recul...

Justement, avec le recul, quel regard portez-vous aujourd'hui sur ce qui a fait votre légende : la vitesse, le jeu... ?

Je n'ai pas l'impression d'avoir grandi. Mais de toute façon, je vous l'ai dit, on s'adresse sans arrêt à moi comme lorsqu'un vieil oncle fait la leçon à sa jeune nièce. Mais, finalement, les gens m'aiment bien. Je m'en suis rendu compte quand j'ai failli mourir à Bogotá. De retour à Paris, à ma sortie de l'hôpital, j'étais étonnée de voir comme des inconnus me sautaient au cou ! Les patrons de bistrot m'offraient des verres... Les chauffeurs de taxi proposaient de me transporter gratuitement... Des gens de toute sorte et exquis !

Avez-vous la nostalgie de votre enfance ?

Je crois qu'on est tous nostalgiques de l'enfance. La mienne a été très heureuse. J'ai eu des parents exquis. L'enfance, c'est l'insouciance, l'irresponsabilité. De plus, on est aimé d'une manière inconditionnelle.

Vous parlez souvent du temps dans vos romans. Est-ce quelque chose qui vous intéresse ?

Dans la mesure où tout est folie, le temps est la seule notion qui soit vérifiable. Le temps et l'espace sont deux notions de la sensibilité, et je pense que le temps est la notion la plus sensible.

Le temps vous fait-il peur ?

Non, pas en tant qu'élément corrosif. Il me fait peur par son influence sur les sentiments, sur les gens. C'est vrai que certaines personnes, et peut-être moi-même, je ne sais pas, ont été complètement déviées de leur trajectoire avec le temps.

Avez-vous peur de vieillir ?

Non. Je n'y pense pas encore. J'ai tort, n'est-ce pas ? Mais la vieillesse commence – je ne dis pas cela pour me reconforter – à l'instant où l'on n'est plus désiré, où il n'y a plus de rencontres possibles. Ce n'est jamais un rapport d'âge. Mais on a beau être une tête folle, persister à « faire des bêtises », certains matins, on claque des dents. D'autres matins, on s'explique tout, on ne doute plus que la terre soit ronde et que l'univers entier vous appartienne. C'est un phénomène qui se produit sur le tard. À vingt ans, on oublie moins, on verse sans honte ses larmes, et on se contemple avec amour en train de pleurer devant une glace...

Vous refusez donc de vous préoccuper de problèmes d'âge...

En fait, il me préoccupe beaucoup moins que lorsque j'avais cinq ans. Le jour de mon cinquième anniversaire, j'ai fait une colère terrible en envoyant valser le gâteau, les bougies et les cadeaux, parce que je refusais de « devenir vieille ». Aujourd'hui, j'ai bien quelques problèmes de rides qui m'ennuient. Alors je fais des trucs classiques, des masques de beauté, comme on dit, mais je ne m'inquiète pas.

Vous n'avez rien perdu de votre enthousiasme...

J'étais certainement moins enthousiaste à vingt ans que maintenant. Enthousiaste n'est d'ailleurs pas le mot qui convient. Je veux seulement dire qu'on est beaucoup plus encombré de soi-même à vingt ans que plus tard. La phrase de Nizan : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie », est devenue un lieu commun, mais je la crois juste. La vie me paraît plus facile à prendre qu'à vingt ans.

N'êtes-vous pas finalement plus simple et plus compliquée que les schémas qu'on présente de vous ?

On a souvent tiré mes succès littéraires du côté des faits divers :

voitures de sport, jeu, caprices. Le moindre incident se transforme en choc. La moindre erreur ou inattention se traduit par des difficultés, des procès. N'importe quel malentendu se mue en machination supposée. Je représente une surface d'intérêt. Alors, on me charge d'aventures hypothétiques, de copains et de copines présumés, vrais ou faux qu'importe, de malheurs, bonheurs, vrais ou faux aussi. Mais, en vérité, ma vie est beaucoup plus linéaire que ce qu'on appelle ma légende.

*Vous avez dit : « On connaît un écrivain si l'on connaît ses nostalgies. »
Quelles sont vos nostalgies ?*

Je regrette de ne pas avoir une vie plus lente, plus harmonieuse, plus poétique. L'image de moi rêvée, c'est moi écrivant dans un grand lit, sur une plage, sans avoir rien d'autre à faire.

Une image de paresse ?

De paradis. De paradis paresseux, mais au paradis les gens ne travaillent pas. C'est une honte d'avoir à travailler pour vivre ! Je travaille uniquement parce que je vis dans une société où tout le monde travaille. Si je ne travaillais pas, je me sentirais un peu... une ratée. Mais, dans une société où les gens ne font rien, je ferais comme eux, rien !

Même pas de livres ?

Des poésies pour le plaisir pur. Je ne me suis jamais imaginée n'écrivant pas. Mais ne travaillant pas, oui, très bien. Travailler pour vivre est une aliénation chrétienne pénible.

Et l'immortalité ?

Je m'en moque. La gloire, l'immortalité après moi... Si l'on me disait que, dès l'instant où je serai dans la terre, il n'y aura plus un article sur moi, plus rien, cela me serait – m'est – complètement indifférent.

Pensez-vous que vous resterez dans la littérature ?

Je ne sais pas. Curieusement, cela aussi m'est un peu égal. Il n'y a

que les hommes qui ont ce souci de rester, les femmes s'en fichent. Cela tient au fait qu'elles ont des enfants. L'autre jour, je suis tombée sur un de mes livres dans un avion. Je me suis dit : « Tiens, ce n'est pas tellement démodé. » De là à dire que je resterai dans la littérature, allez savoir !

Pensez-vous qu'un jour dans votre vie, ce sera le grand calme, la sérénité ?

C'est mal parti.

Et si tout était à recommencer ?

Si tout était à recommencer, je recommencerais bien sûr, en évitant quelques broutilles : les accidents de voiture, les séjours à l'hôpital, les chagrins d'amour. Mais je ne renie rien. Mon image, ma légende, il n'y a rien de faux là-dedans. J'aime les bêtises, boire, conduire très vite. Reste qu'il y a des tas de choses que j'aime et qui sont aussi intelligentes que le whisky ou les voitures. Comme la musique ou la littérature.

Quelle question souhaitez-vous que l'on vous pose encore ?

Je n'aime pas les questions, j'aime les conversations. Je suis toujours la questionnée, je ne me sens pas à l'aise et je n'ai pas assez d'intérêt pour mon personnage. Qu'est-ce qui vous a poussé à faire des articles... ? Tout petit, vous écriviez déjà ?

Voici la liste des journaux qui ont publié des propos et des interviews de Françoise Sagan :

L'Action – L'Actualité littéraire – Adam – Antoinette – Artistes et Variétés – Arts – L'Aurore – L'Auto-Journal – L'Avant-Scène – Bonnes Soirées – Le Canard enchaîné – Candide – Cannes Nice Midi – Châtelaine – Combat – Constellation – Construire – Le Courrier de l'Ouest – La Croix – La Dépêche de l'Est – Le Devoir – Dimanche – Dimanche Éclair – Dimanche Matin – Elle – L'Équipe – L'Espoir de Nice – L'Est républicain – Europe – L'Événement – L'Événement du jeudi – L'Express – Femme – Femmes d'aujourd'hui – Le Figaro – Le Figaro littéraire – F. Magazine – France-Soir – La Galerie – La Gazette littéraire – Globe – Ici Paris – L'Illustré de Lausanne – L'Information – L'Information médicale (Montréal) – Informations littéraires – Le Journal du dimanche – Le Journal de Téhéran – Jours de France – Lectures pour tous – Les Lettres françaises – Libération – Liberté du dimanche – La Libre Belgique – Lire – Lui – Madame Figaro – Le Magazine littéraire – Maine – Marbre – Marie-Claire – Marie-France – Le Matin – Minute – Le Monde – New York Times – Nice matin – Noir et Blanc – Nord Éclair – Le Nouveau Candide – La Nouvelle République du Centre-Ouest – Les Nouvelles littéraires – Le Nouvel Observateur – L'Observateur littéraire – Ouest-France – Pariscope – Le Parisien – Paris Match – Paris Normandie – Le Phare de Bruxelles – Le Point – La Presse – Le Quotidien de Paris – Le Républicain lorrain – La République du Centre – La Revue du Liban – Samedi Belgique – Samedi soir – Le Soir – Le Soir (Bruxelles) – Le Soir illustré – Spécial – Spectacle du monde – Sud-Ouest Bordeaux – Télé dernière – Télé Magazine – Télé Moustique – Télérama – Télé 7 Jours – Témoignage chrétien – Times Magazine – L'Unité – Vingt Ans – Vingt-quatre heures.

Ces propos ont été recueillis par :

Maurice Achard – Philippe Alexandre – Christine Arnothy – Gisèle d'Assailly – Emmanuel d'Astier – Marcelle Auclair – Yvan Audouard – Georges Auric – François-Marie Bannier – Georges Belmont – Pierre Benichou – Claude Berri – Mireille Boris – François Bott – René

Bourdier – André Bourin – Pierre Bouteiller – Philippe Bouvard – Jean-Jacques Brochier – Jacqueline Cartier – Jean Cathelin – Isabelle Cauchois – Claude Cézán – Hervé Chabalier – Hortense Chabrier – Catherine Chainé – Jean Chalon – Madeleine Chapsal – Gisèle Charbonnier – Benoît Charpentier – Y.-M. Choupant – Jeannette Colombel – Émile Copfermann – Gilles Costaz – Michèle Cotta – Michel Cressole – Catherine David – Jacques de Decker – Pierre Démeron – Jacqueline Demornex – Fanny Deschamps – Claire Devarrieux – Pierre Deville – Dominique – Françoise Ducout – Pierre Dumayet – Paulette Durreux – Gille Dutreix – Bernard Frank – Patricia Gandin – Gilbert Ganne – Adrien Gans – Jérôme Garcin – Michèle Gazier – Annick Geille – Sylvie Genevoix – Paul Giannoli – Paul Gilles – Agathe Godard – Gilbert Graziani – Lucien Guissard – Kléber Haedens – Pierre Hahn – André Halimi – Guillaume Hanoteau – Ermine Herscher – Claudine Jardin – Alcide Jolivet – Jean-François Josselin – Pierre Julien – Serge July – Jean-François Kervéan – Jean Lachowski – Gilles Lambert – Michel Lambert – Jean-Claude Lamy – M.-C. Landes – Sophie Lannes – Claude Lanzmann – Gilles Lapouge – Pierre Laroche – Jacques Laurent – Marie Laurier – Jean-Paul Le Goff – Éric Leguebe – Georges Léon – Pierre Lhoste – Michèle Manceaux – Hélène Mathieu – Marcel Mithois – Serge Montigny – Paul Morelle – Monique Moulin – Pierre Murat – Patrice Nussac – Françoise Pirart – Bernard Pivot – Patrick Poivre d'Arvor – Bertrand Poirot-Delpech – Gilles Pudlowski – Pierre Quet – Michel Radenac – Martin Rebière – Sylvain Regard – Régine – Alix Rheims – Ginou Richard – Patrick Rivet – Jacques Robert – Jean-Pierre Robert – Pierrette Rosset – Monique Roy – Claude Sarraute – Jacques Saubert – Yvette Savary – Josyane Savigneau – Maryse Schaeffer – Judith Schlumberger – Catherine Schwaab – Daniel Seguin – Claudine Segur – Pierre Serval – Danièle Sommer – Élisabeth Sousset – Carmen Tessier – Cécile Thibaud – Monique Thibault – Yolande Thiriet – Maurice Tillier – Odette Valéri – Guy Verdor – Claudine Vernier-Palliez – Jean-Claude Vérot – Laurence Vidal – Antoine Vitély – René Wintzen – Christian Yve.

*

Pour répondre à la dernière et unique question formulée par Françoise Sagan, il semblerait, de source presque sûre, que la plupart des susnommés, tout petits, écrivaient déjà.

DU MÊME AUTEUR

Bonjour tristesse,
roman, Julliard, 1954, prix des Critiques.

Un certain sourire,
roman, Julliard, 1956.

Dans un mois, dans un an,
roman, Julliard, 1957.

Aimez-vous Brahms...,
roman, Julliard, 1959.

Château en Suède,
théâtre, Julliard, 1960.

Les violons parfois,
théâtre, Julliard, 1961.

Les merveilleux nuages,
roman, Julliard, 1961.

La robe mauve de Valentine,
théâtre, Julliard, 1963.

Toxique,
journal, illustrations de Bernard Buffet,
Julliard, 1964 ; Stock, 2009.

Bonheur, impair et passe,
théâtre, Julliard, 1964.

La chamade,
roman, Julliard, 1965.

Le cheval évanoui,
théâtre, Julliard, 1966.

L'écharde,
théâtre, Julliard, 1966.

Le garde du cœur,
roman, Julliard, 1968.

Un peu de soleil dans l'eau froide,
roman, Flammarion, 1969 ; Stock, 2010.

Un piano dans l'herbe,
théâtre, Flammarion, 1970 ; Stock, 2010.

Des bleus à l'âme,
roman, Flammarion, 1972 ; Stock, 2009.

Un profil perdu,
roman, Flammarion, 1974 ; Stock, 2010.

Réponses,
entretiens, Pauvert, 1975.

Des yeux de soie,
nouvelles, Flammarion, 1975 ; Stock, 2009.

Brigitte Bardot,
racontée par Françoise Sagan,
vue par Ghislain Dussart,
Flammarion, 1975.

Le lit défait,
roman, Flammarion, 1977 ; Stock, 2010.

Le sang doré des Borgia,
en collaboration avec Jacques Quoiriez
et Étienne de Montpezat,
scénario, Flammarion, 1978.

Il fait beau jour et nuit,
théâtre, Flammarion, 1979 ; Stock, 2010.

Le chien couchant,
roman, Flammarion, 1980 ; Stock, 2011.

Musiques de scènes,
nouvelles, Flammarion, 1981.

La femme fardée,
roman, Pauvert et Ramsay, 1981 ; Stock, 2011.

Un orage immobile,
roman, Julliard, 1983 ; Stock, 2010.

Avec mon meilleur souvenir,

roman, Gallimard, 1984.

La maison de Raquel Vega,
fiction d'après le tableau de Fernando Botero,
La Différence, 1985.

De guerre lasse,
roman, Gallimard, 1985.

Sarah Bernhardt, le rire incassable,
fiction, Robert Laffont, 1987.

Un sang d'aquarelle,
roman, Gallimard, 1987.

La sentinelle de Paris,
Robert Laffont, 1988.

Au marbre : chroniques retrouvées 1952-1962,
La Désinvolture, 1988.

La laisse,
roman, Julliard, 1989.

Les faux-fuyants,
roman, Julliard, 1991.

Répliques,
entretiens, Quai Voltaire, 1992.

... et toute ma sympathie,
roman, Julliard, 1993.

Œuvres,
Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993.

Un chagrin de passage,
roman, Plon, 1994.

Le miroir égaré,
roman, Plon, 1996.

Derrière l'épaule,
roman, Plon, 1998.

Théâtre,
théâtre, inédit, Stock, 2010.

La fourmi et la cigale,
 inédit, illustrations de JB Drouot, Stock, 2010.

Un matin pour la vie et autres musiques de scènes,
 nouvelles, inédit, Stock, 2011.

Table of Contents

[Couverture](#)
[Page de titre](#)
[Copyright](#)
[Exergue](#)
[Je ne renie rien](#)
[Du même auteur](#)